

LANZA DEL VASTO

UN GÉNIE POUR NOTRE TEMPS

Actes du Colloque du 20 mai 2006

*organisé par la Faculté de Théologie et
l'Institut de Science et Théologie des Religions
de l'Institut Catholique de Toulouse*

édités par Daniel VIGNE

Faculté de Théologie de Toulouse
Collection de Théologie spirituelle, n° 3 - Décembre 2006

AVANT-PROPOS

Vingt-cinq ans après sa mort, la haute figure de Lanza del Vasto continue de nous interpeller.

Nous, lecteurs du *Pèlerinage aux sources*, des *Principes et préceptes du retour à l'évidence*, des *Approches de la vie intérieure*, du *Chiffre des choses*, autant de livres qui nous ont éveillés et mis en route. Dans une langue limpide et amicale, l'auteur ne nous révélait-il pas que nos vies avaient du sens, de l'importance, et peut-être une portée infinie ?

Nous, auditeurs des causeries qu'il donna aux quatre coins de la France et du monde, faisant partout entendre une parole de sagesse et de paix, mais aussi un cri d'alarme. Avec plusieurs dizaines d'années d'avance, n'avait-il pas pointé les dangers qui sont aujourd'hui sous nos yeux : désordre économique, désastre écologique, emballement technologique, escalade nucléaire ?

Nous, hommes de bonne volonté qui, comme lui, voyons en Gandhi le témoin d'un immense et très précieux message. La non-violence, qui est tout le contraire de la passivité, n'est-elle pas la seule vraie réponse aux mécanismes de haine, aux fanatismes guerriers et aux injustices dont ils se nourrissent ? C'est l'honneur de Lanza del Vasto d'avoir compris, dès avant la seconde Guerre mondiale, que c'était dans cette direction qu'il fallait aller.

On garde de lui l'image du « Serviteur de paix »¹ engagé dans le combat pour un réveil des consciences et un changement de nos modes de vie. Car il ne s'agissait pas, répétait-il, d'attendre ce changement pour après-demain et pour tout le monde, mais de le

¹ *Shantidas*, nom que lui avait donné Gandhi.

mettre en œuvre dès aujourd'hui, à notre mesure et à quelques-uns. D'où la naissance, à partir de 1948, des communautés de l'Arche, ces « laboratoires d'avenir » où la non-violence est un effort quotidien.

Combien de milliers sommes-nous à avoir été accueillis, pour quelques jours ou quelques mois, dans une de ces communautés de travail et de prière ? À la Borie-Noble, leur maison-mère, Shantidas, déjà âgé, donnait des enseignements dont chacun pressentait la profondeur spirituelle et la portée prophétique. Avec des mots de tous les jours, il savait dire les vérités de toujours. Heureux ceux en qui elles sont désormais gravées.

Mais derrière l'image patriarcale (et parfois caricaturée : dire que certains ont pris Lanza del Vasto pour un hippie !) des années 1970, se tient la longue vie d'un homme passionné de philosophie, d'un poète talentueux, d'un pèlerin aventureux, d'un chercheur de Dieu, en quête de voies nouvelles pour notre monde. Les quarante livres dont il est l'auteur témoignent de l'ampleur de sa réflexion, qui touche à tant de domaines : social et politique (*Les quatre Fléaux*), métaphysique (*La Trinité spirituelle*), anthropologique (*L'Homme libre et les ânes sauvages*)...

D'où le projet de ce Colloque. Son titre en reflète le double enjeu : souligner l'ampleur du *génie* de Lanza del Vasto, en évoquant les principaux aspects de sa pensée, et en montrer la pertinence *pour notre temps*. Plus que de faire mémoire des talents du grand homme, il s'agissait de prendre conscience des trésors qu'il nous confie, comme un héritage à faire fructifier.

C'était la première fois, en France, qu'une telle rencontre se tenait dans un lieu universitaire. L'Institut Catholique de Toulouse, à travers la Faculté de Théologie et l'Institut de Science et Théologie des Religions, a donc été partie prenante d'un événement qui, à certains égards, répare une injustice. Car si Lanza del Vasto mérite d'être reconnu comme une grande figure du XX^e siècle, ce n'est pas seulement en tant qu'homme d'action et d'engagement, mais aussi en tant qu'intellectuel de haut niveau. En 2005 et 2006, deux

thèses de doctorat, en Philosophie et en Lettres modernes, ont été soutenues sur son œuvre¹. D'autres viendront...

Le Comité chargé de la préparation du projet a rapidement vu l'intérêt qu'il suscitait. Les inscriptions se multipliant, de nombreux amis nous apportèrent leur appui : membres de l'Arche d'hier et d'aujourd'hui, communautés religieuses, mouvements non-violents, Mairie de Toulouse, et même un cabinet ministériel qui, par discrétion, nous prie de ne pas le nommer, mais à qui nous sommes extrêmement reconnaissants de son soutien.

Que tous soient ici vivement remerciés, spécialement, parmi les acteurs de cette belle journée : mon épouse Monique, dont la collaboration fut plus que précieuse ; Marie-Claude Lutrand, auteur d'une thèse en Sociologie sur la Communauté de l'Arche, et le P. Gérard Reynal, ancien directeur de l'Institut de Science et Théologie des religions, également membres du Comité ; Madame Françoise de Veyrinas, Première Adjointe au Maire de Toulouse, qui inaugura en son nom le Colloque ; le P. Philippe Molac, Doyen de la Faculté de Théologie, qui présida la séance de l'après-midi ; Michèle Le Bœuf, responsable du mouvement international de l'Arche, qui nous confia la magnifique exposition de photos et les précieux manuscrits du grand homme, et participa à la table ronde finale ; Marie-Andrée Brémond, responsable de la librairie ; enfin, et de façon toute particulière, Louis Campana pour les émouvants extraits des films qu'il a réalisés sur Lanza del Vasto. La voix et l'image du grand homme, ainsi que de sa compagne Chanterelle, ne les ont-ils pas rendus présents parmi nous ?

Dans les semaines qui ont suivi le Colloque, de nombreux participants nous ont partagé leur joie d'y avoir été présents. Il faudrait citer tous ces textes, heureux échos d'une rencontre que nous gardons en nos cœurs, ou pistes de réflexion pour en approfondir le contenu. Certains rapprochaient Lanza del Vasto de Léopold Sedar Senghor, d'Antoine de Saint-Exupéry, de Marthe Robin, de Pierre Rabhi ; d'autres rappelaient l'importance de ses jeûnes, de l'intériorisation, de l'ascèse comme « hymne à la joie » ;

¹ Cf. la Bibliographie, *infra*, p. 144.

d'autres évoquaient les liens possibles entre l'Arche et les Guaranis d'Amérique du sud, les Quakers de Pennsylvanie, les Communautés nouvelles en France ; beaucoup, enfin, soulignaient la proximité du message de Lanza del Vasto avec les mouvements écologiques, les recherches de vie alternative, les initiatives de paix et de réconciliation qui se multiplient aujourd'hui sur toute la planète.

Certains, absents de corps, nous assurèrent de leur amitié, tels Manfredi Lanza, le neveu du grand homme, et Thérèse Parodi, épouse de son successeur ; Frédéric Vermorel, ermite en Calabre et traducteur de Lanza del Vasto, porta la rencontre dans la prière ; Roger Moreau, Compagnon de l'Arche, écrivit d'Argentine : « *Pour nous, ici dans les Andes, le message de Shantidas continue d'être une clé de lecture des problématiques dont nous sommes témoins participatifs. Clé de lecture de l'histoire et interpellation du présent* ». Belle façon d'illustrer le titre du Colloque ! Mais laissons, pour finir, la parole à deux participants : « *Plus qu'un colloque, c'était de l'ordre d'une expérience* », nous dit l'une ; et l'autre : « *Merci pour tout. À répandre partout, à multiplier, pour convaincre et pour résister* ».

Ami lecteur, soyons franc : les pages qui suivent ne sauraient prétendre à la qualité des livres de Lanza del Vasto lui-même. Nous n'en sommes que d'humbles commentateurs. Mais le but de ces textes serait atteint s'ils donnaient à beaucoup l'envie de lire ou de relire cette œuvre puissamment originale. À chacun, dès lors, d'y découvrir l'interpellation qui le concerne et d'avoir le courage d'y répondre. Car Lanza del Vasto, plus qu'un simple écrivain, fut un porte-Parole. « *Éveilleur et combattant* », a-t-on dit. Saurons-nous l'entendre et marcher sur ses traces ?

Daniel VIGNE



LA NON-VIOLENCE SELON LANZA DEL VASTO, RELECTURE FÉCONDE DU MESSAGE DE GANDHI

par Frédéric ROGNON

*Docteur en anthropologie religieuse,
Maître de conférences en Philosophie de la religion
à la Faculté de Théologie Protestante de Strasbourg*

Je suis très heureux d'être parmi vous ce matin pour évoquer une figure qui a tant compté dans mon cheminement intellectuel et spirituel. Je suis également très heureux d'être accueilli ici, à l'Institut Catholique de Toulouse. Je reçois cet accueil comme un pont avec la Faculté de Théologie Protestante de Strasbourg, dans laquelle j'enseigne depuis cinq ans, et où j'essaie de faire connaître à mes étudiants la personne et l'œuvre de Lanza del Vasto.

Hypothèses de travail

L'intitulé de mon exposé, tel qu'il m'a été proposé et tel que je l'ai accepté, repose sur trois présupposés qui seront pour moi trois hypothèses. Tout d'abord, l'expression *la non-violence selon Lanza del Vasto* suppose qu'il y a plusieurs versions de la non-violence, et parmi elles une version vastienne. Je dirais même qu'il y a plusieurs non-violences, bien différentes les unes des autres, même si l'on peut repérer quelques dénominateurs communs : le respect de l'humanité de l'adversaire, la distinction nette entre la personne et ses actes, la mise en cohérence des moyens employés

et des fins poursuivies. Je me suis récemment exercé, dans un autre cadre, à dresser une typologie des non-violences, des différents paradigmes non-violents, parmi lesquels le paradigme vastien, bien spécifique.

Second présupposé : *une relecture du message de Gandhi*. Le paradigme vastien s'inscrit comme l'une des réceptions possibles du paradigme gandhien. En termes plus imagés, la non-violence de Lanza del Vasto est fille de la non-violence gandhienne et, comme toutes les filles, elle ressemble à sa mère tout en s'en distinguant, tout en construisant sa propre personnalité. De plus, elle n'est pas une fille unique, et chacun des enfants a une identité spécifique, distincte de celle des autres et distincte de celle de chacun de ses parents. Or, on le sait, vivre en frères et sœurs, c'est s'aimer parfois, c'est aussi se disputer parfois, se disputer en se prévalant de l'onction parentale ou de la fidélité à ses parents, et c'est apprendre à gérer ses conflits de frères et sœurs, précisément, par la non-violence.

Enfin, troisième présupposé : *une relecture féconde*. Nous partirons de l'hypothèse que la réception vastienne du modèle gandhien est féconde, fructueuse. C'est-à-dire qu'il ne s'agit pas d'un clonage, d'une reproduction à l'identique, par mimétisme aveugle, mais d'une fécondation, d'un don de vie. Et quand on donne la vie, on donne beaucoup de soi, mais on laisse aussi à l'autre la liberté de développer autrement les potentialités qui lui ont été transmises. « Vos enfants ne sont pas vos enfants », disait Khalil Gibran. Ils le sont quand même un peu, mais ce qu'ils ne sont certainement pas, c'est vous-mêmes. Vos enfants ne sont pas leurs parents, c'est-à-dire qu'ils ne sont pas vous-mêmes, ils sont eux-mêmes, mais ils vous ressemblent. Ils vous ressemblent, mais ils sont eux-mêmes. C'est d'ailleurs à cette condition qu'ils peuvent vous ressembler.

Mon propos consistera donc à éprouver cette triple hypothèse : la non-violence vastienne est comme une fille qui ressemble à sa mère, la non-violence gandhienne, mais qui a développé ses propres dons. Le plan de mon exposé suivra une logique de distanciation progressive, d'autonomie croissante. Je

relèverai tout d'abord les traits de la non-violence vastienne hérités du message de Gandhi, avant de souligner, sinon les points de rupture, du moins les prises de recul à l'égard du paradigme gandhien de la non-violence.

La non-violence, un acte de foi

Le premier motif de l'héritage gandhien que Lanza del Vasto va recevoir et assumer tel quel, le premier fruit qu'il va savourer et dont il va semer les graines à son tour, c'est la foi en la force de la non-violence. La non-violence, une fois mise en marche, se donne pour une puissance irrépessible, qu'aucun pouvoir humain ne peut contenir, endiguer ou refouler, à laquelle aucune tyrannie ne peut résister. Cette puissance tient au fait que la non-violence ne se nourrit pas de simples forces humaines, mais de la Vérité, qui, selon Gandhi, est Dieu. C'est pourquoi la non-violence repose sur la conversion des deux adversaires.

Dans *Le Pèlerinage aux sources*, le récit de la rencontre de Lanza del Vasto avec Gandhi, à Wardha en 1937, est marqué par le décalage saisissant entre d'une part l'apparente insignifiance du personnage (« un petit vieillard demi-nu est assis par terre »¹, écrit Lanza, et « à vrai dire il n'est point beau... »²), et d'autre part l'immensité de son impact sur le monde (« celui qui seul dans le désert de ce siècle a montré une pointe de verdure »³, poursuit Lanza, « il est venu nous montrer le pouvoir sur cette terre de l'Innocence absolue. Il est venu prouver qu'elle peut arrêter les machines, tenir tête aux canons, mettre en péril un empire »⁴). L'impact est d'ailleurs aussi fort sur l'auteur lui-même : « Je ne désire rien, écrit-il, sinon demeurer ainsi à son ombre »⁵, et enfin : « Tandis que le vieil homme m'interroge et me sourit, je me tais ; je fais effort pour ne pas pleurer »⁶.

¹ LANZA DEL VASTO, *Le Pèlerinage aux sources*, Paris, Denoël, 1943, p. 131.

² *Ibid.*, p. 133.

³ *Ibid.*, p. 131-132.

⁴ *Ibid.*, p. 132.

⁵ *Ibid.*, p. 131.

⁶ *Ibid.*, p. 132.

Derrière cette apparence pitoyable, la non-violence s'avère être, affirme Gandhi, « la plus grande force que l'humanité ait à sa disposition. Elle est plus puissante que l'arme la plus destructrice inventée par l'homme »¹ ; « l'amour est la plus grande force au monde »², poursuit-il ; « la non-violence est infiniment supérieure à la violence »³. Lanza del Vasto embrasse cette même foi en la puissance et en l'efficacité de la non-violence et il répond comme en écho, reprenant la même métaphore que Gandhi : « Avec la bombe atomique, [la non-violence] est la découverte capitale du XX^e siècle, l'une répondant à l'autre et obligeant l'humanité à choisir entre la mort et la vie »⁴. « La Non-Violence peut-elle arrêter la guerre ? », demande-t-il. « Interrogez la vie de Gandhi, et vous saurez qu'il en arrêta une, tout seul, en cinq jours »⁵. Lanza del Vasto fait bien entendu allusion ici au dernier jeûne de Gandhi, en janvier 1948, qui stoppa les massacres intercommunautaires entre Hindous et Musulmans à Calcutta.

La non-violence, ascèse et engagement

Le second joyau du patrimoine gandhien que Lanza del Vasto reprend intégralement est le caractère dialectique de la non-violence : mouvement permanent entre *Ahimsâ* et *Satyagraha*, entre la non-nuisance et l'action constructive menée par attachement à la Vérité, entre la libération intérieure et la libération des hommes, entre le travail sur soi et l'engagement dans le monde en faveur de la justice avec les armes de justice. Chacun des deux pôles se nourrit de l'autre et nourrit l'autre : la prière donne souffle à l'action, et l'action donne corps à la prière. Le Père Evenesi, jésuite hongrois du XVIII^e siècle, se disait à lui-même et disait à ses frères : « Prie comme si tout dépendait de Dieu, et en même temps agis comme si tout dépendait de toi-même ». Beaucoup plus récemment, Jacques Ellul dira qu'il n'y a pas

¹ M. K. GANDHI, *Tous les hommes sont frères*, Paris, NRF Gallimard, 1969, p. 153.

² *Ibid.*, p. 166.

³ *Ibid.*, p. 183.

⁴ LANZA DEL VASTO, *Technique de la non-violence*, Paris, Denoël, 1971, p. 4 de couv.

⁵ *Ibid.*, p. 43.

d'engagement sans dégagement préalable, sans libération intérieure, sinon l'engagement est « une mise en gage »¹. Dans cette longue filiation qui, à chaque siècle, rappelle que prière et action vont de pair, s'appellent l'une l'autre, Gandhi et Lanza del Vasto marquent une étape décisive par la double profondeur de leur message commun :

- celle d'une consécration de sa vie à la prière, « clef du matin et verrou du soir »², dit Gandhi, « respiration du corps spirituel »³, renchérit Lanza, qui ajoute : « Révolution bien ordonnée commence par soi-même [...]. Révolution sans conversion est un trou dans l'eau »⁴.

- et dans le même mouvement, celle d'une incarnation sans réticence dans les combats de ce monde, auprès des plus pauvres et de ceux qui sont bafoués dans leurs droits et dans leur dignité. Au point d'y perdre la vie pour Gandhi, six mois après avoir obtenu l'indépendance de son pays, et, pour Lanza del Vasto, de donner quinze jours de sa vie aux paysans du Larzac, ce qui, rappelons-le, orientera sans retour le mouvement de résistance vers la non-violence jusqu'à la victoire finale, neuf ans plus tard, six mois après la mort de Lanza.

L'un est mort peu après la victoire, l'autre peu avant. L'un et l'autre ont donné leur vie. Car dans un cas comme dans l'autre, l'engagement est total : la non-violence n'est pas une pure morale de témoignage devant l'histoire, mais un service résolu et efficace de la justice et de la paix, qui se ressource dans la prière et le travail sur soi. En quelque sorte, Gandhi et Lanza del Vasto mettent en œuvre une éthique du renoncement, mais en même temps renoncent eux-mêmes au renoncement absolu à l'égard du monde où les hommes vivent et souffrent. Telle est leur non-violence

¹ Cf. Jacques ELLUL, *Éthique de la liberté*, Genève, Labor et Fides, 1973, t. 2, p. 95-111.

² Joseph PYRONNET et Charles LEGLAND, *Prier quinze jours avec Gandhi*, Montrouge, Nouvelle Cité, 1998, p. 13.

³ LANZA DEL VASTO, « De la prière », in *Nouvelles de l'Arche*, année XII, n° 2, novembre 1963, p. 29.

⁴ LANZA DEL VASTO, *Les facettes du cristal. Entretiens avec Claude-Henri Rocquet*, Paris, Le Centurion, 1981, p. 167.

commune, et la spécificité de leur modèle de non-violence parmi bien d'autres : ni renoncement à l'engagement, ni engagement sans renoncement, mais engagement après dégageant et renoncement aux fruits de l'engagement.

Deux contextes historiques

Or, c'est ici qu'apparaît déjà un écart entre les deux hommes et entre les deux modèles de non-violence. Lanza del Vasto en est conscient, qui pose directement la question : « Méritons-nous le titre de 'Gandhiens d'Occident' ? Notre doctrine et notre pratique sont-elles conformes à son enseignement et à son exemple ? »¹ Et il répond en ces termes : « La grande différence est que Gandhi, et de même Martin Luther King et César Chavez, n'ont pas choisi leur lutte, ils ont choisi leur arme. Cette arme, Gandhi l'a forgée pour parvenir à ses fins, d'autres l'ont appliquée aux leurs. Leur lutte leur était imposée par l'Histoire : le lieu et la nature de leur insertion dans un peuple, ou une race ou une classe opprimés. Ils se sont servis de l'arme de la non-violence pour obtenir la victoire. Victoires partielles, mais retentissantes, exemplaires, historiques. Ce n'est pas notre cas. Nous ne sommes pas nés dans des conditions de difficulté sociale. Ayant opté par vocation pour l'arme non-violente, nous avons eu le choix de nos actions et les opportunités plus grandes de nous consacrer à la préparation intérieure de l'action nous ont été données »².

Tout se passe comme si, hormis l'éclatement de la guerre d'Algérie et le voisinage du Larzac, par défaut de lutte imposée par l'Histoire, c'est la non-violence elle-même et sa popularisation qui ont été la cause au service de laquelle Lanza del Vasto s'est consacré³. C'est sans doute ce qui l'a conduit à mettre l'accent sur la « préparation intérieure » : « Avant de faire quelque chose, faire

¹ LANZA DEL VASTO, *Pages d'enseignement*, Monaco, Éditions du Rocher, 1993, p. 185.

² *Ibid.*

³ Cf. Anne FOUGÈRE et Claude-Henri ROCQUET, *Lanza del Vasto. Pèlerin, Patriarche, Poète. 1901-1981*, Paris, Desclée de Brouwer, 2003, p. 127-129.

des hommes »¹. Et cela passait nécessairement par la fondation de communautés.

Non-violence et vie communautaire

Le troisième trait du modèle gandhien de non-violence dont Lanza del Vasto s'inspire puissamment, et qui distingue nos deux hommes de nombreux leaders et militants non-violents, est en effet la dimension communautaire de leur non-violence. La vie en communauté est pour eux consubstantielle à l'orientation non-violente de leur existence. La non-violence n'est pas qu'une discipline de vie intérieure, ni qu'une stratégie politique, ni qu'une technique de résolution des conflits, elle est un idéal pratique qui s'applique à tous les aspects de la vie : relations interpersonnelles, activités économiques, rapports d'autorité, exercice de la justice, éducation des enfants, alimentation et santé, vie religieuse...

Gandhi avait expérimenté cette globalisation de la non-violence et ce souci de cohérence de vie dans son ashram de Wardha, et Lanza del Vasto s'est mis à son école. De retour en Europe, il attendit que les premiers disciples viennent à lui pour initier un embryon de vie communautaire sur le modèle gandhien. Dans un cas comme dans l'autre, il s'agissait de réaliser le « programme constructif » par le biais du *Swadeshi* (autonomie économique) : cesser de coopérer avec le système que l'on désapprouve au lieu de simplement le critiquer, et mettre en œuvre le mode de vie auquel on aspire au lieu de simplement le revendiquer, afin de montrer aux hommes, mais d'abord à soi-même, que cela est possible et que l'on en est capable.

Que ce soit face à l'occupation coloniale de la puissance britannique pour Gandhi, ou face à la société technicienne et militariste et à l'économie productiviste pour Lanza del Vasto, l'esprit est le même : on espère gagner, par la contagion de l'exemple, une population suffisamment nombreuse pour subvertir pacifiquement le système de l'intérieur. La vie communautaire est donc une action non-violente en elle-même, et même la plus

¹ LANZA DEL VASTO, *Pages d'enseignement, op. cit.*, p. 185.

significative des actions, car elle est tout à la fois une école de libération intérieure et un bastion pour lancer des offensives non-violentes dans l'espace public : il importe de reconnaître et de domestiquer sa propre violence avant de s'engager dans l'action civique¹.

Le travail et la fête

La quatrième caractéristique commune à la non-violence gandhienne et à la non-violence vastienne, intimement liée à la troisième, est le statut privilégié accordé au travail des mains, qui induit une révision des besoins et une simplification de vie. Cette optique est sans doute celle qui confère à ce modèle de non-violence tout à la fois sa plus forte cohérence, sa valeur subversive pour l'ordre social, et sa plus grande radicalité. Gandhi l'exprime en une formule simple et péremptoire : « Tout homme ayant mangé sans avoir travaillé est un voleur »². Lanza del Vasto le traduit fidèlement en faisant de l'Arche, qu'il fonde en 1948, une Communauté laborieuse, et du travail le premier des sept accomplissements du vœu des Compagnons, qui se formule ainsi : « Nous faisons vœu de nous donner au service de nos frères, ce qui commence par le travail des mains, afin du moins de ne peser sur personne, afin de trouver pour nous et pour les autres hommes une issue aux misères, aux abus, aux servitudes et aux troubles du siècle »³. Le rouet sera le symbole, dans les ashrams gandhiens comme dans les communautés de l'Arche, tout aussi bien du travail sur soi que de la libération économique.

Mais Gandhi va plus loin que la revalorisation du travail des mains. Il réhabilite cette tâche considérée comme impure et traditionnellement laissée aux Intouchables qu'est le traitement des déchets. Tout un chacun, au sein de l'ashram, et Gandhi le premier, devra prendre en charge ses propres ordures et nettoyer les latrines : « Évacuer les excréments et les déchets est aussi nécessaire que manger, écrit-il. Chacun doit être son propre

¹ Cf. LANZA DEL VASTO, *Technique de la non-violence*, op. cit., p. 49-50.

² M. K. GANDHI, *Tous les hommes sont frères*, op. cit., p. 228-229.

³ LANZA DEL VASTO, *L'Arche avait pour vocation une vigne*, Paris, Denoël, 1978, p. 113.

éboueur et son propre vidangeur de latrines »¹. Ce faisant, Gandhi transgresse les tabous sociaux et s'attaque à cette institution profondément ancrée dans sa culture indienne qu'est l'intouchabilité. Lanza del Vasto exprime la même idée, en situant chaque tâche, tout aussi noble que chacune des autres, contrairement aux idées reçues, dans une cohérence globale et une unification de vie : « Mener une vie qui soit une et où tout aille dans le même sens, de la prière et méditation au labeur pour le pain de chaque jour, de l'enseignement de la doctrine au traitement du fumier, de la cuisine au chant et à la danse autour du feu »².

Ce dernier point indique une nouvelle prise de distance à l'égard du modèle gandhien de non-violence : l'insistance récurrente de Lanza del Vasto sur le statut privilégié de la Fête au sein de la vie communautaire, ce qui n'apparaît nullement dans les écrits de Gandhi. Sans doute la fibre esthétique de l'artiste Lanza l'a-t-elle conduit à cette mise en exergue, de même que le souci de contextualiser la non-violence communautaire dans la culture européenne. Il n'empêche que le contraste est saisissant : « Je sais qu'il y a parmi vous des jeunes gens qui veulent fonder des communautés, c'est la mode aujourd'hui, écrit-il dans les années soixante-dix. Qu'ils n'oublient pas que jamais ils ne fonderont s'ils ne savent pas festoyer. Pour que la communauté vive, il faudra savoir travailler. Mais si vous savez travailler et ne savez rien faire d'autre, si vous êtes comme des oiseaux sans ailes et sans voix, alors votre communauté deviendra tellement pesante qu'elle tombera. Travailler ensemble, cela vous unit, certainement, mais festoyer ensemble cela vous unit bien davantage. Et puis il faut que les mêmes travaillent et festoient. Il ne faut pas que les uns festoient pendant que les autres travaillent ! D'ailleurs il faut que tout le monde festoie : il n'y a pas de crime plus grave que de manquer à la Fête ! »³ La singularité de la non-violence vastienne, par rapport

¹ Henri STERN, *Préceptes de vie du Mahatma Gandhi*, Paris, Seuil, 2004, p. 132.

² LANZA DEL VASTO, *L'Arche. Éléments d'un monde non-violent*, Montpellier, Causse et Cie imprimeurs, s.d., p. 3.

³ LANZA DEL VASTO, *L'Arche avait pour voilure une vigne*, op. cit., p. 250-251.

à bien d'autres modèles, y compris par rapport au modèle gandhien, tient peut-être à sa dimension esthétique et festive.

Deux regards sur l'histoire

Mais la prise d'autonomie la plus nette du paradigme non-violent de Lanza del Vasto à l'endroit du paradigme non-violent de Gandhi se situe ailleurs. Elle concerne leur regard croisé sur l'histoire. Gandhi considère la marche du monde comme un progrès continu, et même comme une accélération vers une moralité plus grande, vers une conscience plus large, vers l'établissement de la paix et de la concorde entre les hommes, au moyen de la non-violence. Citons-le : « Je suis un optimiste invétéré. C'est que nos possibilités pour développer le pouvoir de la non-violence me paraissent illimitées. Plus vous cultivez cette force en vous, plus contagieuse est son influence, jusqu'au jour où plus aucun obstacle ne l'empêchera de rayonner à travers le monde entier »¹. Ainsi, pour Gandhi, la non-violence est à la fois la fin et le moyen de l'histoire.

Or, pour Lanza del Vasto, c'est le Péché Originel, ou plus exactement la reproduction du Péché Originel au moyen des quatre fléaux faits de main d'homme, qui est le moteur de l'histoire². Le « Péché Originel » ne doit pas être entendu chez Lanza del Vasto comme une faute morale, ni même comme la totalité des vices et des crimes, mais comme une disposition fondamentale dont vont découler toutes les autres fautes. Pour Lanza del Vasto, qui joue sur le rapprochement paronymique entre les vocables « fruit » et « usufruit », le Péché Originel s'identifie à l'esprit de lucre et à l'appât du gain : « Le Péché Originel, dit-il, c'est le mal d'avoir mangé-du-Fruit-de-la-Connaissance-du-Bien-et-du-Mal.[...] *Manger* signifie *jouissance* et *profit*. Le péché est donc d'avoir tiré à soi et dégradé la Connaissance pour la jouissance et le profit »³.

¹ M. K. GANDHI, *Tous les hommes sont frères*, op. cit., p. 171-172.

² Cf. LANZA DEL VASTO, *Les Quatre Fléaux*, Paris, Denoël, 1959.

³ LANZA DEL VASTO, *Approches de la vie intérieure*, Paris, Denoël, 1962, p. 167 ; cf. LANZA DEL VASTO, *Les Quatre Fléaux*, op. cit., p. 13.

Cette définition inédite du Pêché Originel autorise son auteur à l'extraire radicalement du champ de l'éthique et à le voir à l'œuvre dans la conduite de tous les hommes, y compris chez les plus honnêtes, les plus vertueux et moralement irréprochables d'entre eux, chez ceux qui obéissent aux lois et se soumettent aux normes sociales et religieuses. La présence du Diable dans le jeu a pour effet d'accélérer l'histoire, mais dans un sens apocalyptique et non pas dans celui d'un progrès moral. « On ne peut pas revenir en arrière », dit-on. À cela Lanza del Vasto répond qu'afin d'éviter la fin du monde, d'enrayer le Déluge de feu que les plus honnêtes des hommes préparent de toute la force de leur intelligence, « on ne peut pas *ne pas* revenir en arrière »¹. Et ce au moyen de la non-violence communautaire, appelée à renouer avec l'idéal des premières communautés chrétiennes.

On l'aura compris, la divergence fondamentale entre la non-violence gandhienne et la non-violence vastienne tient à ce que cette dernière opère une greffe de la première sur le tronc de la tradition judéo-chrétienne. La pensée de Lanza del Vasto n'a pas seulement, pour ainsi dire, une mère dans la pensée gandhienne, elle a aussi un père dans l'enseignement de l'Église. Les choses ne sont d'ailleurs pas si simples, puisque Gandhi lui-même s'inspirait fortement du Sermon sur la montagne. Mais tout se passe comme si Gandhi puisait à la source éthique du christianisme, tandis que Lanza del Vasto en assumait aussi les fondements doctrinaux, et enrichissait cette assomption des apports de son génie propre.

Accueil du modèle gandhien de non-violence, contextualisation dans la culture européenne, greffe sur la tradition judéo-chrétienne, et enfin génie propre à Lanza del Vasto : tels sont les ingrédients du modèle vastien de non-violence. De même qu'un enfant est fidèle à ses parents en prenant son autonomie, de même Lanza del Vasto fut fidèle à Gandhi en laissant parler son génie propre. Relectures, mais aussi déplacements. Ainsi, sans doute, le même esprit doit-il guider nos propres fidélités, à Lanza del Vasto comme aux autres maîtres qui orientent et éclairent notre pensée,

¹ LANZA DEL VASTO, *Pour éviter la fin du monde*, Monaco, Éditions du Rocher, 1991, p. 130.

nos actions, notre vie. Être fidèle à Lanza del Vasto comme Lanza del Vasto fut fidèle à Gandhi, et Gandhi à Tolstoï, etc., c'est être fidèle à son propre mode de fidélité. Ce pourrait être, pour le dire avec les mots de Jean-Baptiste Libouban, se demander quel est le rouet dont nous avons besoin aujourd'hui¹.



LANZA DEL VASTO, PENSEUR POLITIQUE :

¹ Jean-Baptiste LIBOUBAN, « Quel rouet pour notre époque ? », dans *Non-Violence Actualité*, n° 219, décembre 1997, p. III ; Id., « Colloque Gandhi. Introduction », in *Nouvelles de l'Arche*, année 46, n° 5, mai-juin 1998, p. 126-130 ; Marie-France LATRONCHE, *L'influence de Gandhi en France. De 1919 à nos jours*, Paris, L'Harmattan, 1999, p. 134.

RÉACTIONNAIRE OU RÉVOLUTIONNAIRE ?

par Benoît HUYGHE

*Membre de la Communauté de l'Arche,
auteur du Mémoire « Approches de la
Philosophie politique de Lanza del Vasto »
(Institut d'Études Politiques de Lille, 2002)*

Lanza del Vasto est généralement connu comme écrivain, puis comme fondateur de communauté, enfin comme homme d'action. Il est possible de pratiquer les trois sans être à proprement parler un penseur politique. Depuis peu, grâce à certains travaux, le voici réhabilité en tant que philosophe. Mais là encore, tous les philosophes ne sont pas assimilés à des penseurs politiques. Peut-on dire qu'il ressort des livres de Lanza del Vasto une philosophie politique ?

« Il faut être dans le monde à contre-courant », affirmait-il, et sa vie manifesta le propos : le style de Lanza del Vasto aussi bien que sa calligraphie, sa musique, son vêtement, etc., furent parfois qualifiés de moyenâgeux. Lui-même s'est voulu l'héritier des Anciens et polémique contre les Modernes. Mais peut-on établir une stricte correspondance dans la pensée politique et qualifier Lanza del Vasto de réactionnaire ? L'homme d'action contestant l'ordre établi et incitant parfois à la désobéissance civile ne peut-il pas aussi faire figure de révolutionnaire ? Finalement, l'homme se contredisait-il ou peut-on dégager une cohérence ?

1. Genèse d'une pensée politique

Pour comprendre l'émergence d'une pensée politique chez Lanza del Vasto, il est utile de s'intéresser à sa biographie familiale, au contexte historique et à son cursus universitaire.

Les origines familiales

Par son nom d'état civil *di Trabia*, Lanza del Vasto se rattache à l'une des grandes lignées aristocratiques qui ont gouverné l'Europe pendant plus d'un millénaire, tel le roi Manfred de Sicile, lui-même fils de l'empereur Frédéric II. Certes, le temps du règne de cette antique noblesse est au début du XX^e siècle déjà révolu, mais une telle généalogie n'incite-t-elle pas à s'interroger sur la politique ?

Le jeune Lanza del Vasto se penche sur l'histoire de sa famille et prend alors goût pour la science historique. Cette passion le poursuit et s'élargit de l'histoire événementielle jusqu'à la question du sens de l'histoire ; elle ne le quittera plus jusqu'à la fin de ses jours. « Je dis toujours que c'est mon vice : un bon livre d'histoire, pour moi, est un délice à lire, aussi à méditer »¹. L'histoire ne constitue-t-elle pas la matière première de toute réflexion politique ?

Le contexte historique

Sans conteste, la conscience politique de Lanza del Vasto est marquée par son époque qualifiée de « siècle des excès » par les historiens. Il a dix-sept ans à la fin de la Première Guerre mondiale et il assiste alors à la montée en puissance des extrêmes : révolution soviétique, fascismes mussolinien et franquiste, national-socialisme hitlérien. Si Lanza del Vasto s'intéresse à la politique, c'est qu'elle est là, sous ses yeux et à sa porte. Elle se présente à lui sous la forme de « la guerre et la révolution », « fléaux actifs »². La question de la guerre et celle de la guerre civile s'imposent à Lanza del Vasto comme essentielles pour sa pensée politique, car il les a rencontrées dans son existence. N'est-il pas vrai, comme l'affirme Clausewitz, que « la guerre est la politique continuée par d'autres moyens » ? Ou encore, comme l'affirme Foucault, que « la politique est la guerre continuée par d'autres moyens » ? On trouve des récits littéraires dans les *Viatiques* de jeunesse de Lanza del Vasto qui portent cette empreinte en

¹ *Les Facettes du cristal*, entretiens avec Claude-Henri ROCQUET, Paris, Le Centurion, 1981, p. 159.

² *Les Quatre Fléaux*, Paris, Denoël, 1959 (4^e éd. : Monaco, Le Rocher, 1993), p. 11.

stigmatisant l'absurdité de sa condition humaine au regard de la guerre et de la guerre civile.

La question de la guerre constitue l'une des motivations de Lanza del Vasto pour aller à la rencontre de Gandhi en Inde et il est significatif que ce dernier le rebaptise *Shantidas* c'est-à-dire serviteur de paix. À la veille de la Seconde Guerre mondiale, Lanza del Vasto n'en demeure pas moins l'un des rares esprits lucides à condamner les accords de Munich : refus d'un pacifisme qui veut la paix à tout prix et « qui est à la paix ce que le sentimentalisme est au sentiment et le formalisme à la forme »¹, selon le mot de Jean Defrasne.

Lanza del Vasto complète sa formulation du problème politique en ajoutant à la guerre et à la révolution « la misère et la servitude »², lesquelles expliquent les premières. Désormais la clé de voûte de sa pensée politique est : comment éviter ces quatre fléaux ?

Les études de philosophie

Après le bac passé au lycée Condorcet, Lanza del Vasto part étudier la philosophie dans les universités italiennes de Florence, puis de Pise où il passe sa thèse en 1928. Il n'est certes pas un philosophe politique comme on pense à Machiavel, Hobbes ou Locke. Mais si l'on suit sa devise d'étudiant : « Rien qui ne soit tout »³, la philosophie politique doit être resituée dans un corpus de réflexion plus vaste, étendu à tout le champ de l'humain, ce que les philosophes appellent un projet de *mathesis universalis* ou encore de *Weltanschauung*, c'est-à-dire de compréhension globale du monde.

Dans ses années de jeunesse, Lanza del Vasto songe à écrire un *Prince* conçu comme un « antimachiavel ». Notons aussi cette phrase qui fait le lien entre ses recherches théoriques et son

¹ Jean DEFASNE, *Le Pacifisme*, Paris, PUF, 1983.

² LANZA DEL VASTO, *Les Quatre Fléaux*, *op. cit.*, p. 11.

³ Titre du quatrième fascicule du *Viatique* (*Viatiques VIII et IX*), Paris, Denoël, 1975.

engagement pratique : « L'erreur et l'horreur se suivent comme la cause et l'effet, d'où la nécessité pratique et politique d'une bonne philosophie ».

Après ses études, la vie de Lanza del Vasto témoigne d'une distance critique à l'égard des pratiques politiciennes dont il se moque dans *Noé* : « L'art du grand politique c'est prendre en se donnant l'air de donner, tout concéder tout en conservant tout, tout réformer sans que rien ne change ». Ou encore : « Sur des malentendus accorder tout le monde, c'est le grand art du politique »¹. Mais malgré un personnel politique parfois plus intéressé qu'intéressant, la politique dans son essence a pour origine « la justice » qui est « le fondement du pouvoir »² et pour but « le service du bien commun »³.

2. Les leçons de l'histoire

« Il n'y a pas pour l'homme comme pour l'abeille et la fourmi un groupement de forme fixe dicté par la nature »⁴, note Lanza del Vasto. S'il n'y a pas d'essence de la forme politique, il convient donc de privilégier une approche nominaliste : l'histoire nous enseigne sur la valeur de chaque régime et sur l'intérêt des changements dans ce domaine.

La valse des régimes

Si aucune forme politique n'est tout à fait naturelle à l'homme, le nombre des régimes possibles est lui-même limité. Lanza del Vasto en distingue quatre archétypes : tribu, monarchie, république et tyrannie. Il constate d'une part qu'aucun régime n'a eu assez de force ou d'évidence pour prévaloir définitivement, et

¹ LANZA DEL VASTO, *Noé. Drame antédiluvien d'anticipation*, Paris, Denoël, 1965, p. 145-146.

² LANZA DEL VASTO, *La Trinité spirituelle*, Paris, Denoël, 1971 (2^e éd. : Monaco, Le Rocher, 1994) p. 133.

³ LANZA DEL VASTO, *Vinôbâ ou le nouveau Pèlerinage*, Paris, Denoël, 1973 (réédition Folio), p. 27.

⁴ LANZA DEL VASTO, *Les Quatre Fléaux*, *op. cit.*, p. 241.

d'autre part qu'on trouve toujours dans chaque régime des hommes pour le contester. On peut certes nourrir une préférence pour la démocratie représentative, et même spécialement pour les démocraties sociales scandinaves. Mais une question lancinante demeure : pourquoi aucune société n'a-t-elle su se prémunir durablement de la servitude, de la misère, de la sédition et de la guerre ?

Lanza del Vasto cherche la réponse en analysant les dynamiques internes à chaque régime ainsi que sa tare congénitale qui lui vaudra d'être un jour remplacé.

La tribu est l'union de l'amour et de la crainte. Mais sa faiblesse provient de la menace extérieure. C'est alors que la monarchie s'impose comme une tribu de tribus.

La monarchie est alliance de la crainte et de la raison. Mais le régime monarchique n'échappe pas à deux faiblesses.

- La première repose sur la transmission héréditaire du pouvoir, car « le génie du chef est tout aussi peu héréditaire que le don poétique » et dès lors « des générations de médiocres se sont transmis des privilèges extravagants »¹.

- La seconde faiblesse de la monarchie réside dans son rapport à la guerre : elle est condamnée à grandir ou disparaître. Comme Norbert Élias, Lanza del Vasto souligne que le roi entre dans un processus de délégation à des ministres, conseillers et officiers qui lui sont pour la plupart inconnus et agissent hors de sa vue et de sa portée : « Plus grande est la maison d'un homme et plus petite la part qu'il peut en occuper lui-même. Ainsi le monarque absolu est-il moins capable que tout autre de s'occuper de son propre pouvoir »². Sa légitimité s'appuie alors, et Kantorowicz le souligne aussi, sur une symbolique de plus en plus importante. Et le destin du pouvoir royal, conclut Lanza del Vasto, c'est de grandir jusqu'à disparaître.

¹ LANZA DEL VASTO, *L'Homme libre et les ânes sauvages* suivi de *Les sept hommes et les trois morales* et de *L'amour et le monde*, Paris, Denoël, 1969 (2^e éd. : Monaco, Le Rocher, 1987), p. 34.

² LANZA DEL VASTO, *Les Quatre Fléaux*, *op. cit.*

La démocratie s'impose comme l'aboutissement du processus de rationalisation dans la sélection des gouvernants. La démocratie, dit Lanza del Vasto, est l'alliance de la raison et de la convoitise. Elle a pour qualité de permettre des alternances sans effusion de sang. Mais Lanza del Vasto lui reconnaît deux faiblesses.

- La première réside dans « la folie des foules, l'ignorance du grand nombre et la loterie du vote »¹; en conséquence, l'expression « volonté populaire » lui apparaît comme une contradiction dans les termes. Pour lui, ce qui fait fonctionner la démocratie ce sont les arrangements, tels le découpage des circonscriptions, le mode de scrutin, l'émotion qui permet de mobiliser le citoyen. L'entente tacite est que ces arrangements sont profitables dans la mesure où le plus important, dans une démocratie libérale, est la liberté économique.

- Lanza del Vasto affirme, comme Benjamin Constant, que c'est même là une de ses raisons d'être et sa seconde faiblesse. La démocratie, dit-il, tend à créer dans l'opinion un sentiment de méfiance, de discrédit qui mène à la faillite ; qui plus est quand la prospérité n'est pas au rendez-vous !

Enfin, la tyrannie naît de la faillite et du discrédit de la démocratie. Son ressort est la crainte. Elle est incarnée par un homme qui est, selon Lanza del Vasto, l'idole des foules en même temps que son image. Son caractère est de durer peu.

Lanza del Vasto compare ces quatre formes politiques aux quatre saisons dont chacune vient à son heure et ne dure que son temps : « Ce qui est tout à fait imbécile, c'est de faire du régime qui n'est pas le nôtre soit un épouvantail imaginaire, soit un paradis de réclame »².

Valeur des révolutions

¹ In M. K. GANDHI, *Leur civilisation et notre délivrance*, Paris, Denoël, 1957, p. 16 (préface).

² LANZA DEL VASTO, *Les Quatre Fléaux*, op. cit., p. 262.

On peut passer rapidement sur les révolutions de palais qui ont pour objectif de remplacer par la violence un homme par un autre : la philosophie du régime reste inchangée.

Mais si chaque régime s'essouffle avec le temps qui passe, ne faut-il pas chercher dans la révolution même le moment exaltant où l'homme invente un monde neuf ? Ne faut-il pas avec Trotski célébrer les vertus de la révolution permanente et rejoindre le maquis comme Che Guevara ?

Lanza del Vasto s'oppose au lyrisme révolutionnaire. Il dresse un réquisitoire, dans *Les Quatre Fléaux*, de la Révolution française de 1789 et de la Révolution russe de 1917. Il critique aussi, et beaucoup lui en ont tenu rigueur, le mouvement de mai 68 qu'il qualifie de « révolution inouïe »¹ dans *L'Homme libre et les ânes sauvages*. À ses yeux, la révolution est un remède pire que le mal. Révolution signifie étymologiquement « tour de roue », et « la roue en tournant écrase beaucoup de gens »². Ainsi la Révolution française aboutit à Robespierre et à la Terreur, puis à l'Empire napoléonien ; la Révolution russe, au goulag et au culte de la personnalité. Ainsi mai 68 clame qu'il est « interdit d'interdire » sous les effigies de Mao et autres tyrans. Lanza del Vasto en tire la conclusion que les révolutions proviennent moins d'un excès d'autorité que de son relâchement et portent aux nues un pouvoir plus violent par sa crainte d'être un jour lui aussi renversé.

Mais la révolution ne surgit pas *ex nihilo* ; des révolutions préalables, dans le domaine des idées, en sont la condition de possibilité. Pour ce faire, le discours de l'utopie est souvent un instrument privilégié dans la critique de l'ordre établi. L'utopie, mot forgé par Thomas More (et signifiant littéralement : « nulle part ») est la matrice de l'imaginaire révolutionnaire. Mais Lanza del Vasto n'est pas un partisan de « l'imagination au pouvoir », car aucun philosophe ne connaît suffisamment l'homme pour ne pas oublier certains éléments de sa nature ; cette lacune est la brèche dans laquelle s'infiltrèrent des difficultés imprévues et insolubles.

¹ LANZA DEL VASTO, *L'Homme libre et les ânes sauvages*, op. cit., p. 9.

² LANZA DEL VASTO, *Pour éviter la fin du monde*, 2^e éd., Monaco, Le Rocher, 1991, p. 121.

« Le malheur des utopies, c'est qu'elles se réalisent toujours », disait Aldous Huxley. L'utopie, pour Lanza del Vasto comme pour l'auteur du *Meilleur des mondes*, est le germe du totalitarisme.

Le « grand soir » de Marx est classé par Lanza del Vasto parmi les discours utopistes. Si selon Aron, le communisme fut au XX^e siècle « l'opium des intellectuels » (analyse confirmée par François Furet dans son livre *Le passé d'une illusion*), l'intellectuel Lanza del Vasto sut, quant à lui, rester très tôt lucide, puisque dès les années 1920, les *Viatiques* témoignent d'une réfutation des thèses de Marx. Il développe sa critique dans *Les Quatre Fléaux* en 1959 en soulignant que « les égalisateurs sont plus égaux que les égalisés [...] ». Pour supprimer les abus, il ne suffit pas de supprimer ceux qui abusent. Il faut bien prendre garde à ceux qui les remplaceront et se demander quelle discipline, quelle purification les aura rendus meilleurs »¹.

Le malheur de l'utopie, et de la révolution qui la réalise ensuite, réside en cela que « tout ce qui fut pensé par des gens incapables de faire, peut en un second temps être fait par des gens incapables de penser »².

Soumission et résistance

Lanza del Vasto refuse la logique révolutionnaire. Il utilise même une métaphore organiciste : « On n'a jamais vu d'animal sans tête ni de société sans chef », argument similaire à ceux des théoriciens contre-révolutionnaires tels de Maistre et Bonald. Faut-il donc, pour autant, définitivement ranger Lanza del Vasto parmi les réactionnaires ?

Sa vie témoigne du contraire. Preuve en est son engagement dans de nombreuses luttes, qui l'amena par exemple à fonder avec humour des « CRS : comités de résistance spirituelle » ! Il y a donc dans la soumission même une résistance possible.

¹ LANZA DEL VASTO, *Les Quatre Fléaux*, op. cit., p. 163.

² LANZA DEL VASTO, *Les Quatre Piliers de la paix*, Monaco, Le Rocher, 1992, p. 218.

Lanza del Vasto affirme que « sont esclaves par leur faute tous ceux dont la conscience a capitulé [...], tous ceux qui obéissent aveuglément aux hommes et aux lois sans jamais en appeler à la justice et à la vérité »¹. Il cite le *Contr'un* de La Boétie et fait l'éloge du concept de désobéissance civile, forgé par Thoreau. Il prend soin d'en préciser les limites de validité : « On n'a le droit de s'opposer à la loi civile qu'au nom de la loi morale »². Cette opposition doit recourir à l'action directe non-violente et réclamer l'application des sanctions encourues : le tribunal devient tribune et la prison chambre d'écho. Il y a donc dans la méthode même de la résistance non-violente une paradoxale soumission : dans la loi injuste, c'est l'injustice qui est combattue et non la loi.

D'autres philosophes contemporains, frappés par la « banalité du mal » quand il s'exprime par le zèle même des fonctionnaires dans leurs responsabilités, ont discuté de la pertinence du concept de désobéissance civile. Ainsi John Rawls dans *Théorie de la justice* lui consacre une trentaine de pages. Il définit la désobéissance civile comme un « acte public non-violent, décidé en conscience mais politique, contraire à la loi et accompli pour amener un changement dans la loi ou bien dans la politique du gouvernement »³. Cette définition est reprise par Habermas dans ses *Écrits politiques* au chapitre « La force et le droit » ; à ses yeux, la tolérance d'un État envers la désobéissance civile est l'un des critères d'une véritable démocratie. Hannah Arendt, dans *Du mensonge à la violence*, parvient à la même conclusion. Il faut toutefois souligner que Lanza del Vasto n'attend pas cette reconnaissance de l'État, puisque le principe même est ici en l'occurrence de se placer dans l'illégalité et d'encourir la sanction pénale.

Nous avons décrit une pensée complexe : Lanza del Vasto hostile aux révolutions, mais cité sur les murs de la Sorbonne en mai 68 (« Dans des pensées que nul n'avait pensées, risque ta tête ») ; Lanza del Vasto partisan de la désobéissance civile, mais

¹ LANZA DEL VASTO, *Les Quatre Fléaux*, op. cit., p. 212.

² LANZA DEL VASTO, *La Trinité spirituelle*, op. cit., p. 127.

³ John RAWLS, *Théorie de la justice*, Paris, Éd. du Seuil, 2002, p. 405.

prononçant un vœu d'obéissance. Était-il un Janus à deux têtes, réactionnaire et révolutionnaire, illustrant son propre propos : « La vertu la plus rare chez les hommes est sans doute la cohérence » ? Était-il donc entraîné dans la palinodie, la contradiction intérieure, ou bien sa pensée était-elle habitée par une logique unifiée qui la rend intelligible ?

3. Conciliation des opposés et réconciliation politique

Lanza del Vasto énonce dans sa Thèse de philosophie une méthode de Conciliation des opposés. Il eût pu faire sien le mot de Lacordaire selon lequel « quand deux idées s'opposent, c'est qu'elles cachent une troisième plus profonde qui les unit ». A-t-il appliqué cette méthode à sa pensée politique ?

Trois erreurs

Le balancement de la pensée de Lanza del Vasto ne relève ni du scepticisme, ni du cynisme. En politique, seule l'idéologie, « image d'un monde qui va bien » selon l'expression de Burdeau, parvient à réduire la complexité du réel ; mais il s'agit alors de simplisme et non de simplicité. Lanza del Vasto aurait pu dire avec Kierkegaard : « Il y a des moments où le progrès est réactionnaire et la réaction progressiste ». Se pose alors la question cruciale du discernement desdits moments.

Premier élément fondamental : quelle est la place de l'homme dans la vie politique ? Dans un siècle marqué par la naissance du totalitarisme, Lanza del Vasto invite à la modestie en politique, à son autolimitation. L'ambition politique doit moins consister à faire le bonheur qu'à éviter le pire. Lanza del Vasto caricature dans *Noé* l'intrusion de la politique dans la vie privée en parlant de la création du « Ministère des plaisirs graves », du « Ministère des plaisirs légers » et du « Service social des loisirs obligatoires »¹. Son plaidoyer pour la vie communautaire et la tribu doivent s'interpréter à la lumière de cette modestie, ainsi que sa

¹ LANZA DEL VASTO, *Noé*, *op. cit.*, p. 146 et 147.

vision décentralisatrice. Ces éléments s'ordonnent autour du concept de *subsidiarité*, qui rapproche le pouvoir des hommes qu'il gouverne.

Enfin, la politique doit garder à l'esprit que l'homme est un animal « moyennement social » et qu'on ne saurait le réduire à la Cité : en vérité, « c'est la Cité qui fait partie de l'homme, plutôt que lui d'elle »¹. Qu'elle soit réactionnaire ou révolutionnaire, Lanza del Vasto entend briser l'idole d'une politique toute-puissante dont la mystique est appelée raison d'État. Son œuvre remplit la fonction prophétique de dénonciation d'un État démiurge et de politiques prométhéennes. « L'État est comme les idoles : toute sa force irrésistible vient de ce que les hommes y croient et se livrent sans résistance. »²

Second élément fondamental : quelle est la finalité du politique ? Il semble, quand on songe à l'ensemble des efforts entrepris pour conquérir le pouvoir et à ceux, encore plus démesurés, pour le garder une fois obtenu, que la volonté de puissance et de domination soit consubstantielle à la politique, domination externe dans les relations internationales qui induit un État « Léviathan » (Hobbes) dont le *conatus* se traduit par son armée, domination interne par le cloisonnement et la reproduction des élites. Mais si la violence était l'alpha et l'oméga du pouvoir, comment pourrait-il être perçu comme légitime, et pourquoi dans ce cas utiliser des mots comme celui de *ministre* qui signifie étymologiquement serviteur ?

Lanza del Vasto vient rappeler que la politique trouve ses lettres de noblesse dans l'esprit de service. Qu'il paraisse réactionnaire ou révolutionnaire, Lanza del Vasto interpelle l'homme politique pour qu'il retrouve le sens profond de l'agir politique, la fonction royale qui consiste à rendre et non à prendre, à servir et non se servir, à devenir un politicien plus intéressant parce que moins intéressé : « On connaît des hommes publics qu'on n'a jamais pu convaincre de malhonnêteté ni de sévices.

¹ LANZA DEL VASTO, *L'Homme libre et les ânes sauvages*, op. cit., p. 28.

² *Ibid.*, p. 50.

Certains, après une brillante carrière, ils se sont retirés ou éteints dans un très honorable dénuement. [...] Commémorons ces rares grands hommes »¹.

Troisième élément : quelle est la place de la vie politique dans la vie de l'homme ? Quand un homme se voue corps et âme à un dessein politique, il n'a plus le temps de nourrir sa vie intérieure et de chercher à s'en rendre digne : « Il n'y a pas de mensonge ni de crime qu'on ne puisse [en] attendre »². Puisque l'homme ne possède pas la vérité absolue, l'engagement absolu en politique est dangereux, car il ne laisse plus de temps à cette recherche de vérité. « Ils oublient qu'ils sont eux-mêmes à mi-chemin et que l'homme est quelque chose qui demande à se transformer, ils veulent garder l'homme tel quel dans sa médiocrité et ils veulent que cette médiocrité trouve satisfaction dans un système social »³. Mais cela est nécessairement voué à l'échec, car « il n'est pas de si bon régime que la malice des hommes ne puisse rendre pire que le plus mauvais »⁴. L'homme, qu'il soit réactionnaire ou révolutionnaire, fait fausse route quand il place sa foi et son espérance dans des changements extérieurs et politiques : « C'est très exactement un trou dans l'eau [...], un remuement de vagues. »⁵

Lanza del Vasto réoriente le regard de l'homme vers lui-même, sa vie intérieure et la vie de son âme. Et à qui appartient l'âme ? à la Cité ? à César ? Il invite chacun au silence et à l'écoute, à se tourner vers Dieu pour lui rendre ce qui lui appartient. L'homme qui libère son âme rayonne de bonté et « il n'est pas de si mauvais [régime] dont la bonté [de l'homme] ne puisse annuler toutes les tares »⁶. Il n'existe donc pas de réponse politique capable de faire l'impasse de la vie spirituelle et de la fonction sacerdotale

¹ LANZA DEL VASTO, *Approches de la vie intérieure*, Paris, Denoël, 1965, p. 301. La suite précise : « dans le marbre ou le bronze (et ne regardons pas de trop près à l'envers du décor) ».

² *Ibid.*

³ Revue *Le Cheval blanc*, été 1948, nos 4 & 5, p. 15.

⁴ LANZA DEL VASTO, *Les Quatre Fléaux*, *op. cit.*, p. 260.

⁵ *Le Cheval blanc*, *ibid.*

⁶ LANZA DEL VASTO, *Les Quatre Fléaux*, *op. cit.*, p. 260.

car « c'est dans l'âme de l'homme que travaille la grâce et que souffle l'Esprit et c'est l'homme qui corrige et rattrape les institutions, non elles qui élèvent l'homme ou le sauvent »¹.

Deux fausses conclusions

Dans l'un des rares ouvrages politiques qui n'ignore pas Lanza del Vasto, *Le Dictionnaire des pouvoirs* de Richard Dubreuil, ce dernier décrit une pensée politique fondée sur « le refus radical du pouvoir ». Qu'en est-il ?

Il est vrai que plusieurs phrases de Lanza del Vasto pourraient sortir de la bouche de théoriciens anarchistes : « Que les adorateurs de la Machine contemplent la plus formidable : l'État. Remarquable ceci : que la machine à broyer des hommes est de la même substance que ceux qu'elle broie. Ces roues édentées, ces chaînes, ces pivots d'acier, c'est de l'homme, et l'homme aussi est la pâte obtenue. »² Lorsque Lanza del Vasto discute avec Gandhi de son retour en Europe, ce dernier lui demande ce qu'il ferait si on lui proposait le pouvoir : il répond qu'il le refuserait. Max Weber fonde l'État sur le monopole de la violence légitime ; Lanza del Vasto, lui, critique le mécanismes de violence institutionnalisée, dont la manifestation archétypale est le pouvoir de déclencher la conflagration atomique. « Tout pouvoir a toujours le pouvoir d'abuser impunément du pouvoir. »³ La charge contre l'État est donc forte.

Et pourtant, Lanza del Vasto eût-il écrit, sollicité et obtenu des rencontres avec des chefs d'État tels Nehru et Léopold Sedar Senghor s'il avait été anarchiste ? L'anarchisme n'est pas conciliation de réaction et révolution, mais négation. Or, « il faut un pouvoir, qu'il soit le moins mauvais possible ! Il n'est pas possible qu'il soit bon, nous ne sommes pas anarchistes. Le pouvoir n'est

¹ LANZA DEL VASTO, *L'Homme libre et les ânes sauvages*, op. cit., p. 170.

² LANZA DEL VASTO, *Les Quatre Fléaux*, op. cit., p. 148.

³ René DOUMERC, *Dialogues avec Lanza del Vasto*, Paris, Le Cerf, 1980, p. 159.

pas le Mal, c'est le Bien et le Mal, même mauvais, c'est peut-être un moindre mal »¹.

Il pourrait être tentant d'associer Lanza del Vasto au réformisme, qui est la voie du milieu : le réformiste veut des changements mais sans violence, il se situe dans le jeu institutionnel mais refuse le *statu quo ante*. Cette posture est prudente et la prudence n'est-elle pas vertu cardinale en philosophie politique ? Lanza del Vasto cite Solon, qui optait pour « la loi la meilleure que mon peuple puisse supporter ». Il fait aussi l'éloge des réformateurs qui ont œuvré à l'humanisation du système judiciaire. Il a enfin lui-même pris une part active pour obtenir certaines réformes, tel le droit à l'objection de conscience.

Mais il a par ailleurs cette phrase : « Réformer les hommes plutôt que les lois. »² D'après lui, l'attitude réformatrice n'est pas suffisante dans la mesure où aucune réforme n'a réussi à éloigner durablement les quatre fléaux. Plus encore, le réformateur doit constater qu'« une fois les bonnes lois instituées, chacun trouvera le bon moyen d'en faire le tour et de les faire fonctionner à l'envers »³. Lanza del Vasto rejoint ici la critique néo-libérale de l'État-providence, telle l'analyse d'Hayek dans son livre *La route vers la servitude*.

Cette loi d'airain fatale aux sociétés est hors de portée de l'action réformatrice. Elle a pour cause essentielle, selon Lanza del Vasto, le péché originel défini comme « esprit de lucre » et de profit⁴. Contemporain de Jacques Ellul, de René Girard, il nourrit sa réflexion de la même manière que ces derniers sur une herméneutique personnelle des grands textes bibliques. Ce péché originel, bien au-delà des péchés humains privés que sont les fautes morales, se retrouve au cœur du fait politique. On pourrait parler d'une « structure de péché » qu'il aurait mise en évidence. Le personnage de Japhet dans *Noé*, livre dans lequel Lanza del

¹ *Ibid.*

² LANZA DEL VASTO, *L'Arche avait pour voiture une vigne*, Paris, Denoël, 1978, p. 108.

³ LANZA DEL VASTO, *Pour éviter la fin du monde*, *op. cit.*, p. 138.

⁴ LANZA DEL VASTO, *La Montée des âmes vivantes. Commentaire de la Genèse*, Paris, Denoël, 1968, p. 245.

Vasto disait avoir « mis toute sa science sociale et politique », se réveille le cœur déchiré quand ses espoirs de réforme se révèlent impuissants à infléchir le cours de l'histoire. La faille originelle est au cœur même des sociétés établies et des vertus politiques et sociales : « Il ne s'agit donc pas de corriger le détail, de changer un peu : c'est d'amélioration en amélioration qu'on est allé jusqu'à l'extrême degré de perfection à rebours »¹.

La conciliation véritable

Dans le « Portrait de Chrysogone », le poète se déclare « seul partisan de son parti »². Quel est donc ce parti ? Il faut le chercher par la méthode de conciliation des opposés dans un tiers terme qui les dépasse : existe-t-il un régime pleinement réactionnaire et pleinement révolutionnaire à la fois ?

Il existe un régime, nous dit Lanza del Vasto, « qui a été, qui est et qui sera »³, bien que nul candidat au pouvoir n'en fasse son programme. Il s'agit du Royaume des Cieux. Réponse inattendue, car hors de nos catégories politiques habituelles : mais Lanza n'est pas homme des propos convenus. Cette réponse, il faut l'avouer, peut être difficile à accepter et ressembler à une pirouette, une facétie à laquelle on a envie de rétorquer par la parole du Christ : « Mon royaume n'est pas de ce monde ».

Lanza del Vasto objecte à l'objection en trois points. Le premier point concerne le passé : « C'est en marge de l'histoire et à contre-courant que le règne de Dieu s'est fait jour de temps à autre »⁴. L'exemple le plus marquant par son ampleur et sa durée est celui de la République des Guaranis, dont le livre éponyme de Clovis Lugon relate l'histoire. Le fondateur de communauté déclare à ce sujet qu'il faut l'inscrire dans la formation et l'enseignement de l'Arche, car « le Royaume des Cieux a touché terre de bien près chez les Guaranis du Paraguay »⁵.

¹ LANZA DEL VASTO, *Pour éviter la fin du monde*, op. cit., p. 129.

² LANZA DEL VASTO, *Le Chiffre des choses*, Paris, Denoël, 1972, p. 105.

³ LANZA DEL VASTO, *L'Homme libre et les ânes sauvages*, op. cit., p. 128.

⁴ LANZA DEL VASTO, *Les Quatre Piliers de la paix*, op. cit., p. 235.

⁵ LANZA DEL VASTO, *L'Homme libre et les ânes sauvages*, op. cit., p. 171.

Le second point concerne le présent. Tolstoï, le grand-père en non-violence de Lanza del Vasto (Gandhi en étant le père) a écrit *Le Royaume des Cieux est en vous*. Par l'enseignement du Rappel, Lanza del Vasto invite l'homme à revenir à sa source pour trouver la paix qu'il cherche vraiment au-dehors. Et si quelques-uns font de même, il les appelle à se réunir pour que se multiplient « les petits îlots de vie fraternelle »¹.

Le troisième point concerne le futur ; là est la fine fleur de la pensée politique de Lanza del Vasto, qui affirme : « Si le Royaume des Cieux ne ressemble ni aux régimes existants ni aux régimes imaginaires, y en a-t-il qui s'en approche plus que d'autres ? Oui : celui qui peut compter le plus d'hommes justes et charitables pour lui résister. La leçon de l'histoire c'est que nul régime, Royaume, République ou Dictature, n'est à l'abri des abus et des erreurs de pouvoir. [...] Mais les hommes justes et charitables savent parer à l'infirmité commune de toute société humaine »².

Lanza del Vasto refuse le pessimisme de saint Augustin. Il constate comme lui l'écart gigantesque entre la cité terrestre et la cité céleste. Mais entre les deux, il place l'arche d'un pont dont la première pile se nomme abandon à la volonté divine, et la seconde non-violence ou arme spirituelle.

Conclusion

Encore une fois, Lanza del Vasto est-il réactionnaire ou révolutionnaire ? « S'il est encore des rêveurs attachés à l'Ancien Régime ou au Saint-Empire, nous ne sommes pas des leurs, car leur tradition est trop récente et trop peu profonde pour nous qui remontons à Mathusalem et à Noé. D'autre part, les projets de bouleversement qu'avancent les rouges les plus rouges nous paraissent bien timides »³. Et aussi : « Je retourne aux plus antiques traditions par la révolution complète »⁴. Et enfin : « La

¹ LANZA DEL VASTO, *L'Arche avait pour voiture une vigne*, op. cit., p. ?

² LANZA DEL VASTO, *L'Homme libre et les ânes sauvages*, op. cit., p. 169.

³ LANZA DEL VASTO, *L'Arche avait pour voiture une vigne*, op. cit., p. 198.

⁴ LANZA DEL VASTO, *Vinôbâ ou le nouveau Pèlerinage*, op. cit., p. 41.

non-violence est la chose la plus nouvelle et la plus antique, la plus traditionnelle et la plus subversive »¹.

Au début du XX^e siècle, une controverse opposa Alain à Jaurès au sujet de Tolstoï. Selon Alain, il avait des « idées de l'âge de pierre » ; selon Jaurès au contraire, « nous lui devons une singulière reconnaissance [...]. Nous, hommes politiques perdus dans la bataille et noyés dans l'intrigue quotidienne, nous sommes en péril d'oublier qu'avant tout nous vivons notre condition d'hommes au sein d'un univers énorme et mystérieux. Il nous aide à lever les yeux et à retrouver le sens de la vie ».

Après le XX^e siècle, théâtre de toutes les convulsions politiques possibles et imaginables dont Lanza del Vasto fut le témoin incorruptible, il peut être tentant de dire avec Camus que « lorsque l'on a longuement médité sur l'homme, il arrive que l'on éprouve de la nostalgie pour les primates ». Pourtant, si le regard de Lanza del Vasto dissipa l'illusion de la possibilité de changements substantiels par la conquête du pouvoir politique, il ne versa pas dans le désespoir. Il aurait certainement préféré l'analyse de Konrad Lorenz selon laquelle « le maillon manquant entre le singe et l'homme, c'est nous ». Et Lanza del Vasto de conclure : « Tâchons d'être homme ». Là serait le vrai changement.



¹ *Ibid.*, p. 83. Sur la pensée politique de Lanza del Vasto, consulter aussi le *Dialogue de l'amitié* avec Luc DIETRICH, Marseille, Robert Laffont, 1993 (1^{ère} éd. 1942), et *Pacification en Algérie ou mensonge et violence ?*, Paris, L'Harmattan, 1988 (1^{ère} éd. 1960).

LANZA DEL VASTO

ET LES ÉCRIVAINS DE SON TEMPS

par Arnaud de MAREUIL

*Poète, écrivain, auteur de «Lanza del Vasto »
(éd. P. Seghers, coll. Poètes d'aujourd'hui, 1966)
et de la biographie de référence (éd. Dangles, 1998)
« Lanza del Vasto. Sa vie, son œuvre, son message »*

« Je voudrais tant, déclarait Luc Dietrich dès les années 1930, que le génie de mon grand ami soit reconnu ». Et Jacques Madaule écrivait : « En approchant Lanza del Vasto, on ne peut s'empêcher d'être saisi par le sentiment de la grandeur ». Je le sais bien, Patrice de La Tour du Pin me contait : « Je ne l'ai croisé qu'une fois, dans une librairie avant la guerre ; je me souviens qu'il était très grand ». Grandeur admirée, ou taille irritante de l'homme dont nous nous parlons ?

Une grandeur humaine

Pour nous qui l'avons connu, c'était certes un grand homme, mais avant tout c'était un homme et un homme de Dieu. À table dans la cour de La Chesnaie, au repas communautaire de midi, je me trouvais en face de Shantidas. Il me regarde dans les yeux et me dit soudain : « Quand j'étais jeune, un de mes amis avait coutume de dire : avec les gens qui ne sont pas de notre parti, mais qui sont *humains*, on s'entendra toujours ; avec ceux qui sont de notre parti, s'ils ne sont *pas humains*, on ne s'entendra jamais ».

Au cours d'une réunion décisive et quelque peu houleuse, il nous déclare : « Je vous en prie, je vous en prie, soyez donc un peu humains ! » Lanza del Vasto, ce grand homme de notre temps, avant tout c'était un homme ! Et plusieurs membres de cette assemblée en sont témoins autant que moi.

Je l'ai suivi pendant plus de quarante ans et fréquenté pendant un quart de siècle, de 1955 à 1981 ; il m'a aidé dans ma

vie et dans ma vie de chrétien ; il m'a aidé à devenir plus libre : quelle chance ! quel privilège ! quelle grâce ! J'ai longuement écouté son enseignement oral, assisté à la naissance de plusieurs de ses grands livres. Il m'apparaît que, même parmi les écrivains chrétiens de son époque, Claudel et Péguy, Bernanos, Mauriac, Marie Noël, Pierre Emmanuel, Patrice de La Tour du Pin déjà cité et plusieurs autres, Lanza del Vasto échappe à la définition que les manuels donnent des littérateurs habituels, si célèbres fussent-ils.

Vous me direz que ceux que je viens de nommer échappent aussi à ces définitions ; ce furent eux aussi des témoins, parfois des sortes de prophètes. Et je ne cite que des écrivains français. De cette pléiade chrétienne, quelques-uns vivent encore ; Jean Grosjean vient de s'éteindre à Pâques dernières ; Charles Le Quintrec fête ses quatre-vingts ans cette année...

Le sujet de mon intervention est-il de parler de Lanza del Vasto en compagnie des écrivains de son temps, ou bien face à eux ? Car il est connu comme un grand contempteur de son époque. C'est indéniable, du moins à première vue ; c'est un indépendant, il aime fort faire cavalier seul, on l'a surnommé « l'antimoderne ». Le voilà étiqueté, cet original, ce marginal de génie – et non sans raison. Pourtant il faudrait peut-être creuser, chercher plus loin : « Nul n'est une île » disait Thomas Merton, le grand moine poète américain. Tiens, voilà justement une parenté ; je me rappelle une belle lettre de ce moine aux époux Lanza ; il leur avouait qu'il faisait lire *Les Quatre Fléaux* à ses novices. Et Lanza m'avait dit : « Certaines de ses pages sont d'un grand spirituel ».

Mais enfin, me direz-vous, ce Pèlerin du Toit du Monde n'a-t-il jamais touché terre ? Si, il l'a fait et je vais me montrer maintenant un peu anecdotique, pour vous le prouver. Ce poète, penseur et philosophe, a fait dans sa jeunesse deux rencontres brèves, mais significatives.

Paul Valéry, Rainer Maria Rilke

Aux Décades de Pontigny d'abord, celle de Valéry. Dans l'entre-deux-guerres, les Décades de Pontigny, ce n'est pas une

petite affaire ; toute une jeune Europe intellectuelle s'y retrouve, se réconcilie ou se prépare dans cette abbaye restaurée et quelque peu désaffectée. Valéry donc : le grand jeune homme italien a éprouvé pour l'illustre petit sétois une sympathie toute méridionale. Un camarade de classe, Jean Tardieu, le lui a fait découvrir et Lanza admire Valéry, très réellement mais non sans quelque réticence. Il adhère sans réserve à la prose d'*Eupalinos*, beaucoup moins à celle de *Monsieur Teste* : « Ce n'est pas de la pensée, ce ne sont que des sensations. Mais *Eupalinos*, je voudrais l'avoir écrit ».

Quant aux vers de *Charmes*, par exemple l'*Ébauche d'un Serpent* : « Bête que je suis mais bête aiguë », quelle trouvaille ! Mais la suite, la ciguë rimant avec aiguë – allusion à Socrate, au poison, au venin, c'est recherché, mais c'est bête ; et toute cette préciosité, cette afféterie en vers, due à l'héritage de Mallarmé... Monsieur del Vasto, à tort ou à raison, ne goûte guère Mallarmé, ni aucun des grands symbolistes. Il leur préfère, à tort ou à raison, les Parnassiens !

Mais Valéry a un autre admirateur, célèbre celui-ci et c'est Rainer Maria Rilke. Rilke, Lanza l'a entr'aperçu au détour d'un escalier, sortant de chez une dame, belle parisienne des années vingt et princesse parsi : la princesse Metchersky (du nom de son époux russe), une des dernières amours de Rilke, et une des amitiés féminines de Lanza del Vasto. Et chez celui-ci l'amitié, c'est à la vie à la mort : il est l'homme de l'amitié, quelle originalité, quelle humanité, quelle grandeur !

Rilke ! Préfaçant à la fin de sa vie le recueil de ses propres vers italiens, Lanza del Vasto rendra hommage à ce seul poète, ni italien, ni français, mais qui a fait, déclare-t-il, « de la langue la plus âpre, pesante et mécanique qui soit, la plus suave des musiques ».

En effet Lanza del Vasto a lu Rilke, non pas comme plusieurs d'entre nous en traduction (et qui n'apprécie, même en traduction, la célèbre atmosphère rilkéenne ?), mais en allemand grâce à une autre amie, d'âge mûr déjà : Lou Albert Lazard, mariée au peintre allemand dont elle porte le nom. Elle fut l'une des amantes de Rilke, et pour Lanza une amie à la vie à la mort. Grâce à Lou (qu'il

ne faut pas confondre avec Lou Andréas Salomé), Lanza a découvert avec émerveillement, dans les années trente, la savante musique de Rilke. Les traductions de ce poète signées Lou Albert Lazard, je signale que c'est Lanza qui les a faites en bonne part !

Rilke : une rencontre et non une influence, une confirmation peut-être, car il est seul maître à bord de son vaisseau, après Dieu bien sûr et sur un sillage de conversion. En prose comme en vers, Lanza écrit *sub specie æternitatis*, « sous le regard de l'éternité », et avec le point de vue de Sirius. C'est sa manière : il fait partie de cette sorte d'écrivains d'aujourd'hui ou d'hier. Soit dit en passant, c'est peut-être dans cette catégorie qu'il faudrait le ranger, si l'on veut le juger ou du moins en juger.

De France et d'Italie...

La littérature française – et italienne, qu'on ne doit pas oublier dans son cas –, Lanza l'a connue comme chacun de nous sur les bancs du collège et du lycée (à Paris, le lycée Condorcet, près de la gare Saint-Lazare). Les maîtres d'alors, les « modernes », ce sont Anatole France de ce côté des Alpes, Gabriele d'Annunzio de l'autre ; le jeune Lanza ne conteste pas leur talent. Ses autres aînés, il ne les a guère lus : Barrès ? Romain Rolland oui, mais seulement pour son petit ouvrage sur le Mahatma Gandhi ; et c'est la princesse parsi qui le lui a fait lire, évidemment.

Peu d'approche de Marcel Proust, ni d'André Gide dont il trouve les « nourritures » fort peu naturelles et fort peu sincères ; il rédigea des *Principes et préceptes du retour à l'évidence* à contre-courant de cet auteur alors influent. Alain-Fournier, en revanche, l'a durablement enchanté.

Il y a le Flaubert de *Salammbô*, très prôné par les professeurs d'alors, ainsi que France et son écriture néo-classique, et puis Leconte de Lisle et José Maria de Heredia, très latin, que Lanza préféra fût-ce à Hugo et à Baudelaire, lequel est d'ailleurs interdit de lycée.

Quant aux poètes modernes et à leur vers libre, on ne sait qu'en penser. Émile Verhaeren a du moins le mérite d'être un

flamand, comme Lanza l'était par sa mère. Jules Laforgue, Lanza dans sa jeunesse en a quelque peu tâté ; pourquoi de celui-là plutôt que d'un autre ? J'ignore la réponse à cette petite énigme. Et pourquoi ne s'est-il intéressé ni à Claudel ni à Péguy alors ? Peut-être l'un et l'autre s'étaient-ils convertis trop tôt pour le furieux anticlérical et positiviste du moment ? Le pèlerinage à pied de Paris à Chartres (avec des novices dominicains) ne viendra que bien plus tard, en 1946.

Il ne lira guère les romanciers fluviaux des années d'entre-deux-guerres, les Duhamel, les Jules Romain, les Martin du Gard. Et Mauriac ? Et Bernanos (exceptés les *Dialogues des Carmélites* à vrai dire) ? Et Montherlant (son théâtre excepté, du moins *Le Maître de Santiago*, si peu, si peu chrétien !) ? Ou encore Giono, Chamson, Marcel Aymé ?

Luc Dietrich, Henri Bosco, Jules Supervielle

Il est temps de nommer l'ami, l'*alter ego*, disciple aussi puisque Lanza lui a appris à écrire, à tirer de lui-même la substance d'un génie original, réaliste à l'extrême autant qu'onirique et lyrique au dernier degré : je veux parler de Luc Dietrich.

Luc et Lanza, c'est comme Montaigne et La Boétie, ou peut-être Goethe et Schiller, l'influence de l'un sur l'autre relevant des grandes énigmes littéraires de ce temps. C'est Luc qui a enraciné Lanza dans ses propres racines françaises, normandes plus précisément. Mais Dietrich est un enfant en exil, un enfant bourguignon.

Par le truchement de Luc, Lanza découvrira une autre grande plume onirique, celle du très méditerranéen Henri Bosco ; Bosco et Lanza se rencontreront quatre fois, soit en France, soit au Maroc.

Alain-Fournier, Luc Dietrich, Henri Bosco, ajoutons-leur André Dhôtel, peut-être encore l'Henri Pourrat de *Gaspard de la Nuit* : Lanza del Vasto a-t-il quelque chose à voir avec ces gens-là ? Il se pourrait, pour peu que nous transportions les séances de ce colloque dans quelque bois, dans quelque pré.

On y rencontrerait encore Jules Supervielle, l'un des rares poètes, grands et rares poètes de ce temps, découvert par Lanza dans les années trente. Supervielle recevra chez lui Lanza et Luc. À l'un de mes amis, le poète uruguayen Pablo Otero, inconnu en Europe, Supervielle dira dans les années cinquante : « Dites à Lanza del Vasto que je ne sais ce que j'admire le plus chez lui, de l'homme ou de son œuvre ». Lanza del Vasto est-il donc si étranger qu'on le dit aux écrivains de son temps ?

Albert Camus, René Daumal

Sa relation aux écrivains-philosophes français mériterait un examen ; on trouvera dans la thèse de Daniel Vigne de sérieux éléments de cet examen : Lanza et Bergson, Lanza et Alain, Lanza et Sartre, trois pensées non inconnues de notre ci-devant marginal. Un échange de lettres avec Camus, trop bref mais mémorable, est indiqué dans ma biographie de Lanza del Vasto.

Une autre amitié, brève mais forte, avec René Daumal, lui aussi ami de Luc. « J'avais lu à Beyrouth ses poésies, *Le Contre-ciel* », me dira Lanza. « C'était surtout une grande et fine intelligence. Il lisait le sanscrit et m'a aidé pour les traductions sanscrites contenues dans *Le Pèlerinage aux Sources*. Quant aux quelques écrits de René Daumal, nous pensions, Luc et moi, qu'il n'avait pas encore donné toute sa mesure, mais la mort l'a pris trop tôt. » Daumal, Dietrich : Lanza tentera de les arracher aux griffes, si je puis dire, de l'étrange Gurdjieff.

Écrivains catholiques

Lanza, comme on sait, est le romancier d'un *Judas*, ainsi que d'un *Gilles de Rais* inachevé. On pourrait peut-être l'apparenter à ces chrétiens convaincus et angoissés : Mauriac et bien sûr Bernanos. Ou encore, franchissant les frontières, avec l'écrivain catholique anglais Chesterton, très original, très inclassable. Lanza a lu avec surprise et délectation *L'Homme éternel* de cet auteur, ainsi qu'*Orthodoxie*. Hors frontières aussi, l'italien Papini et sa retentissante *Vie du Christ* qui a fait date, date et choc.

Mais revenons aux écrivains catholiques français. Pour Lanza, Claudel est trop intolérant. « Ce grand poète catholique qui n'a absolument rien de catholique ; aucune vie intérieure ; je lui préfère Milosz », me disait-il en privé. « Avez-vous lu, me dit-il encore, sa *Connaissance de l'Est*, qu'on pourrait aussi bien appeler *Méconnaissance de l'Est*, mais d'un style si remarquable ? »

Péguy, quant à lui, a vraiment trop aimé la guerre. Et quant au style : « Péguy, bon, nous aurions peut-être été amis, mais alors je lui aurais dit : Arrête ! Arrête un peu ! » De même le maurrassisme antisémitique de Bernanos jure avec le reste du message de cette figure prophétique.

Mauriac ? C'est plutôt Mauriac qui n'aime pas Lanza : « sa non-violence, c'est l'Évangile appliqué à la lettre, mais la lettre tue » ; voilà qui est fort méchamment bien dit. Mais je pense que Mauriac et plusieurs autres ont été marqués par les calomnies colportées en 1945 par *Études*, la fameuse revue des Jésuites. De cette calomnie consciente et organisée *perinde ad cadaver*, la dite revue s'est repentie douze ans plus tard dans un entrefilet discret ; le mal était fait, durablement.

Alors le soupçon aura raison de la bienveillance d'un ancien ami et protecteur, Gabriel Marcel, ou de l'influent Albert Béguin qui longtemps dirigea *Esprit*. Il faudra beaucoup de temps pour que les catholiques de *Témoignage chrétien* ou de *La Croix* ou les protestants de *Réforme* (ceux-ci beaucoup plus tôt et fidèlement) admettent le témoignage de vie et de plume du disciple chrétien de Gandhi...

Gabriel Marcel : c'est à Pontigny que le jeune Lanza l'avait rencontré, ainsi que l'affable Charles du Bos, ainsi que plus d'un auteur ou futur auteur de la *NRF*. Quant à la raison probable de l'inimitié du monde de la *NRF* pour Lanza et Luc, elle relève de la petite, très petite histoire.

Poésie et engagement

Réfugié politique anti-fasciste, Lanza del Vasto, citoyen italien, passe deux années de guerre à Marseille. En zone occupée,

il rencontrera Pierre Emmanuel ; ce poète de génie lui marquera une estime durable. Amitié encore d'Henri Davenson, autre nom du théologien augustinien Henri Marrou. Amitié de musique aussi, car Lanza comme Marrou découvrent alors les troubadours, je veux dire les grands poètes de langue d'oc, poètes et musiciens raffinés, alors fort méconnus en France.

En 1941, aux rencontres de Lourmarin, il rencontre Max-Pol Fouchet et Pierre Seghers, poètes résistants, âme de la Résistance. En 1942, Lanza del Vasto et Luc Dietrich sont prônés par les *Cahiers du Sud*, par le jeune éditeur marseillais Robert Laffont. La même année, la jeune et ambitieuse, mais hélas éphémère revue toulousaine, *Pyrénées*, publie un numéro spécial sur Lanza del Vasto. *Pyrénées* fait chorus et crie précocement au génie. Mais le cri et la revue ne résisteront pas au recentrage parisien de l'après-guerre. Ni au succès inespéré d'un seul ouvrage, *Le Pèlerinage aux Sources*, paru à Paris lors du sombre automne 1943.

Après ce succès (qui dure encore aujourd'hui) Lanza del Vasto s'engage, bientôt en public. Dans le dialogue œcuménique et interreligieux, il est alors largement un précurseur ; mais comme apôtre de la non-violence, il n'est pas encore dans le vent. S'engager à ce point, corps et âme, quel écrivain le fit, en ces années d'après-guerre ? Aragon et sa brigade ? Sartre et ceux de son bord ?

Chez Lanza del Vasto, le combat accompagne et souvent précède les pas de clercs, et lesdits clercs, qui ne sont pas tous cléricaux, lui en voudront longtemps. Au temps des « trente glorieuses » comme on veut bien dire, qui prendra réellement en compte les engagements à la vie à la mort de Gandhi, de Martin Luther King et autres Helder Camara ou César Chavez ? Et à quand Solidarnosc ?

Paul Valéry, Pierre Emmanuel, Michel Tournier...

Mais il convient à présent de revenir à l'artiste, au très grand styliste : sculpteur, dessinateur, musicien magnifique, homme de théâtre encore méconnu. Lanza del Vasto, ce n'est pas seulement

un style, c'est une langue, en vers comme en « prose non prosaïque », a-t-on pu dire.

En vers, c'est encore à Valéry qu'il ressemble le plus ; un Valéry qui aurait eu sa place dans les auditoriums que nous fréquentons ce matin, un Valéry enrichi, animé de la foi d'un Claudel, d'un Péguy, d'un Milosz ; qui aurait découvert le libanais Khalil Gibran et visité chez lui Rabindranath Tagore ; qui aurait fraternisé avec Léopold Sedar Senghor dès les années 40 et jusqu'aux années 60 – car le poète catholique des *Hosties Noires*, devenu un sage chef d'État, était resté un ami.

La suite de la pléiade chrétienne des poètes du XX^{ème} siècle, tels Patrice de La Tour du Pin ou Jean-Claude Renard, l'a-t-elle reconnu dans ses rangs ? Cayrol, Grosjean, Estang, Le Quintrec et d'autres l'ont parfois salué, particulièrement Charles Le Quintrec et Pierre Emmanuel dans leurs écrits, ainsi que la grande québécoise Rina Lasnier.

Dans les années 70, c'est Michel Tournier, encore un indépendant, qui saluera l'auteur du *Chiffre des choses* : il mettra quelques vers de ce recueil en épigraphe au *Coq de bruyère* ; les deux hommes se rencontreront.

Lanza del Vasto a manqué trois rencontres d'écrivain et l'a regretté. Le considérable poète français Oscar Milosz, cet exilé de Biélorussie, ce converti dont le théâtre a quelque peu influencé celui de Lanza del Vasto : un rendez-vous manqué à cause de la mort de Milosz. Marie Noël la grande : « Ce qu'elle écrit me touche beaucoup » m'a confié Lanza. Et puis Marguerite Yourcenar, dont Lanza del Vasto admirait les chefs-d'œuvre ; il voulait le lui dire ou écrire.

Max Jacob, Cecil Saint-Laurent, Georges Simenon

Avec les « modernes », Lanza n'a guère de rapport : « J'ai aperçu André Breton à Marseille dans un café du port, il allait embarquer pour l'Amérique ». Mais le lien avec les modernes est venu par surprise à travers Max Jacob, quelque part entre Montmartre et Saint-Benoît-sur-Loire. « Je crois qu'il avait

remarqué Luc... Il m'apporta chez moi et me fit connaître, dans l'île de la Cité à Paris, le *Livre de l'Ami et de l'Aimé* de Raimon Lull qu'il avait naguère traduit et publié. Il regardait par ma fenêtre la rue passante et me disait : "Je ne suis rien que poète, d'ailleurs un assez mauvais poète, mais rien d'autre" ».

Max Jacob, malicieux, parlait du grand poète dans les cafés de Montmartre et peut-être aussi chez les moines de Saint-Benoît, récitant ses vers inédits comme il l'avait fait jadis d'un autre géant en partie italien, je veux dire son ami Apollinaire. La lettre de Max Jacob à la veille de son mortel empoisonnement, est l'une des critiques les plus chaleureuses et les plus intelligentes aussi, qui ait été faite du *Pèlerinage aux Sources*. Max Jacob, ce moderne, ce marginal, avait une âme...

En 1979, revenant de Paris, Lanza del Vasto me dit : « Enfin j'ai rencontré Cecil Saint-Laurent. Il est venu me voir chez nos amis. – Quelle drôle d'idée ! m'écriai-je. – Je lui ai reproché son alcool et son tabac, mais vous savez comme j'apprécie... – L'écrivain stendhalien Jacques Laurent ? – Mais non, l'auteur de *Caroline chérie* ! Ah, je ne pourrais rien écrire de pareil... C'est comme Simenon et aussi Charles Exbrayat : je les lis dans le train. Vous savez que j'ai toujours aimé le train... »

Me reviennent encore quelques propos acides, objet de nos entretiens. Sur Saint-John Perse au faite de la gloire, recevant le prix Nobel : « Je n'aime pas sa petite moustache ». Et moi, jeune homme bouillant : « Et la petite moustache de notre Valéry ! » Réponse : « Oui, je ne dis pas... ». Je lui lis l'un des plus beaux poèmes de Patrice de La Tour du Pin : « Je ne l'apprendrai jamais par cœur... ». Ou encore : « Votre Pierre Emmanuel... J'ai essayé de lire la *Babel* qu'il m'a envoyée, je n'y ai rien compris. »

En résumé : *Poeta poetae lupus*. Ou encore : les poètes et la plupart des auteurs se mangent entre eux... à moins d'être amis. Ainsi pour le cher Luc Dietrich, que Lanza comparait au *Grand Meaulnes*, et parfois à Villon ou à Dostoïevski.

Pour (ne pas) conclure

Mais il est temps que je cède la place. Je veux ajouter que l'influence considérable de Lanza del Vasto, son rayonnement dans les années soixante a profondément marqué des écrivains d'alors et de maintenant.

Je voudrais en nommer un, encore méconnu il me semble, c'est le poète et dramaturge, conteur et critique d'art à la plume vraiment remarquable, Claude-Henri Rocquet¹. Il est l'un de ceux qui doivent beaucoup à Lanza del Vasto. « Les fils d'après font seuls que le père est pourvu », disait Péguy à propos d'Homère. *Les fils*, c'est un pluriel...

Cette influence et ce rayonnement de Lanza del Vasto se sont-ils éteints ? Est-il encore trop tôt pour le dire, en dehors des murs de l'Institut qui nous accueille ? Lanza del Vasto aurait-il sa place parmi les écrivains-sources du XXI^e siècle ?

Pour demain, une originalité profonde, une indépendance résolue, sinon absolue, comme j'ai tâché de l'indiquer, sont peut-être un atout pour intéresser et marquer la postérité. Certaines œuvres rebondissent, celles de Dante ou de Pascal par exemple. Mais de la postérité, quelques vers – ô combien sincères – de l'Épilogue au *Chiffre des Choses* murmurent :

« Et la gloire, mon cœur, si ma vie eût planté
Le pieu d'un nom dans l'immortalité
Mon ombre revenant travestie en vainqueur
De par le monde et jusqu'en ma patrie
Tout cela m'eût-il rien ajouté ?
Allons, mon cœur,

¹ Poèmes : *L'Auberge des vagues*, Granit, 1986 ; *Bruegel ou l'atelier des songes*, Denoël, 1987 ; *Le Village transparent*, Éoliienne, 1994 ; *L'Enfance de Salomon*, Éoliienne, 1994. Théâtre : *Oreste*, Granit, 1991 ; *Noé. Chronique du Déluge*, France Culture, 1989 ; *Rahab*, Granit, 1991 ; *Jessica*, Granit, 1994 ; *Hérode*, Granit, 1992 ; *Tintagel*, France Culture, 1994 ; *Le Livre des sept jardins*, éd. de L'Ambedui, 1995. Essais : *Bruegel, la ferveur des hivers*, Mame, 1993 ; *Jérôme Bosch et l'étoile des mages*, Mame, 1995. Entretiens : *L'Épreuve du labyrinthe*, entretiens avec Mircea Eliade, Belfond, 1978 ; *Les Facettes du cristal*, entretiens avec Lanza del Vasto, Le Centurion, 1981 ; *Les Racines du monde*, entretiens avec André Leroi-Gourhan, Belfond, 1982.

Prie. »



**LA BIBLE EN VITRAIL :
LANZA DEL VASTO, POÈTE
DE LA TRANSPARENCE**

par Yaël COMET

*Docteur ès-Lettres modernes, auteur de la thèse
soutenue le 19 mai 2006 à l'Université de Pau :
« Lanza del Vasto : une poésie du temps »*

Transparence ! En un paysage de mer, de montagne ou de forêt, en une musique ou un visage, il n'est rien qui m'émeuve sinon la transparence.

« Ma poésie attendra-t-elle à la transparence ?
L'ai-je atteinte en cette Aube-ci ? »¹

Tel est le questionnement d'un jeune poète de vingt-trois ans qui tente de traduire en vers libres l'émotion qui l'étreint devant la façade du Dôme de Pise.

Ce sentiment n'est pas nouveau chez Lanza del Vasto. L'auteur raconte que ses premiers souvenirs d'enfance furent marqués par une « révélation de la lumière » : l'intuition que « le monde est un grand cristal qui se renvoie la lumière de facette en facette »². L'enfant est pénétré de cette évidence de la transparence lorsqu'il contemple des cristaux de givre, lorsqu'il entend une mélodie au piano ou bien ce mot : « Le Christ est ressuscité ! ». Ces expériences précoces résonneront dans les œuvres futures, notamment dans les poèmes « Le Vitrail »³ et « Transparences »⁴.

¹ LANZA DEL VASTO, *Le Viatique I : De Enfances d'une pensée à Rien qui ne soit tout*, préface d'Arnaud de MAREUIL, Monaco, Éditions du Rocher, 1991, V, 6, p. 175.

² LANZA DEL VASTO, *Le Viatique I, Ibid.*, I, 1, p. 19-20.

³ LANZA DEL VASTO, *Le Chiffre des choses*, quatrième édition corrigée et augmentée de pièces nouvelles avec le Commentaire de Luc DIETRICH et les Cantilènes, Paris, Denoël, 1972, p. 11-13.

⁴ LANZA DEL VASTO, *Les Facettes du cristal*, entretiens avec Claude-Henri ROCQUET, Paris, Éditions du Centurion, 1981, p. 32-35 (poème en italien avec traduction en français, improvisée oralement par Lanza del Vasto), et p. 37-39 (traduction écrite, de la main de l'auteur, retrouvée par Arnaud de Mareuil).

L'œil occupe une place particulière dans cette écriture poétique. « Quelle que ce soit la nature de ce qu'on voit, il est merveilleusement bon de voir », proclame Lanza del Vasto, qui cite aussi *l'Ecclésiaste* : « La lumière est agréable aux yeux du fils de l'homme »¹. Essayons donc de *voir*, à notre tour, ce que Lanza del Vasto a tenté de montrer, de dévoiler, de laisser transparaître. Afin de répondre à l'invitation qu'il lance par la bouche d'Uccello :

« Ah, frère humain, si ton œil est ouvert,
Tente le continent que je t'ai découvert [...] »²,

nous verrons d'abord comment vitraux et images bibliques ont nourri, à la façon d'un héritage, l'œuvre poétique de Lanza del Vasto. Le vitrail sera ensuite abordé comme l'enjeu du déchiffrement poétique : le poète cherche à lire le monde comme un vitrail. Enfin, nous nous demanderons si certains poèmes de Lanza del Vasto ne pourraient pas être considérés comme des vitraux, lorsque l'écriture elle-même se fait transparence.

1. Une foi et une poésie nourries par les vitraux d'église

Dans les églises médiévales, les vitraux retraçaient l'histoire biblique à la façon d'un « catéchisme en images ». Les vers du *Chiffre des choses* rappellent comment, dans la perspective chrétienne, les scènes bibliques prennent tout leur sens dans la mesure où elles conduisent à l'avènement éblouissant du Christ :

« Les grottes, les secrets, les trésors du plafond
Livrent leurs pendentifs à la lueur que font
Les murs enluminés de mystères bibliques :
Le Paradis Terrestre et le Déluge et l'Arche,
La Madone en extase et les Mages en marche
Et Jésus dans un soleil aux rayons obliques. »³

¹ *Ecclésiaste* 11, 7, cité dans *Le Viatique II, Amitié d'intelligence et peines d'amour*, édition présentée et annotée par Arnaud de MAREUIL, Monaco, Éditions du Rocher, XX, 12, p. 328.

² « Le Soliloque d'Uccello », *Le Chiffre des choses, op. cit.*, p. 129. Dans ce poème, Lanza prête au peintre italien Uccello une profession de foi d'artiste qui pourrait être la sienne propre.

³ LANZA DEL VASTO, « La Chapelle Palatine de Palerme », *Le Chiffre des choses, op. cit.*, p. 22.

Deux églises s'avèrent particulièrement marquantes dans l'univers du poète : la Chapelle Palatine de Palerme, qui donne son nom au poème cité ci-dessus, et la cathédrale Notre-Dame de Paris. Voici ce que l'auteur note dans un carnet intime : « 1^{er} janvier 1932. Passé tout ce premier de l'An dans Notre-Dame, qui est d'une vertigineuse beauté. Ce qui m'a le plus intéressé : [...] la rosace bleue du transept gauche. Extase. La regarder des heures et que la tête tourne. »¹

On sait que Lanza, élevé dans la tradition catholique, avait rejeté la foi dans sa jeunesse ; il redécouvrira progressivement la beauté de l'Ancien testament, l'expérience fulgurante des mystiques puis le message et la personne du Christ. L'œuvre plastique de Lanza del Vasto est hantée par des personnages bibliques : dessins, bois sculptés ou ivoires ciselés représentant Noé, Élie, Jean-Baptiste, Melchisédek, Jésus... et ces visages présentent souvent une grande ressemblance avec le visage de Lanza dans son âge mûr.

Comme nous allons le voir, l'œuvre poétique reprend elle aussi à son compte les images bibliques qui habitent l'auteur, des images tirées aussi bien de l'Ancien que du Nouveau Testament.

Premier Testament

« Je viens de lire d'un trait l'Ancien Testament : c'est un souvenir qui ne s'effacera plus de moi. Vague sur vague, splendide et monotone, cette mer d'amertume c'est le sel de l'esprit »², écrit-il en 1928. Lanza del Vasto va réutiliser des éléments de cet héritage biblique avec une grande liberté et le souci de comprendre (c'est-à-dire interpréter) l'histoire. Il bouleverse la chronologie, imite le style de divers livres de la Bible, voire leur emprunte des passages. Il se forge alors un imaginaire biblique très personnel, dans lequel nous relèverons les figures de Noé et David.

¹ LANZA DEL VASTO, *Le Viatique II*, *op. cit.*, XV, 22, p. 175.

² *Ibid.*, XIII, 8, p. 101.

Noé donne son nom à une volumineuse pièce de théâtre publiée en 1965. L'histoire de *Noé* se passe en des temps antédiluviens¹, des temps si anciens qu'ils ont échappé au souvenir des hommes et à l'histoire biblique, nous dit l'auteur avec humour. C'est pourtant à partir d'un bref et obscur passage de la Genèse que le dramaturge développe son intrigue :

« Alors que les hommes avaient commencé à se multiplier sur la surface du sol et que des filles leur étaient nées, les fils de Dieu virent que les filles des hommes étaient belles et ils prirent pour femmes celles de leur choix. »²

L'autre pièce de théâtre inspirée de l'Ancien Testament fut mise en scène et jouée à l'Arche, mais resta inédite jusqu'à sa publication posthume en 1987. Il s'agit de *David berger*, qui retrace la première partie de la vie de David : son enfance comme pâtre chez son père Jessé, son onction par le prophète Samuel et son premier exploit contre Goliath, jusqu'à la jalousie du roi Saül qui force le héros à s'enfuir en exil dans les montagnes. Lanza avait songé à un *David roi* qui aurait prolongé l'ouvrage, mais il ne l'écrivit pas.

Outre ces deux personnages bibliques, Lanza reprend à son compte d'autres passages de l'Ancien Testament. Noé, par exemple, condense les caractéristiques de tous les patriarches. Ainsi quand il implore Dieu pour que Hénokh ne soit pas détruite, il reprend, dans ses grands traits, l'argumentation d'Abraham pour sauver Sodome et Gomorrhe³. Noé incarne également la non-

¹ « Le drame auquel vous allez assister se passe dans des temps très lointains : quelques dizaines d'années avant le Déluge. Il est donc utile, pour l'intelligence du sujet, de rapporter quelques événements et circonstances que l'Histoire même a oubliés. » (*Noé*, drame antédiluvien d'anticipation, Paris, Denoël, 1965, p. 50).

² *Genèse* 6, 1-3.

³ *Genèse* 18, 22-32. « Parmi les multitudes innombrables / Que roule dans ses flancs Hénokh la Grande / Comme les flots dans les rochers, / Il se doit bien trouver cinquante justes. / S'il se trouvait, Seigneur, cinquante justes, / Serait-il juste / Que tu fisses périr / Les tiens avec les autres ? » (*Noé*, *op. cit.*, p. 206.) Comme Dieu montre de la clémence, Noé ose faire la même demande pour vingt

violence avant l'heure, quand il prédit que l'esprit de domination enfante sa propre fin :

« Nous attendrons qu'ils passent
Et nous verrons leur chute
Car nous, *les Doux*,
Nous durerons plus longtemps que les Durs
Car *nous posséderons la terre*.
Le triomphe des sauterelles
Dure-t-il plus qu'une saison ?
Lorsque leur avarice insatiable
Aura tout dévoré
Ils se dévoreront eux-mêmes. »¹

Lanza prête à Noé l'expression évangélique « Heureux les Doux, car ils posséderont la terre ». Cette phrase tirée du Discours sur la montagne (*Mt* 5, 4) est aussi un écho de la promesse à Abraham (*Gn* 13, 15) et du Psaume 37, 11 : « Les humbles posséderont la terre »).

Noé incarne donc, pour le poète, l'idéal des Béatitudes, comme s'il unissait l'Ancienne et la Nouvelle Alliance. Il vit sa relation à Dieu sur le mode de la plénitude, en cherchant à

« [...] posséder cette douceur plus forte que la force
Afin de demeurer toujours dans la Terre de Vie »².

Dans le poème « Le Réveil des justes », on retrouve également, rassemblées, de nombreuses figures de l'Ancien Testament :

« Voilà comme un haut mont, Adam, brun dans le bleu,
Et Ève avec sa face d'eau profonde,
Voici le grand Abrâhm comme un arbre nombreux,
Voici Noé qui surnage et qui sauve
Tout son trésor de serpents et de fauves,
Voilà Jacob, Joseph, Aron, le pâle
Jonas, Daniel, David frappant harpe et cimbales, [...] »¹

justes ou dix (à l'instar d'Abraham dans la Bible), et même pour deux justes, puis pour un seul...

¹ *Ibid.*, p. 113 (nous soulignons).

² *Ibid.*

Et les vers de citer plus loin, pêle-mêle, Judith, Salomon, Booz, Moïse, Jérémie, Ézéchiël, Élie, Osée, Malachie, Isaïe, Amos, Melchisédec, Habacuc, Baruch, Job, puis Jean le Baptiste. La chronologie de la Bible n'est pas strictement respectée, ni l'exhaustivité : par exemple, l'on passe d'Abraham à Jacob sans mentionner Isaac à la génération intermédiaire. Pourquoi ces figures de l'Ancien Testament sont-elles évoquées toutes ensemble ? Parce qu'elles se trouvent réunies dans le Schéol. La première strophe montre ce lieu de ténèbres soudain ouvert, illuminé :

« Le tonnerre a grondé, multiplié par l'ancre.
La porte tombe et ses gonds sont tordus,
Foudre immobile un rayon dedans entre.
Du roc, soudain, barbe et cheveux fondus
Font un ruisseau où chaque reflet d'onde
Est une face d'homme aux yeux fendus
Comme un banc de poissons ranimant l'ombre. »²

La clef du poème se trouve dans la dernière strophe : la porte qui séparait la vie et la mort disparaît parce qu'on voit « Monter d'un trait le premier-né des morts »³, c'est-à-dire le Christ victorieux par sa résurrection. Nous approfondirons ce thème de la Résurrection, qui est central dans la poésie de Lanza del Vasto ; mais on peut d'ores et déjà relever que *Le Chiffre des choses* mentionne les personnages de l'Ancien Testament dans la mesure où ils sont sauvés par le Christ. Toute l'histoire semble orientée vers la nouvelle Alliance.

Nouveau Testament

À travers les figures récurrentes de Jésus et Marie⁴, les passages du Nouveau Testament qui inspirent le plus l'auteur sont Noël et Pâques. Ces deux événements, célébrés par les fêtes

¹ LANZA DEL VASTO, « Le Réveil des justes », *Le Chiffre des choses*, op. cit., p. 15.

² *Ibid.*, p. 15.

³ *Ibid.*, p. 16.

⁴ Dans *Le Chiffre des choses*, « La Vierge noire », « La Vierge de l'Athos », « Litanies à la Vierge », « Chanson à la Sainte Vierge » sont consacrés à Marie, « Préface de la messe des pèlerins de Terre Sainte » lui fait une large part...

majeures du christianisme, ne condensent-ils pas l'essentiel du message évangélique ? Les motifs de la naissance et de la mort du Christ ont inspiré directement les pièces de théâtre en vers : *La Marche des rois*¹ et *La Passion*², ils y sont même indissociables. Ainsi, Lanza invente la scène dans laquelle Marie et Joseph, cherchant asile à Bethléem, rencontrent un forgeron qui prépare « un fer de lance et trois grand clous pointus », puis un charpentier qui « cloue une croix ». L'annonce de la Passion est donc présente dès le début de la pièce, avant même la Nativité :

« Et la Vierge s'en va, pleurant dans la rue noire.
Dame des Sept Douleurs, pour nos péchés tu pleures.
Au bout de ton chemin et de tous les chemins,
La Croix se dresse. »³

À plusieurs reprises, on retrouve dans *Le Chiffre des choses* ces motifs de la naissance et la mort de Jésus, au cours de poèmes qui semblent s'inspirer moins des vitraux que des icônes. Dans les paysages natals de l'écrivain, cette Italie du sud brûlée de lumière, l'art de Byzance « a mis son empreinte sur les églises, leurs pierres et leurs christes qui sont de majesté plutôt que de pitié. »⁴

Contemplateur de la Chapelle Palatine, puis pèlerin de l'Athos, le poète reproduit dans ses œuvres certaines caractéristiques de l'art byzantin ; il tente d'allier, comme les iconographes, les canons de la tradition et le jaillissement inventif.

On note par exemple que « La Vierge de l'Athos » décrit la figure mariale selon une structure triplement circulaire : la « grise Lune » de la robe contient le « cycle incandescent » des entrailles, et dans cette matrice l'enfant Jésus sourit, lui-même auréolé d'un nimbe. Cette représentation de la maternité de la Vierge rappelle – le titre du poème le dit explicitement – des icônes grecques que

¹ LANZA DEL VASTO, *La Marche des rois*, mystère de Noël, Marseille, Robert Laffont, 1944 [réédition en 1947].

² LANZA DEL VASTO, *La Passion*, mystère de Pâques, suivi d'une Note de l'auteur, Paris, Grasset, 1951.

³ *La Marche des rois*, op. cit., p. 23.

⁴ René DOUMERC, *Dialogues avec Lanza del Vasto*, Paris, Albin Michel, coll. « Poche », 1985, p. 76.

Lanza del Vasto put voir sur le mont Athos, c'est-à-dire cette sorte d'icônes qu'on nomme « La Vierge du Signe », où le Christ apparaît dans un médaillon sur la poitrine de la Vierge, ou bien, dans les variantes occidentales, en gestation dans le sein de sa mère.

Évoquons encore « Le Réveil des justes », qui s'inspire explicitement de l'icône dite de la descente aux enfers. Celle-ci montre Jésus debout sur les portes de l'enfer, relevant de la mort Adam et Ève et, à travers eux, les grands personnages de l'Ancien Testament et l'humanité entière.

« Or un vieillard, quand s'abattit la porte,
Vit la lumière invisible aux vivants :
Dans le ciel d'or inondé de sang d'or
Éclatant par cinq plaies, l'insigne au vent,
Monter d'un trait le premier-né des morts. »¹

Ces vers reprennent le motif iconographique du Christ ressuscitant après sa crucifixion (« Éclatant par cinq plaies »), et le détail du suaire enroulé et flottant victorieusement autour de la croix, comme dans la plupart des icônes de résurrection (« l'insigne au vent »).

Quant au fond d'or des icônes, réalisé par application de feuilles d'or, il sert ici à exprimer la lumière de la résurrection :

« Dans le ciel d'or inondé de sang d'or ».

Cette technique des iconographes évoque l'éternité : l'or, par sa qualité de rayonnement, symbolise la vie divine. Sur les fresques et les icônes de « La Chapelle Palatine de Palerme »,

« Comme un parfum brûlé d'encens l'or monte et chante
La rare éternité des gloires taciturnes. »²

Écrit en 1938 à Athènes, le poème « Le Réveil des justes » laisse donc clairement apparaître une influence de l'iconographie grecque, si présente dans les églises orthodoxes.

¹ « Le Réveil des justes », *Le Chiffre des choses*, *op. cit.*, p. 16.

² *Ibid.*, p. 23 (nous soulignons).

Ce poème de résurrection, comme une fenêtre ouverte sur l'au-delà, annonce une temporalité nouvelle : la strophe commence par « un vieillard » (symbole du temps révolu de l'Ancien Testament) et s'achève par « le premier-né des morts », paradoxe qui contient le mystère pascal et ouvre une ère nouvelle, car le Christ associe l'humanité à cette nouvelle naissance. L'expression « le premier-né » signifie à la fois la radicale nouveauté par rapport au passé et la promesse d'autres naissances futures, permises par cette naissance-ci qui a ouvert la voie.

L'œuvre théâtrale et poétique de Lanza del Vasto est donc en partie inspirée d'un héritage biblique et elle recrée à son tour, sous forme de tableaux et d'images poétiques, les fresques, les icônes ou les vitraux qui ont marqué l'auteur. Or nous allons voir que la transparence n'appartient pas seulement aux thèmes de l'œuvre, mais qu'elle forme, aux yeux du poète, l'enjeu du déchiffrement poétique.

2. La poésie cherche à lire le monde comme un vitrail

Comment connaître et pénétrer « le monde aux dedans défendus »¹ ? Comment voir l'invisible ? Par-delà le visible ou à travers lui ? Lanza se décrit peinant et courant le monde

« Pour acquérir les angles et les nombres
D'une invisible architecture, d'une
Blanche échelle, d'un pont qu'on ne voit pas. »²

La vision poétique du monde selon Lanza articule d'une façon particulière l'« être » et l'« apparence » des choses. Ce n'est pas un hasard si le premier poème du *Chiffre des choses* (après « Liminaire », qui a un rôle introductif) s'intitule « Le Vitrail ». Il joue un rôle prophétique, presque programmatique, vis-à-vis de l'œuvre poétique ultérieure. Invité à donner une conférence à Notre-Dame de Paris, en 1977, Lanza del Vasto lut « Le Vitrail » et, se reportant quarante-cinq ans en arrière, raconta en ces termes la naissance du poème :

¹ « Qui n'aime pas », *Le Chiffre des choses*, *op. cit.*, p. 83.

² « Portrait de Chrysogone », *ibid.*, p. 106.

« J'étais ici, à Paris, seul, pauvre, volontairement très pauvre, mais vraiment très pauvre, – si bien qu'à l'heure du déjeuner, je venais ici, où vous êtes assis, et je me rassasiais de splendeur, entre ces deux verrières, l'une qui est tourbillon céleste, enchâssé de saphir et d'émeraude, et l'autre qui est un éblouissement coupé de topaze et de pourpre. Un chant montait en moi :

"Nous verrons brûler l'être et l'apparence tels
Que leur étreinte brûle en cette rose ronde" [...]

Inspirés par la contemplation des vitraux, les vers inauguraux font pressentir que le « dedans » et le « dehors » (pour reprendre des termes chers à l'auteur) ne s'opposent pas, mais forment un entrelacs indissociable. La poésie de Lanza, quoiqu'ayant sans doute une dominante ontologique, n'est pourtant pas dualiste ; elle ne révoque pas les apparences comme des illusions. Pour exprimer sa dialectique ontologique, le poète utilise le champ lexical du feu, du flamboiement. Ainsi la quête esthétique de Lanza débouche sur un entrelacs incandescent plutôt que sur une symétrie statique. Plotin, déjà, écrivait : « Même ici-bas, il faut dire que la beauté consiste moins dans la symétrie que dans l'éclat. »¹ Luc Dietrich (et sans doute Lanza en filigrane) commente « Le Vitrail » en développant l'image du feu : « Voir brûler l'être et l'apparence, voir leur étreinte qui brûle, c'est voir la substance de l'être passer et se consumer dans l'Apparence ainsi que la substance du bois enflammé passe dans la flamme ; c'est donc saisir sur le vif le lien que toujours on suppose, mais que jamais on n'aperçoit, entre la réalité invisible et la forme visible du monde. »²

Dans la lumière du Jugement dernier, l'être et l'apparence montreront combien ils se pénètrent et se fondent, s'étreignent comme des amants dans le feu de l'amour. Le feu est dès ici-bas « l'apparence qui se consume et la substance qui paraît »³, récitent

¹ PLOTIN, *Traité 38 (Sur l'origine des Idées)* ; *Ennéades VI*, 7, 22.

² « Commentaire du "Vitrail" », *ibid.*, p. 255.

³ « Prière du feu », dans *L'Arche avait pour voilure une vigne*, Paris, Denoël / Gonthier, 1978, p. 255.

les Compagnons de l'Arche, le soir, autour du feu. La poésie est aussi leur mise en relation, qui permet de voir les substances passant « Du germe d'une force à la fleur de la forme »¹.

La suite du « Vitrail » développe, en huit strophes, l'idée contenue dans les deux premiers vers. Les exemples successifs de « la mer, verbe de marbre », des arbres et des fleurs, des animaux (chat, porc, limace...) illustrent la prophétie initiale. Toutes les « choses » manifesteront, dans l'éblouissement de la vision finale, leur « chiffre » secret. La matière apparente ne sera plus opaque, mais deviendra un vitrail. Tel est l'enjeu secret, le rêve du déchiffrement poétique tel que le conçoit Lanza del Vasto... mais il n'est pas toujours atteint.

En réalité, la dialectique de l'être et de l'apparence prend deux visages dans l'œuvre, selon que les poèmes insistent plutôt sur la phase de résolution ou sur la phase de tension de cette dialectique. Dans le premier cas, l'être et l'apparence coïncident, s'embrasent, flamboient. Dans le second cas, sans s'opposer, ils manifestent un écart, douloureusement vécu par le poète, mais un écart en attente d'être comblé, en mouvement vers une réunion. L'idée centrale de l'ontologie de Lanza, affirmée dès les premières pages de *La Trinité spirituelle*, c'est que tout être « possède un noyau intérieur et une face extérieure tournée vers tout le reste, et enfin un lien entre l'un et l'autre, entre sa substance et sa forme. »² Or ce lien peut signifier une transparence parfaite ou bien être encore entaché d'opacités.

Aristote distinguait déjà, avant l'apparition du mot « ontologie » au XVII^e siècle, « la science qui étudie l'Être en tant qu'être » et, d'autre part, les sciences particulières « découpant une certaine partie de l'être » pour en étudier les propriétés. Ainsi la quête ontologique du recueil *Le Chiffre des choses* s'effectue de façon fragmentaire, au fil du temps, au fil des objets successivement déchiffrés (« Le Palmier », « Le Chiffre du chat », « Le Joyau », « Le Chiffre de la fleur », etc.) ; mais c'est le seul

¹ « Le Soliloque d'Uccello », *Le Chiffre des choses*, op. cit., p. 127.

² LANZA DEL VASTO, *La Trinité spirituelle*, Monaco, Éd. du Rocher, 1994, p. 16.

moyen, pour le poète, d'approcher une réalité invisible, qui échappe au temps et aux sens, et qui constitue l'unité secrète des réalités multiples. Voilà pourquoi le titre articule le pluriel (*des choses*) et le singulier (*Le Chiffre*, c'est-à-dire le « Nombre » au sens où l'employaient les Pythagoriciens, la « signature divine »¹, l'identité secrète). Il ne s'agit pas seulement d'apercevoir le chiffre de chaque chose, mais de traverser le « rideau »² du monde, ou plutôt de le transformer en un vitrail, pour percevoir l'unique lumière qui le traverse.

Si « Le Vitrail » présentait dès 1932 ce projet de déchiffrement poétique, les poèmes ultérieurs le confirment, notamment le long poème « *Trasparenze* », écrit dans les années 1960. « C'est mon "Vitrail" en italien », disait Lanza del Vasto, et il traduisit en français ces vers qui énumèrent toutes les occasions où la transparence transfigure la matière : « Gloire en laquelle apparaît autre gloire »³. Car dans la beauté du monde se manifeste quelque chose de la beauté éternelle. Le monde entier apparaît alors comme un cristal, que le peintre Uccello décrit comme tantôt lumineux (« Enfin je pus saisir l'espace dans mon poing / Et soupeser ce grand fruit de cristal. »), tantôt comme assombri par les hommes (« Le cristal noir des batailles rangées »⁴). Cette image du cristal, qui remonte à l'enfance de Lanza del Vasto, est chez le poète un archétype, un mode de vision : « Le monde en lui brillait comme un cristal », dit explicitement le poème « Portrait de Chrysogone »⁵.

D'ailleurs, l'image de la cristallisation – fréquemment employée pour évoquer la création poétique – semble s'imposer tout particulièrement pour Lanza. Dans le premier livre qu'il publia, la préface de Canudo prête déjà la métaphore du cristal au style du

¹ Lettre à sa mère, mi-décembre 1935 (correspondance inédite).

² « Le Soliloque d'Uccello », *Le Chiffre des choses*, op. cit., p. 128.

³ LANZA DEL VASTO, *Les Facettes du cristal*, op. cit., p. 37-38.

⁴ « Le Soliloque d'Uccello », *Le Chiffre des choses*, op. cit., p. 129 et 130.

⁵ *Ibid.*, p. 107. « Chrysogone » est le pseudonyme que Lanza del Vasto utilisa dans le *Dialogue de l'amitié* avec Luc DIETRICH. Ce nom fut celui d'un martyr de l'Église des premiers temps, et « Chrysogone de Hauteville » le héros éponyme d'un roman de jeunesse inachevé.

poète : « Sa technique est d'une limpidité de cristal, dont ses poèmes veulent avoir la fine sonorité. »¹ La métaphore sera reprise par d'autres critiques – parfois pour reprocher à cette poésie son aspect trop dépouillé et minéral – et Lanza lui-même remarquait que sa propre sensibilité esthétique différait, sur ce point, de celle de l'Inde : « Ce n'est pas dans le cristal d'une forme simple que ce peuple goûte la beauté, mais dans la pâte bouillante de la Fusion dont tous les êtres et tous les ordres sont les bulles. »²

Si l'écriture – en tant que création organisée et lumineuse – est nécessaire, c'est bien parce que ce monde n'est pas toujours et partout un cristal, ou parce que la vérité de l'être n'est pas toujours « écrite en clair » dans l'apparence³. La transparence parfaite appartient à l'avenir, aux temps eschatologiques. L'affirmation initiale du « Vitrail » ressemble à un acte de foi, conjugué au futur :

« Nous verrons brûler l'être et l'apparence tels
Que leur étreinte brûle en cette rose ronde ».

Mais, nous l'avons dit, d'autres poèmes suggèrent un douloureux écart, une non-coïncidence entre être et apparence : ainsi « Distances », « La Majesté du mal », « L'inquiétante image », « Personne »...

Dans les « choses » de ce monde, l'apparence prédomine et elle peut masquer l'être – ou l'absence d'être, d'ailleurs. Même déchiffrées, les choses restent des relations fragiles, incomplètes, menacées par le temps. Le poète se montre parfois séduit par le mirage d'une beauté d'apparence, un « rideau » qui masque. Comme le résume Gabriël Maes, « Les chiffres qui ouvrent le recueil, et qui sont consacrés au monde invisible de l'au-delà, voient se réaliser l'unité essentielle, tandis que les suivants, consacrés au déchiffrement, infiniment plus laborieux, plus

¹ LANZA DEL VASTO, *Ballades libres aux dames du temps présent*, Paris, Éd. Fast, 1923, p. 7.

² LANZA DEL VASTO, *Le Pèlerinage aux sources*, Paris, Denoël, coll. « Folio », 1972, p. 35.

³ « La vérité écrite en clair : cristal », dans « Transparences », *Les Facettes de cristal, op. cit.*, p. 38.

aléatoire et plus menacé, du monde visible, voit l'apparence faire obstacle et attenter même à l'unité essentielle [...] »¹.

3. Quand l'écriture devient transparente, quand le poème se fait vitrail

À la lecture des vers de Lanza del Vasto, on pressent que l'écriture et la parole peuvent devenir, par grâce poétique, « transparentes ». Souvenons-nous que l'icône, dont les poèmes offrent quelques reflets, a pour vocation de faire voir l'invisible à travers le visible. De façon générale, tout langage artistique peut être défini comme *deutérotypos* c'est-à-dire comme représentation, reflet. Mais l'ambiguïté de l'image – qu'elle soit picturale ou poétique – tient au fait qu'elle peut être idole (du grec *eidolon*) ou icône (du grec *eikon*). « Elle est une idole lorsqu'elle arrête sur elle-même la vision du contemplateur [...] Mais elle est une icône lorsque sa transcendance permet au contemplateur de voir par elle au-delà d'elle, et parce que ce qui est au-delà d'elle ne peut être perçu qu'à travers elle »². Le mot « icône » est alors pris dans un sens large. Une grande partie de l'œuvre de Lanza del Vasto tente d'atteindre cette capacité de suggestion qui révèle et fait voir en transparence.

Cette caractéristique de la poésie de Lanza peut se manifester à l'occasion d'une simple description. Dans « Plaine de Bengale », par exemple, la matière terreuse et compacte du début du quatrain est peu à peu allégée par un regard vers l'horizon, avant la surprise du dernier vers :

« Buffles de bourbe dans la flaque. Un bœuf
Debout près du rocher, qui regarde la plaine,
Pleins nuages couchés sur la montagne vaine,
Stupeur d'un arbre d'os que revêt un corps neuf. »³

¹ Gabriël MAES, « Représentation de la dialectique de l'être et de l'apparence dans *Le Chiffre des choses* de Lanza del Vasto », Mémoire de Licence de Lettres sous la direction de Jacques Thomas, Université de Gand, 1971, p. 190.

² Analyse d'Henry Corbin citée par Olivier CLÉMENT dans *Le Visage intérieur*, Paris, Gallimard, 1950, p. 18.

³ « Plaine du Bengale », dans « Notes de route », *Le Chiffre des choses*, op. cit., p. 213.

Le quatrième vers, consacré à un arbre, fait surgir l'image de la résurrection des corps que Lanza avait développée deux ans plus tôt. Dans un poème de 1935, il écrivait :

« Les morts [...] dresseront la hampe sans bannière
De leur squelette sec. Mais [...]
Cette chair qui nous fut tendre et compagne
Poudra sur l'os comme feuille transie. »¹

Ici, la feuille sert de comparant dans la métaphore, tandis que dans « Plaine de Bengale », le feuillage de l'arbre est le comparé et le « corps neuf » est le comparant.

Au sein d'une description apparemment anecdotique, les mots désignant la réalité concrète se chargent, grâce aux images, d'une dimension transcendante, d'une allusion à l'invisible et à l'au-delà du temps. Ainsi l'œuvre de Lanza, écrira Luc Dietrich, « révèle la coexistence et interpénétration de la vie future et de la vie présente, renouvelle et met à vif le mot "Au-delà". »²

Lorsque l'image est absolutisée, elle devient mensongère et illusoire ; mais quand elle se laisse traverser par le regard, elle offre d'infinies ressources. La poésie véritable, telle que la conçoit Lanza, refuse d'idolâtrer les images, mais ne les dédaigne pas pour autant, sachant les utiliser à bon escient. Relisons « Le Vitrail » :

« Nous verrons brûler l'être et l'apparence tels
Que leur étreinte brûle en cette rose ronde, [...]
Quand nous verrons la vie en un cercle figée,
Et la matière hors d'elle-même sortie,
Et la terre allégée
Comme le pain transparent d'une hostie,
Quand le vide se peuplera de ponts et d'ailes,
Quand nous déchiffrerons le vol de l'hirondelle,
Quand nous saurons par cœur la mer, verbe de marbre [...] »³

¹ « Résurrection », *ibid.*, p. 14.

² « Du "Purgatoire" », « Fragments du commentaire du *Chiffre des choses* », *ibid.*, p. 274.

³ *Ibid.*, p. 11.

Les nombreux verbes au futur et l'adverbe « Quand », martelé tout au long du poème, expriment un élan d'espérance qui anticipe sur la claire vision de chaque chose. La transparence (du vitrail) constitue l'idéal du poète, parce qu'elle représente la coïncidence flamboyante de l'être et de l'apparaître. À la fin des temps, écrit Lanza del Vasto, la terre entière apparaîtra « infiniment raffinée, offerte, élevée »¹, comme le pain de terre se transforme en pain eucharistique. Cependant, l'écriture tente dès aujourd'hui de donner à voir, à pressentir ce mystère futur. Les poètes « jettent des ponts de paroles légères entre l'être et le paraître », notait Lanza dans un carnet inédit².

Au centre de cette épiphanie glorieuse annoncée par le poète, l'homme est promis lui aussi à une résurrection. Mais que signifie le mot « résurrection » pour ce poète chrétien ? Lanza, qui a tâché de comprendre la réincarnation telle qu'elle apparaît dans l'hindouisme, reste néanmoins fidèle à la conception paulinienne d'un « corps spirituel » unique et personnel qui germera du corps corruptible³. Il ne s'agit pas d'une réapparition de la chair physique, car celle-ci est vouée à la décomposition. Le poète dit, dans « Le Vitrail », que nous serons « morts et revêtus de nos corps immortels ». Cette antithèse tente de traduire le mystère du corps ressuscité :

« Quand nos corps décantés, nos corps de verre
Frappés de ciel et de splendeur sévère
Trahiront la couleur dont notre âme est chargée [...] »⁴

Ce corps-vitrail, Lanza le définit en utilisant le concept de « forme », à qui il donne un sens précis. Notre corps est une forme : on ne peut l'identifier à la matière, puisque la matière le traverse : le corps mange et élimine, il renouvelle toutes les cellules... La matière passe à travers le corps, de même qu'une eau toujours nouvelle forme le jet d'eau qui, lui, conserve toujours la même

¹ LANZA DEL VASTO, Commentaire du « Vitrail » dans « Poésie et transparence », *Nouvelles de l'Arche*, année XXII, n° 7, avril 1974, p. 99.

² LANZA DEL VASTO, *Viatique XI* inédit, 3454.

³ 1 *Corinthiens* 15, 42-44.

⁴ « Le Vitrail », *Le Chiffre des choses*, *op. cit.*, p. 11.

ligne. Ce principe vital, cette puissance formatrice qui sculpte intérieurement notre corps, c'est « la Forme, immortel vêtement de la chair »¹, la forme qui est le corps spirituel promis à la résurrection.

Mais cette forme secrète qui est à l'œuvre dans le corps, avant d'apparaître dans la lumière de la résurrection, est déjà, nous dit l'auteur, « suprêmement active dans la poésie et dans les arts ». Le poème exprime, selon Lanza del Vasto, le mystère qui conjoint dès aujourd'hui le corps et l'esprit, mystère qui apparaîtra clairement dans le corps spirituel². L'inspiration poétique se définit alors comme la présence soudain prégnante de ce « double formel » :

« [...] les membres de Celui-là ruissellent dans nos bras, gagnent nos mains. Et notre forme, nôtre et venant de nous, et qui nous fait, s'imprime comme un sceau royal à ce qui sort de notre main. »³

Dans ses carnets, le poète écrit encore :

« Germe et fontaine de vie, mon double transparent : l'incorruptible corps dont mon corps n'est que l'ombre. Il n'a pas attendu ma mort pour renaître, – ni la trompette de l'archange pour repousser la pierre où mon nom est écrit. Il se présente au jugement dès aujourd'hui et balbutie sa propre accusation : ma poésie. »⁴

L'œuvre poétique de Lanza se veut un pont jeté dès aujourd'hui vers le « dedans aux secrets défendus »⁵ et vers l'au-delà ; l'œuvre transcende l'écoulement du temps historique et anticipe le temps eschatologique. Par éclairs, elle fait entrevoir la réconciliation dialectique de l'être et du paraître, du dedans et du

¹ « Le Gloria », *Ibid.*, p. 209.

² « L'âme n'est pas ce qui s'exprime en la forme de l'œuvre, mais le corps, ce corps glorieux fait de la chair des astres dont il est écrit qu'il doit ressusciter au Dernier Jour » (LANZA DEL VASTO, *Principes et préceptes du retour à l'évidence*, Paris, Denoël, 1987, CCXX, p. 133).

³ *Principes et préceptes du retour à l'évidence*, *op. cit.*, CCXVI, p. 138.

⁴ LANZA DEL VASTO, *Le Viatique II*, *op. cit.*, XV, 63, p. 186.

⁵ « Qui n'aime pas », *Le Chiffre des choses*, *op. cit.*, p. 83.

dehors, dans la lumière de la vérité. Le premier poème du *Chiffre des choses*, « Liminaire », affiche clairement ce projet :

« Homme qui n’as pas vu mon visage de vie
Connais mon vrai regard à travers ces mots-ci,
Ma stature et mon pas, mon souffle aussi,
Et l’exacte chaleur de mes deux mains amies.

Car ces mots ne sont pas du vent battu
Puisqu’aucun d’eux ne délire ou ne ment,
Mais bien mon corps sans chair sorti, vois-tu,
Pour devancer le jour du Jugement. »¹

Lanza commente son propre poème en disant que « L’œuvre d’art n’a d’autre valeur que de porter l’empreinte de toute notre forme, que d’être *transformée en notre corps*. La matière de l’œuvre, basalte ou parole, y a pris la place de notre chair. »². Le poète forme ou plutôt informe le langage, il lui communique quelque chose d’une architecture interne absolument personnelle.

La poésie de Lanza del Vasto incarne le corps (déjà et pas encore) ressuscité du poète ; elle préfigure la Résurrection, anticipe le Jugement Dernier, se tient au seuil de l’Apocalypse – au sens grec de Révélation. L’écriture poétique de Lanza del Vasto, dans sa forme même, se définit comme une préfiguration du corps spirituel, une annonce prophétique du corps glorieux, un pressentiment de l’éveil.

Maurice Couquiaud, poète contemporain, écrit : « Je ne serai jamais assez dense pour détourner la lumière, jamais assez lucide pour en être traversé... je fais donc de mon mieux pour la réfléchir »³. Dans cette perspective, le poète – et peut-être tout homme – n’est qu’un miroir renvoyant la lumière. Lanza del Vasto, dans son œuvre poétique, ose croire en la possibilité d’une transparence. Même si le poète ne peut apercevoir que par éclairs

¹ *Ibid.*, p. 9.

² LANZA DEL VASTO, « De la fête et de la poésie », article paru dans les *Nouvelles de l’Arche* puis repris dans *Les Quatre Piliers de la paix*, p. 287 (nous soulignons).

³ Maurice COUQUIAUD, *Chants de gravité*, Paris, L’Harmattan, 1996, p. 47.

cette clarté, cette incandescence qui réconcilie l'être et l'apparence, il en fait l'horizon de son écriture poétique, l'objet de sa quête.

George Steiner, philosophe du langage, critique littéraire et romancier, emploie des termes semblables pour décrire le mystère de l'œuvre d'art, la présence qui s'y manifeste. Il écrit : « l'esthétique consiste à donner forme à l'épiphanie. Il y a là un "éclat de la transparence" »¹. Peut-on aller jusqu'à y voir un idéal de vie, une façon d'être ? Cette transparence n'est jamais acquise comme une propriété, mais à la fois fruit d'un travail (sur soi) et grâce imméritée. De multiples manières, Lanza a essayé de s'approcher de cette manière d'être. Il décrit « celui qui possède l'amour » de la façon suivante :

« Celui-là tient la clef de sa vie.

Il a des mains de feuille, des pieds de plume. Son corps est une proue de cygne. Sa tête est un mont de cristal.

Celui-là tient la clef de sa vie.

Les formes du monde lui sont bijoux, où brille la couleur de leur substance.

Les visages des hommes lui sont ouverts. Il entre là s'il veut, regarde les pensées nager dans l'eau de leur silence.

Celui-là tient la clef de sa vie. »²

La transparence de cet homme et la transparence du monde entrent en correspondance, en résonance. Puisqu'on devient ce que l'on contemple, levons les yeux vers les vitraux, vers les poèmes de Lanza qui sont vitraux à leur manière, et laissons-nous traverser de lumière.



¹ George STEINER, *Réelles présences. Les arts du sens*, Paris, Gallimard, coll. « Folio Essais », 1989, p. 268.

² *Principes et préceptes du retour à l'évidence*, op. cit., XCIV, p. 51-52.

LES SEPT HOMMES ET LES TROIS
MORALES, VOIE DE SAGESSE
POUR AUJOURD'HUI

par Bernard UGEUX

*Docteur en Théologie et en Anthropologie,
Professeur à la Faculté de Théologie, Directeur
de L'ISTR (Institut de Science et Théologie des
Religions) de l'Institut Catholique de Toulouse*

Pour répondre à la question de savoir si Lanza del Vasto propose une voie de sagesse pour aujourd'hui, je suis parti de son livre *Approches de la vie intérieure*¹ ; j'ai poursuivi ma recherche avec un texte intitulé « Les sept hommes et les trois morales » publié dans *L'Homme libre et les ânes sauvages*², livre paru sept ans plus tard, en 1969. Ce dernier exposé est plus structuré que le livre sur l'intériorité qui regroupe un ensemble de réflexions de façon moins organisées. L'auteur s'y réfère cependant à plusieurs reprises. D'autres œuvres m'ont aussi été utiles et seront citées plus loin.

Pourquoi ce choix ? Il me semble que pour traiter de la question de la pertinence actuelle de la pensée et des propositions de Lanza del Vasto, il faut d'abord se poser la question de l'orientation actuelle des quêtes de spiritualité et de sagesse. Or, on constate que pour nombre de nos contemporains, un itinéraire spirituel est inséparable d'un travail de connaissance de soi. Ils ont plus le désir de trouver des réponses à la question de leur identité personnelle et de découvrir un maître capable de rejoindre leur quête singulière, que de s'approprier des doctrines concernant l'existence ou la définition d'une réalité divine. De plus en plus de personnes associent aujourd'hui la spiritualité à un processus d'humanisation, à un travail sur soi, ce qui est certes appréciable.

Or, certains vont jusqu'à conclure – sans doute hâtivement – qu'il ne faut pas s'adresser pour cela au christianisme, qui serait incapable de fournir des réponses à ce type de questionnement sans tentative de récupération. L'accent est mis sur l'expérience. On connaît l'engouement actuel pour les spiritualités venues d'Orient (hindouisme, taoïsme, soufisme...) auxquelles l'auteur fait maintes fois allusion dans cet exposé. Certains se tournent, par ailleurs, vers des méthodes de développement personnel qui reposent sur une anthropologie que d'aucuns relient parfois trop superficiellement au Nouvel Âge (souvent mal défini et objet de multiples amalgames), et qui se réfèrent à diverses typologies de personnalités.

¹ Monaco, Éd. du Rocher, 1992 (1^{ère} édition : Paris, Denoël, 1962).

² Paris, Denoël, 1969, 180 pages.

Or, c'est précisément à une réflexion de type anthropologique que s'adonne l'auteur dans ce texte où il présente sept types d'hommes à partir desquels il définit un projet de réalisation de soi en référence à trois morales : celle du héros, celle du saint et celle du sage. Il y expose une voie d'accomplissement.

Il explique, dans la conclusion de son exposé, l'usage que l'on peut faire de sa typologie : il s'agit de se connaître pour se parfaire. Partant du type de personnalité dans lequel on se reconnaît le mieux (notre nature première), il s'agit de chercher à harmoniser les trois dimensions qui se rencontrent dans toute personne : l'instinct, l'affectivité et la raison. La plupart des personnes sont dominées par une seule dimension, d'autres arrivent à en combiner deux avec un certain équilibre... Plus rares sont celles qui harmonisent les trois, comme Gandhi, par exemple. Car c'est bien d'harmonie qu'il s'agit.

Pour ce faire, il s'agit d'aller à l'encontre des tendances de l'éducation moderne, dit l'auteur, en allant plutôt à l'opposé du sens de la nature : dépasser son type de départ afin que les trois dimensions¹ se complètent, puisque l'une est plus dominante que les autres.

Ce qui importe aussi, du point de vue de la croissance humaine et spirituelle, c'est de garder en mémoire des personnages qui ont incarné les morales du héros, du saint et du sage afin d'être soutenus par leur exemple. Il faudra pour cela connaître le code de lois propre à chacune des trois morales supérieures qui leur sont associées, et qui d'ailleurs convergent vers l'Infini. C'est la condition pour donner du sens aux injonctions et restrictions qui sont souvent imposées de l'extérieur dans les enseignements moraux et qui paraissent souvent insensées.

Comment donc l'homme peut-il devenir un héros, un saint et un sage tout à la fois, à partir de sa personnalité naturelle et en pratiquant ces morales supérieures ? L'auteur cherche à montrer

¹ Ici, type et dimension sont synonymes, les trois dimensions renvoient aux trois types d'hommes.

ici le chemin de croissance, de réalisation, pour tout être humain habité par une vraie recherche spirituelle.

Sept types d'hommes

Cette typologie repose sur le principe que les êtres humains – en tant qu'êtres naturels, et avant de devenir peut-être des hommes spirituels – sont tous marqués par trois « natures » que la philosophie Sankya (hindouisme) appelle les trois cordes, disant : celle du ventre est ténébreuse, celle du cœur est royale, celle de la tête est la corde de la vérité. Lanza del Vasto les rapproche de la scolastique qui parle d'âme végétative, d'âme sensitive et d'âme rationnelle. Ces trois natures, cordes, centres ou âmes (le vocabulaire reste fluctuant) ont pour particularité de s'entrelacer. La tendance dominante d'un de ces types marque le caractère et le destin de l'homme¹.

Il existe donc trois types d'hommes naturels, trois types d'hommes spirituels, et un type unique qui correspond à lui seul à une espèce : le Christ, qui récapitule en lui les trois types spirituels².

Avant de poursuivre, je signale que Lanza del Vasto a utilisé d'autres représentations triadiques de l'être humain, dans d'autres œuvres. Dans l'œuvre posthume *Le Grand Retour*, à deux endroits il prend l'ordre inverse de celui-ci : intelligence, cœur et corps³. Dans un beau texte intitulé « Réflexion autour de la crèche » (dans *L'Orée des trois vertus*, en collaboration avec Arnaud de Mareuil) il présente ainsi les trois vertus théologiques : la foi comme conversion de l'intelligence, l'espérance comme conversion de la chair et la charité comme conversion du cœur.

¹ Les habitués de la méthode de connaissance de soi à l'aide de l'Ennéagramme (qui se répand de plus en plus aujourd'hui) ne doivent cependant pas croire que les méthodes peuvent être comparées. En effet, il n'y a ici que sept types, qui sont un dédoublement des trois centres plus le type du Christ, et par ailleurs, l'auteur porte des jugements moraux sur le fonctionnement de ces types.

² Cf. le tableau *infra*, p. 85.

³ LANZA DEL VASTO, *Le Grand Retour*, Monaco, Éd. du Rocher, 1993, pp. 16-41 et 90-97.

1. L'espèce des hommes naturels

L'homme naturel instinctif est centré sur lui-même, son corps est son moi auquel il s'identifie, il est égoïste et grossier. Il s'intéresse aux autres pour en recevoir le réconfort, profiter de leurs actions, se les asservir pour ses besoins ou s'assurer leur protection.

Il est livré à tous les vices, car « le vase social dans lequel il a été coulé n'était pas prévu dans la composition de sa nature »¹. Or, c'est précisément pour cela que le dressage est si efficace sur lui. Si l'on s'y prend bien, il peut devenir malléable et bien éduqué, il peut alors devenir utile et bon, plus aimable que l'homme affectif et plus intelligent que l'homme intellectif, sans changer de nature.

Cette espèce se divise en deux types. L'instinctif passif est livré à ses pulsions, c'est le cas de la masse commune de l'humanité ; l'instinctif actif concerne ceux parmi lesquels se recrutent les meneurs d'hommes, grands capitaines, dont beaucoup ont été illustres. La masse, par inertie ou par passion, se les choisit comme chefs.

L'homme naturel affectif n'a pas son centre en lui-même, mais en quelqu'un d'autre (mère, épouse, ami, maîtresse ou même le premier venu). Il veut donner de l'amour afin qu'on le lui rende. S'il est déçu, viennent les exigences, les jalousies, l'aigreur, sauf pour ceux qui, par don et grâce exceptionnels, « sont aussi aimables qu'ils désirent être aimés ». Il est généralement révolté par l'ingratitude humaine et finit dans la mélancolie ou la misanthropie.

Il en existe aussi deux types : l'affectif passif qui se consume en mélancolie et l'affectif actif qui se déploie en charité, en dévotions, en art ou en musique sentimentale.

L'homme naturel intellectif n'a son centre ni en lui-même, ni dans un autre. Il n'est ni égoïste, ni altruiste, mais tourné vers un lieu géométrique et vide. Sa fonction logique le consume et détruit

¹ LANZA DEL VASTO, *L'Homme libre et les ânes sauvages*, p. 75.

sa substance. Il ne se soucie ni des besoins de son corps, ni du bien de ses proches, ni de son intérêt personnel, non par pur désintéressement mais par indifférence. Il peut être tyrannique sans se rendre compte de la souffrance qu'il inflige aux autres.

Il en existe aussi deux types. L'intellectif passif absorbe tout savoir (mais sans grossir, comme certains maigres) ou bien s'en nourrit, mais sans déboucher sur une œuvre. Quant à l'intellectif actif, certaines civilisations comme la nôtre les considèrent comme des hommes de génie, comme des grands hommes ou plutôt comme des hommes extraordinaires car ils ont développé une faculté (un type) aux dépens de toutes les autres. Ils brillent comme la perle, mais la perle est la verrue de l'huître. Ceci est à l'opposé de la valeur intrinsèque et du salut de l'homme qui consiste au contraire dans l'équilibre des trois facultés (instinct, affectivité et raison).

En outre, il existe une subdivision des intellectifs actifs, qui correspond aux trois dimensions ou centres. On distinguera ainsi les intellectifs instinctifs qui sont des meneurs d'hommes, les intellectifs affectifs qui deviennent artistes ou poètes, et les intellectifs proprement dits, qui sont philosophes et savants : ceux-ci ne tirent pas leur gloire de leur être propre, mais se projettent sur le plan fictif de l'expression et des grandeurs conventionnelles.

Le bilan que nous pouvons dresser de ce premier niveau de typologie, c'est que les hommes naturels correspondent, dans l'esprit de l'auteur, à la grande majorité des personnes, à cette masse qu'il perçoit comme particulièrement passive et qui se complaît à se laisser dominer par des maîtres abusifs ou à produire des œuvres superficielles. Quant aux autres, ils restent dépendants de leur type naturel, sans liberté ni créativité réelles.

Comment alors les faire passer au stade d'hommes spirituels, compte tenu que ces trois centres naturels ne peuvent être niés mais doivent servir de point de départ pour être dépassés ou transformés à un niveau supérieur ? Le chemin est l'harmonisation des trois centres.

2. Les hommes spirituels

Ceux-ci se caractérisent par le fait qu'ils travaillent sur eux-mêmes, sur leur propre substance. Leur grandeur ne se définit pas par rapport aux autres, mais par rapport à eux-mêmes, à leur point de départ. « Si une grâce est à l'origine de cette croissance, cette grâce s'est nourrie de leurs efforts, de leur sueur et de leur sang. »¹ Remarquons ici l'insistance de Lanza del Vasto, dans tous ses ouvrages, sur la nécessité de faire un travail sur soi-même, de se connaître, comme condition d'un progrès spirituel².

Le Héros est l'homme spirituel qui correspond à l'homme instinctif. À l'origine, le héros se définit comme l'homme du sacrifice. Dans le passé, cela allait jusqu'au sacrifice « à un dieu qui se rassasie de la chair de son peuple de même que le peuple se rassasie de la chair de son Dieu » (p. 75). Alors, la victime immolée s'identifie à Celui à qui elle est offerte.

Traditionnellement, il y a trois formes de héros : le héros laborieux (Hercule, Prométhée), le héros tragique (cf. la tragédie grecque qui est souvent un rite sacrificiel offert à la nécessité) et le héros guerrier. Ce dernier est le plus connu. Il est impur, car il est plus souvent loup que victime. Cependant, il peut se purifier en grandissant dans un vivre et un mourir sans attache ni regret : dans l'acte gratuit (ainsi Arjuna dans la *Baghavat Gîta*)³.

Le Saint est le spirituel qui correspond à l'homme affectif. Il vit d'amour comme le héros vit de sacrifice. Son amour et son adoration sont ses sacrifices. Il aime ce qui est parfait, c'est pourquoi il est humble, effacé, dans une souffrance sans fin. « Le saint projette violemment Dieu hors de lui-même, car il faut être deux pour aimer, et avec un tragique déchirement découvre la misère de ce qu'il est » (p. 76). Le saint hait ses désirs, ses

¹ LANZA DEL VASTO, *L'Homme libre et les ânes sauvages*, p. 75.

² LANZA DEL VASTO, *L'Orée des trois vertus*, p. 43 : « connaître son âme ». De même dans *Le Grand Retour*, p. 17s.

³ LANZA DEL VASTO, *Le Grand Retour*, p. 35 : la conversion commence par le désintéressement, la suppression du but. *L'Orée des trois vertus*, p. 49 : la charité ne cherche pas le profit.

ornements, sa renommée, ses dons, son corps, ses appétits, bref tout ce qui entrave « la fusion de l'Être lui-même avec Soi-même ».

Il aime Dieu d'abord et il l'exprime dans un amour pour l'homme qui est l'amour du reflet de Dieu dans l'homme. Ce n'est pas un attachement d'homme à homme, c'est un devoir mystique et non une impulsion naturelle, une affection ou une passion. Il aime l'Un dans le multiple, en commençant par l'amour du plus petit. Il se donne sans retour et veut s'anéantir ; il finit par mourir de don et d'abandon.

Le Sage est l'homme spirituel à partir de la dimension intellectuelle (la raison). Il grandit et fleurit par la connaissance, c'est-à-dire la conscience, la science de qui est avec nous (connaissance), nous-même en nous, science de l'intérieur. Il distingue le soi-même de sa personne, mais ne hait pas sa personne et ne cherche pas à s'en débarrasser comme le saint. Le sage cherche à faire de sa personne « un véhicule de vérité et un symbole de perfection » (p. 77). Sa méthode de purification consiste à rejeter la violence et la gloire des armes du héros, et la folie des saints dans leurs excès. En retour, le saint reproche au sage son indifférence apparente, et le héros refuse sa prudence du sage comme il refuse la pauvreté et les violences intérieures du saint.

Ceci montre qu'il existe une sorte de combat afin d'unifier les trois centres. Mais quelle est, pour Lanza del Vasto, la méthode qui permet de grandir spirituellement ?

Pour les hommes spirituels comme pour les hommes naturels, l'équilibre humain dépend de l'interférence des trois types. Quand un de ces types est poussé à l'excès à l'exclusion totale des deux autres, on obtient des exemples étonnants mais monstrueux. Le pur héros qui n'a ni sagesse ni sainteté est un barbare odieux, le pur saint qui n'a ni sagesse ni vaillance devient un fanatique, un faux mystique ou tombe dans le quiétisme, le sage qui n'a ni sainteté ni noblesse devient pédant et satisfait.

Chez les grands, on trouve les caractéristiques des autres types. Par exemple, Jeanne d'Arc et Saint Louis sont à la fois héros

et saints ; les Pères de l'Église associent sagesse et sainteté ; Abraham, Moïse et Mahomet sont à la fois des héros et des sages.

Certains ont incarné les trois types, comme Gandhi. Il était peut-être moins avancé que certains dans tel type mais il a tenu les trois types dans un équilibre parfait. Il fut un héros : conducteur d'hommes, guerrier sans violence ; un saint qui alliait à tout moment prière, travail et amour ; un sage qui avait pour Dieu la Vérité elle-même : toute sa vie fut une expérience de vérité et une épreuve de connaissance. Il a pratiqué la connaissance de soi-même, l'abandon de sa volonté propre et la connaissance des grâces qui en proviennent. Le tout fut achevé par le sacrifice final.

Le septième Homme. Enfin, la septième espèce est représentée par un être unique et ne comporte qu'un type. Celui-ci incarne les trois types et l'homme tout entier, il forme le passage de l'homme à Dieu.

Cette espèce, pour le chrétien, diffère de nous dès la naissance. Elle est réalisée par un seul, pur Héros originel, Agneau du sacrifice, Prince royal, Fils de Dieu et Fils de l'Homme. Il efface les péchés du monde, son sacrifice représente le pacte de la nouvelle alliance.

Il est aussi le Saint : dans la tradition qui vient de lui s'incarne mieux qu'en toute autre la règle de la sainteté. Les autres traditions ont plutôt produit des sages et des prophètes.

Enfin il est le Sage, car il est la Sagesse en personne, le Logos principe de toute logique et de toute vérité. Il est le Verbe fait chair, c'est-à-dire la science de Dieu qui entre en nous et nous pénètre même corporellement. Non seulement sa Parole, mais son Corps nous instruisent, tout son être est vérité. Il n'en existe pas d'équivalent dans les autres traditions religieuses : les hindous ont de multiples saints et héros mais pas un tel Dieu, les musulmans n'ont personne à cette place et Mahomet ne l'a pas revendiquée.

3. Un chemin de sagesse

Que retenir de cette typologie pour un chemin de sagesse ou d'intériorité ?

L'étude des trois premiers types (naturels) nous apprend l'importance de se connaître et de connaître les autres, elle rend compte des limites et des fondements de la nature humaine.

Les trois autres types (spirituels) donnent les clés de trois morales différentes et parfois contradictoires. Il est important de les étudier car, habituellement, on n'en reçoit que des fragments qui finissent par s'annuler mutuellement.

Une morale, en effet, ne doit pas reposer sur des préceptes ou des vérités toutes faites ; il faut connaître ceux qui en ont vécu, les héros, les saints et les sages. De là, nous aurons des points assurés qui serviront de points de jonction car « là où les morales distinctes se rencontrent, là est une vérité éternelle et un roc sur lequel nous pouvons nous appuyer » (p. 81).

De ces trois morales, l'auteur va donc examiner les fondements éternels, les excès humains et les déformations historiques. Tout repose sur la *conversion* de la dimension de départ : instinct, affectivité, raison.

Le Héros : la morale de l'instinct converti.

Le vrai héros se reconnaît à sa pureté. Il cultive trois vertus fondamentales : le Courage comme jaillissement de vie qui le dépasse lui-même, comme affirmation de l'immortalité de la vie¹ ; la Beauté comme transparence, car le héros est transparent à la réalité intérieure : à travers ce qu'il représente et sa prestance, cette réalité transparaît ; enfin la Dignité, car « la dignité est le devoir de représenter et de rester digne de ce qu'on représente » (p. 84).

Le héros représente la Loi par sa personne, il en est l'instrument et le bras ; parfois il est victime de cette

¹ LANZA DEL VASTO, *Le Grand Retour*, p. 94 : l'amour est le plus grand courage.

responsabilité, d'où l'importance de l'honorer pour ce sacrifice réalisé sans orgueil. Il se caractérise par le refus : celui d'être mélangé, de mentir et de tirer profit de son héroïsme (cf. dans la *Baghavad Gîta*, l'appel d'Arjuna).

Il n'existe presque plus de morale et d'actes vraiment héroïques aujourd'hui, car on peut écraser une ville par un déclic. Gandhi a montré que la morale héroïque consiste à refuser la passivité, car l'action est supérieure à l'inaction, mais elle ne doit pas être rendue impure par la violence. Bref, le héros est courageux, transparent et digne.

Le Saint : la morale de l'affection convertie.

L'Amour est l'Être même, ce que peu de philosophes ont découvert. Il est non seulement la substance du monde, mais l'essence de Dieu, donc le point commun entre le Créateur et les créatures. Cette conception va au-delà de l'ontologie, car elle affirme en outre l'importance de la Vie : l'amour n'est pas seulement l'unité, mais l'union, une unité vivante et agissante. Tout ce qui se passe dans le monde – toutes les activités humaines – renvoie à la recherche par chacun du terme qui lui convient afin que la brûlure et la fusion se fassent.

L'amour est ainsi la colonne centrale du monde, comme un jaillissement d'eau qui monte et descend. L'amour qui monte, c'est l'*éros* : l'élan, le jaillissement du désir, qui revêt de beauté tout objet d'amour (p. 91). L'amour descendant s'appelle *charité*, il se tourne vers ce qui est en dessous, de ce qui est plus faible, afin de l'élever. Ce double mouvement de l'amour permet de déterminer le caractère du Saint.

Dans l'*éros* du Saint, le désir est sublimé, il ne reste plus aucune forme de désir si ce n'est de Dieu. On retrouve cela dans toutes les grandes religions. La chasteté, pour le saint, c'est une horreur de la jouissance semblable à l'horreur de la mort chez les autres humains, c'est le contrepoids d'une passion violente. Notons que Lanza del Vasto parle souvent du corps comme ce qui doit être détrôné et transformé par l'ascèse. Dans *Le Grand Retour*, il pose la

conversion du corps, qui est une réalité inférieure, comme condition pour que la conversion de la personne soit parfaite¹.

Dans la *charité* du Saint, on trouve amour de Dieu et compassion pour le prochain. Car il y a un passage de l'un à l'autre : l'amour que nous portons à Dieu ne Lui est d'aucune utilité, mais le saint aime la créature parce que Dieu lui-même l'aime.

Cette charité s'exerce dans l'*humilité*, qui est la conscience de sa petitesse : le résultat de la comparaison tragique entre ce qu'il est et son amour pour ce qu'il y a de plus haut. Il n'y a ici plus d'orgueil possible. « Quoi que l'on fasse, on ne sert à rien ; quoi qu'on vaille, on ne compte pas devant l'infini ; quoi qu'on sache, on ne peut aborder l'Être qu'avec terreur et tremblement, tant qu'on n'est pas fondu en Lui. [...] L'humilité est l'effort de se réduire à rien afin de se fondre dans le tout. »² Bref, l'amour du saint est éros, charité, chasteté et humilité.

Notons que si l'on rencontre ici l'amour en tant qu'*éros* et *agapè*, il semble que la *philia* (l'amour d'amitié) soit absente dans la relation du saint à Dieu. Or, on la verra apparaître à propos du sage.

Le Sage et la morale de la raison convertie

Cette figure semble être la préférée de l'auteur. « Le Sage est la fleur de la Connaissance comme le Saint est la fleur de l'Amour » (p. 99). La sagesse ne consiste pas en une question de quantité de savoir, mais en un usage éclairé – et modéré – de l'intelligence et de l'imagination.

Car la sagesse est à l'opposé des sciences exactes, qui sont quantitatives et ne répondent qu'au *comment*, non au *quoi* ni au *pourquoi*. Celles-ci accumulent les moyens sans le souci des fins ni de la Cause première. Elles sont le chancre et la fièvre des

¹ LANZA DEL VASTO, *Le Grand Retour*, p. 37. Il y parle aussi de l'infériorité du corps, p. 97.

² LANZA DEL VASTO, *L'Homme libre et les ânes sauvages*, p. 93. Propos illustré (p. 94-97) par des textes de Raymond Lulle et de soufis.

connaissances et le fruit d'un tel arbre, c'est la bombe. « Le savant moderne est au Sage ce que le sorcier est au Prêtre » (p. 100).

La sagesse est distincte aussi de la philosophie, qui aborde les questions fondamentales (comme la valeur, la substance, la signification, la fin, le salut...) mais qui utilise des mesures de surface et des matériaux fictifs. La métaphysique est une fausse théologie parce que sa substance n'en est pas fournie par une révélation religieuse. Il y manque, selon Lanza del Vasto, la première pierre qui est de se connaître soi-même et de changer d'état.

Le sage repousse les deux grandes tentations de l'esprit : la *curiosité* et la *ruse*. La première est l'usage et l'abus de l'intelligence à la seule fin du plaisir ; elle est une forme de luxure. La seconde est l'inversion de l'intelligence attachée à la besogne de servir le corps et de chercher à gagner au détriment des autres. Or, c'est ainsi que les civilisations se construisent loin de la sagesse. Le Sage, lui, tire sa principale leçon non tant de ce qu'il sait que du fait même de savoir, d'avoir une intelligence. Il découvre ainsi l'absolu, condition de tout savoir : car les contenus du savoir sont limités et l'intelligence est impossible sans la vérité, ce qui conduit nécessairement à Dieu, car « la vérité infinie, éternelle, absolue, s'appelle simplement Dieu » (p. 102).

La raison de la Raison est de relier l'homme à Dieu. La sagesse est la reconnaissance de ce lien. Dans ce sens, elle est partie intégrante et cheville ouvrière de la religion. C'est un don de l'Esprit. Toutes les religions insistent sur la sagesse. C'est d'elle que parle le Prologue de Jean à propos du Logos (*Jean 1*) , comme le livre des Proverbes (au ch. 8).

Ici, le Sage rejoint le Saint dans l'Union à l'Unique Unité. L'amour est la connaissance qu'un Amour universel éclaire. Les deux aboutissent au même Dieu, par un chemin différent. Les Saints aboutissent au suprême degré chargé de densité concrète et de vie, le Sage se tient en un lieu sans figure, à la limite du « Vide » et du « Néant » qui lui apportent l'illumination, la délivrance, la béatitude dans l'union. Ici affleure la pensée bouddhiste ou hindoue, dont on peut contester certaines thèses : mais le Vide

dont il est question renvoie précisément à Dieu en tant que « conciliation des opposés », au-dessus de la contradiction du Oui et du Non. Il est tout, mais rien n'est lui. Les négations (renoncements) sont les pas vers le suprême Oui. On peut penser ici à l'*advaita* hindoue, mais aussi au Tao, avec la tension créatrice de vie et d'énergie entre le yin et le yang, auxquels l'auteur se plaît à se référer.

Si le Saint *affirme* Dieu comme Oui, il le *ressent* comme Non à cause du sacrifice crucifiant. Si le Sage *affirme* Dieu comme Non, il le *ressent* comme Oui à cause de la paix et de la délivrance dans la claire lumière. Ainsi le Saint est l'Amant de Dieu, tandis que le Sage est l'Ami de Dieu : une amitié qui va du respect sans terreur jusqu'à la vision sans désir (p. 104). Nous retrouverons donc, dans la sagesse, l'amour d'amitié : la *philia*.

Ce vaste enseignement sur la sagesse peut être résumé en quelques points qui définissent toute une spiritualité.

Le premier enseignement est que le Dedans est en moi et que je suis la seule chose que je connais du dedans et du dehors, ce qui me permet de voir le Dedans dans le tout du reste.

Le second enseignement de la sagesse est que si je connais la serrure, je n'en ai pas la clé. Car je ne me connais pas. Je ne puis me voir car je suis derrière mes yeux et je ne suis pas dans mes pensées puisque je suis leur source. Quand je parle de moi, je parle d'un autre ou d'une part de moi (corps, personnage, conscience que je prends pour le Soi).

Quel est donc le chemin pour arriver à l'unité intérieure ? C'est l'unification des éléments qui nous composent. On y parvient par la concentration mentale, par l'apaisement des désirs et des passions. Éloigné de tout attachement, on parvient à trouver son âme, à se recueillir en elle, à y trouver Cela qui, comme l'hindouisme le dit du *Brahman* et de l'*Atman*, est présent en toute chose et en tout homme. Mais ce secret est voilé au commun des mortels, si bien que le Sage connaît mieux les autres humains qu'ils ne se connaissent eux-mêmes et les aime mieux qu'ils ne s'aime.

Établi dans le silence, le Sage trouve les clés de la vérité et de la charité. Tous les éléments se disposent harmonieusement et il connaît une paix profonde, une sérénité inaltérable et le bonheur. Car la sagesse est le plus court raccourci vers le bonheur. Par elle, le regard sur les choses, sur la mort, la gloire, la vanité, est changé et purifié. La justice du Sage est une sagesse musicale que la Bible compare aussi au lys, au palmier au bord de l'eau... Il ne retient rien pour lui-même mais agit en tout de façon juste, posant ses actes avec une exactitude mathématique et musicale. Il est un chef-d'œuvre d'harmonie.

Conclusions

Dans quelle mesure cette typologie, qui s'enracine dans une anthropologie triadique profondément traditionnelle, peut-elle rejoindre la quête contemporaine de sagesse ?

Il faut reconnaître que la voie de sagesse proposée ici ne va pas jusqu'à fournir un mode d'emploi très précis, ni en ce qui concerne la façon de découvrir à quel type d'homme naturel on appartient au départ, ni quant à la démarche concrète à suivre pour assumer son type de départ et l'harmoniser avec l'un des deux autres au moins. Celle-ci n'a donc pas l'efficacité que l'on retrouve dans certains outils actuels de connaissance de soi, comme l'ennéagramme¹. Celui-ci, de plus en plus répandu, remonterait à une très ancienne tradition orale d'origine perse et transmise jusqu'à nous par des soufis d'Afghanistan. Cet outil repose aussi sur les trois centres et sur la nécessité de les harmoniser pour avancer dans la sagesse, mais il affine la typologie en neuf types et propose pour chacun d'eux un itinéraire précis d'identification du type et un chemin de croissance.

Cependant, la typologie de Lanza del Vasto s'enracine dans le christianisme et les trois types d'homme débouchent sur trois figures emblématiques dans les grandes traditions culturelles ou religieuses : le héros, le saint et le sage. Elle ajoute à

¹ M. BEESING, R. NOGOSEK, P. O'LEARY, *L'Ennéagramme, un itinéraire de vie intérieure*, Paris, DDB, 1992 (1984 pour l'original en anglais).

l'harmonisation des types, dont parle aussi l'ennéagramme, le modèle du Christ qui a parfaitement réalisé et harmonisé la triple vocation du héros sacrifié, du saint et du sage.

Il est impossible, dans le cadre de ce bref exposé, de tirer toutes les leçons de cette intéressante tentative. Retenons en quelques points.

1. Au départ, tout être humain est un être naturel marqué par un type (instinct, affectivité, raison) qui conditionne son caractère et sa vocation.

2. Chacun est appelé à passer de l'état naturel primitif à l'état spirituel, à partir de sa nature profonde de départ. Il s'agit d'un travail personnel de connaissance et de maîtrise de soi, d'appropriation des lois morales liées à son type dominant. Sans cela, il restera soumis à la condition humaine générale qui est décrite comme une masse brute qui se contente d'une civilisation scientifique déshumanisante.

3. Le travail personnel consiste à développer les autres types de façon à harmoniser l'ensemble de la personne (aujourd'hui, on parle d'approche holistique de la personne).

4. Cette démarche s'accompagne d'une pratique de la méditation, si bien décrite dans les *Approches de la vie intérieure* à propos des deux mains et des dix doigts¹.

5. Ce travail se réalise d'autant mieux quand on se réfère à de grands personnages – héros, saints et sages – qui, comme Gandhi, sont des modèles d'intégration et de réalisation de soi.

6. Le processus s'appuie sur un travail d'ascèse, de maîtrise des passions, de concentration, d'abnégation. Le héros, le saint et le sage sont des personnes qui se sont libérées de leur ego (Lanza n'emploie pas cette expression) pour se rapprocher de l'amour incarné et réalisé pleinement par le Christ.

7. Ce dernier aspect – très important dans la démarche de l'Arche – rebutera peut-être certains chercheurs de sagesse portés

¹ LANZA DEL VASTO, *Approches de la vie intérieure*, p. 78s.

vers le narcissisme ou tentés par la toute-puissance. Par contre, pour les autres, cette voie de sagesse peut être une aide précieuse pour inscrire dans une vision chrétienne du sacrifice, de l'amour et de la sagesse, une quête souvent balbutiante faute de repères suffisamment exigeants et réalistes, favorables à un dépassement libérateur.

C'est en ce sens que l'on peut dire que Lanza del Vasto propose aujourd'hui à nos contemporains un chemin de sagesse à la fois exigeant et libérateur.



LES SEPT HOMMES ET LES TROIS MORALES¹

L'HOMME NATUREL

Naturel INSTINCTIF :

Passif : livré à ses pulsions

Actif : ambitieux, meneur d'hommes

Naturel AFFECTIF :

Passif : se consume en mélancolie

Actif : se déploie en amitiés, dévotions, art, musique

Naturel INTELLECTIF :

¹ Cf. LANZA DEL VASTO, *L'Homme libre et les ânes sauvages*, pp. 69-120.

Passif : absorbe sans déboucher sur une œuvre
Actif : grand homme, se projette sans cesse
 Intellectif instinctif : homme politique
 Intellectif affectif : artiste, poète
 Intellectif proprement dit : philosophe,
savant

L'HOMME SPIRITUEL

Spirituel instinctif : le HÉROS (instinct converti) se sacrifie

Le courage

La beauté

La dignité

Spirituel affectif : le SAINT (affection convertie) aime

L'éros

La charité

La chasteté

L'humilité

Spirituel intellectif : le SAGE (raison convertie) se connaît

Conscience formée

Sens de ses limites

Connaissance de soi

Unification

Silence

Spirituel parfait : le CHRIST

LE GRAND RETOUR ,
UN CHEMIN D'ESPÉRANCE

par Claude VORON

Membre de la Communauté de l'Arche,

auteur du mémoire de Maîtrise en théologie
« Le Péch^é originel d'après Lanza del Vasto.
Une anthropologie de l'espérance »(Toulouse, 1992)

Curieusement – sans doute pédagogie pour provoquer le choc salutaire –, Lanza del Vasto, prophète, met le Péch^é originel au cœur de ses écrits et de ses causeries ! Je me souviens de telle conférence publique à Montpellier où l'on attendait un propos sur la non-violence comme méthode d'action, sur la vie communautaire comme changement de société... et où il avait surpris ses auditeurs en utilisant la majeure partie de son temps d'intervention à parler du Péch^é originel !

Le dogme revisité

A priori, cette spéculation sur l'origine du mal dans le monde par la faute d'un certain Adam semble bien éloignée d'un enseignement qui veut donner sens et direction à notre vie personnelle et collective, et qui cherche à donner des moyens de bâtir un monde plus juste et pacifié.

Il est surprenant, d'autre part, qu'un dogme de l'Église catholique énoncé au Concile de Trente et devenu quelque peu inaudible pour des oreilles modernes – qui prêche encore sur ce thème ? – soit au cœur de l'enseignement de sagesse de vie de Lanza del Vasto, enseignement qui, volontairement, veut se situer en deçà de la théologie d'une Église particulière.

Lanza est un penseur libre, parfois difficile à suivre, car il traverse allègrement les différents champs de la pensée. Catholique, il emploie des mots, des concepts de la théologie de cette Église – tels ceux de péché, péché originel, conversion, salut – en leur donnant une dimension anthropologique et éthique pour un enseignement de sagesse. Il croit à la bonté, à la beauté de la Création, à l'action salvatrice de Dieu pour l'homme et pour le monde par son Esprit et par son Christ ; mais ce n'est pas en tant que théologien qu'il s'exprime. C'est la question de la part de

l'homme dans son salut qui le taraude. Cet homme, quel est-il ? Que doit-il faire ?

Pour le savoir, Lanza del Vasto met en résonance ces thèmes chrétiens avec les grands courants religieux et les sagesse du monde, et une authentique « spiritualité laïque » se dégage. Pour nos contemporains, spiritualité est ce qui donne sens : signification, direction et saveur à la vie. C'est ce que fait Lanza del Vasto.

La dialectique « tous pécheurs en Adam, mais sauvés en Jésus-Christ » de la théologie chrétienne devient chez lui : « Adam, c'est-à-dire tout homme, est animé par l'esprit de jouissance, de profit et de lucre, cette violence possessive originelle qu'on peut nommer le Péché originel. Mais cet homme est aussi capable de vérité, d'amour, de retour sur lui-même, de conversion ».

Pour Shantidas, la vérité de l'homme – comme toute vérité d'ailleurs – ne se trouve pas dans une médiane tiède entre les deux versants opposés de son être, mais dans l'élan d'un dépassement et d'un renversement. Le pôle négatif de cette dialectique, le Péché originel, n'est pas à minimiser ni à occulter, mais au contraire doit être confessé car il renvoie à la conversion, au retour à la vérité, au salut. Ainsi, sans nous bloquer sur une expression qui a peut-être mal vieilli, tentons de pénétrer la richesse et la pertinence de l'analyse qu'en fait Lanza.

L'Erreur originelle

Dès 1946, le thème du Péché originel, avec cette approche plus anthropologique que théologique, apparaît dans l'enseignement oral qu'il donne à la rue Saint-Paul à Paris au premier groupe constitué de l'Arche. Cet enseignement est rapporté dans le *Commentaire de l'Évangile*, où se trouve déjà une pensée qui sera l'une des pointes de son interpellation prophétique : ce sont les dégâts que provoquent nos vertus qui révèlent que nous sommes dans le Péché originel.

« Nos vertus, quels dégâts ne font-elles pas ! et comme elles stimulent et animent l'Ignorance et l'Inconscience, la source la plus

noire du péché ! Quels empêchements ne sont-elles pas nos vertus, et avec elles nos curiosités scientifiques et notre culture et notre amour de la gloire et notre désir de louange et tout ce qui nous fait briller aux yeux des autres, comme elles nous empêchent de chercher la lumière ! »¹

En mai 1952 commence la parution d'un bulletin intérieur au Mouvement de l'Arche et qui se poursuit jusqu'à aujourd'hui, les Nouvelles de l'Arche. Dès le quatrième numéro, Lanza écrit, dans un article intitulé « L'Erreur originelle » :

« Nul homme par nature et par naissance n'échappe à l'erreur touchant le moi ; elle ne provient pas d'un défaut d'intelligence ou d'instruction et elle n'est pas accidentelle, mais fondamentale. C'est pourquoi nous l'appellerons l'Erreur originelle dans le sens où les théologiens qualifient le péché d'Adam auquel elle se rattache de toute évidence. Elle est ce que les Hindous appellent l'Ignorance, dogme du Védante qui est la base de leur métaphysique et de leur ascèse... »²

De même que l'homme ne peut être sauvé s'il ne se reconnaît pas en état de péché, et cela non pas en raison de ses défaillances personnelles, mais simplement en tant qu'homme, de même il doit reconnaître son ignorance et son erreur pour accéder au baptême de lumière et à la vie intérieure.

L'Arbre de la Connaissance

La première présentation explicite et détaillée de ce thème se trouve dans les *Nouvelles de l'Arche* de l'année 1955 sous le titre : « Du Péché originel », texte repris intégralement dans le livre *Approches de la vie intérieure* avec quelques commentaires explicatifs. « Le Péché originel est un Dogme religieux, c'est-à-dire une révélation sur le secret des choses et sur les conditions de notre salut [...]. C'est un récit énigmatique qu'il s'agit de déchiffrer. »³

¹ LANZA DEL VASTO, *Commentaire de l'Évangile*, Paris, Denoël, 1965, pp. 82-83.

² LANZA DEL VASTO, « De l'erreur originelle », *Nouvelles de l'Arche*, I (1952-1953), p. 60.

³ LANZA DEL VASTO, « Du péché originel », *Nouvelles de l'Arche*, I (1955-1956), p. 1 ;
ID., *Approches de la vie intérieure*, Paris, Denoël, 1968, pp. 164-178.

C'est le récit étiologique de la Genèse qui l'intéresse et non le développement du dogme du Péché originel : ne soyons donc pas étonnés qu'il ne se réfère jamais à l'Épître aux Romains de saint Paul et qu'il ne fasse pas de commentaire de l'énoncé du dogme du Concile de Trente.

Pour Lanza del Vasto, la clef de l'énigme du récit c'est le nom de l'arbre, l'Arbre de la Connaissance du Bien et du Mal. « En arrachant le fruit, en y mordant, en le mangeant pour s'emparer de la Connaissance, Adam a séparé le fruit de l'Arbre, et s'est lui-même séparé de tout en violant l'ordre divin des choses »

C'est dans son commentaire de la Genèse, *La Montée des âmes vivantes*, qu'en 1967 il propose, en une cinquantaine de pages, le développement le plus exhaustif de sa pensée sur le Péché Originel. Après une analyse détaillée de Genèse 3 et un examen critique des diverses approches de ce thème du Péché Originel, il propose ce qu'il appelle « une réponse nouvelle »¹.

Cet arbre dont Ève et Adam ont mangé le fruit, de quelle espèce est-il ? Il est de l'espèce des Arbres Symboliques, nous dit-il ; et « en dehors de la signification de ce symbole, tout le récit devient insignifiant et incompréhensible ».

La Connaissance, Adam l'avait à portée de regard : c'était la contemplation de Dieu à travers ses créatures. Or Adam et Ève, au lieu de regarder, ont mangé le fruit. Qu'est-ce que le fruit ? Les financiers nous le disent : « c'est la jouissance et le profit ». Et qu'est-ce que manger ? sinon « arracher, tuer, broyer, incorporer et jouir de la destruction de ce qu'on mange »².

La Science du Bien et du Mal

Avec la Chute, l'intelligence, au lieu d'être liberté contemplative, devient astuce, esprit de profit, combinaison, ruse (le serpent était le plus rusé des animaux...). « Le Péché originel : torsion de la Connaissance vers le fruit ; autrement dit, esprit de

¹ LANZA DEL VASTO, *La Montée des âmes vivantes*, Paris, Denoël, 1968, p. 244.

² *La Montée des âmes vivantes*, op. cit., p. 245.

jouissance et de lucre. » Et ce savoir originel – l’art de donner le moins et de tirer le plus – le petit d’homme, dès sa naissance, par la puissance de ses cris, sait déjà s’en servir !

La Science du Bien et du Mal dont l’étage le plus élémentaire est celui du plaisir et de la douleur, cette « science-ruse va s’ingénier à multiplier les plaisirs tout en éliminant les peines correspondantes ».

À travers cette grille de lecture du Péch^é Originel, Lanza del Vasto regarde « les progrès de la science du Bien et du Mal » à travers les développements des civilisations humaines. Entre autres, il constate :

- que la science du Bien et du Mal ne s’intéresse pas seulement aux objets mais aussi aux personnes – et tout est à vendre : la beauté, les vices...

- que « la justice des hommes c’est de rendre le mal pour le mal, redoublant le mal sous couleur de l’arrêter, et son imposture c’est d’appeler bon le mal rendu »¹.

- que « seul l’état de péché peut regarder les tueries (de la guerre) comme normales et nécessaires, sinon satisfaisantes et glorieuses »².

Il se demande si la fin du progrès de la science du bien et du mal ne va pas advenir par son dernier fruit : la Bombe atomique. « Qu’est cette science-technique tant vantée et dont notre époque attend le salut ? Cette science vendue aux puissances de l’argent et aux seigneurs de la guerre, sinon le plus formidable renouvellement du Péch^é originel ? »³

Selon saint Thomas, la première conséquence du péché c’est l’ignorance. N’est-ce pas ce que nous vivons à travers l’extraordinaire accumulation des connaissances ? Nous savons tout, sauf la Vérité. Mais n’est-ce pas l’efficacité plutôt que la Vérité que nous cherchons ?

¹ *Ibid.*, p. 257.

² *Ibid.*, p. 258.

³ *Ibid.*, p. 258.

Fléaux faits de main d'homme

Lanza del Vasto résume alors toute son analyse : « Renversement de l'esprit de vérité et d'amour en esprit de jouissance, de profit et de puissance, voilà le Péché. Le Péché se distingue essentiellement des péchés : crimes, délits, vices, méchancetés et autres fautes morales. Le Péché subsiste intact chez l'homme de bonnes mœurs et pratiquant la vertu. Il est au fondement des hautes vertus civiques et militaires, ce qui explique leur caractère hautement séparateur et destructeur. [...] Il est tellement universel qu'il passe inaperçu. [...] On bâtit dessus des cités, des lois et des systèmes. [...] L'esprit renversé ne perd rien de sa valeur et de sa puissance. Travaillant à l'envers, il produit d'autant plus de maux qu'il travaille plus et mieux. »¹

Il rattache au Péché originel les quatre calamités faites de main d'homme et que la main de l'homme ne peut s'empêcher de faire : guerre, rébellion, misère, servitude. Déceler leurs causes, suivre leurs enchaînements, découvrir le remède, c'est toute l'histoire humaine, toutes les sciences sociales, toutes les doctrines politiques à reconsidérer à partir de la révélation du Péché. Ce travail, Lanza del Vasto le fait dans son livre *Les Quatre Fléaux*. Quant aux conséquences du Péché Originel sur la perte de notre unité intérieure, sur l'éthique personnelle, il en traite dans un autre livre, *Approches de la vie intérieure*.

Dans l'ouvrage de René Doumerc *Dialogues avec Lanza del Vasto*, paru peu avant sa mort, une objection lui est faite concernant sa vision très négative de la science moderne. Il est bien difficile, en effet, de croire que notre science ne soit qu'une immense erreur et qu'elle ne produise que du mal !

« Je me garderai de rejeter la science en bloc »², répond Lanza. Dieu n'a pas retiré à l'homme la connaissance qu'il avait dérobée et détournée. L'efficacité de ses résultats prouve la vérité de ses découvertes : mais elle est faussée dans sa direction, ce qui fait que sa puissance quasi illimitée conduit à des méfaits

¹ *Ibid.*, p. 259.

² René DOUMERC, *Dialogues avec Lanza del Vasto*, p. 84.

immenses. Car ce que cherche la science moderne, ce n'est pas la vérité, mais le profit et la domination.

Tous les hommes sont pécheurs car ils sont mus dans leur vie privée et leur vie sociale par « l'esprit de lucre et de jouissance et d'orgueil, l'esprit de domination, la rivalité et la violence ». Les justes vivent cela en respectant les règles du jeu de l'époque qu'ils appellent morale et loi ; les méchants, en les transgressant.

Pour Lanza – et c'est sans doute là que la force et la pertinence de son analyse éclatent – ce ne sont pas les méfaits des voleurs et des assassins que nous devons dénoncer et combattre en priorité : leurs dégâts sont bien limités. C'est la violence et l'injustice autrement efficaces des vertueux et des justes dont nous sommes. Cent cinquante mille morts à Hiroshima avec une seule bombe : un *serial killer*, à côté, est ridicule !

Le chemin du Retour

Si les vertueux eux-mêmes baignent jusqu'au cou dans la violence et le péché, la nature humaine est-elle irrémédiablement pervertie ? De ce combat pour la puissance, la possession et la domination, sort un mélange de bien et de mal ; et les bonnes conséquences cachent la destruction de ce que ce « monde » bâtit. Mais ce mélange traduit aussi le fait que si tous les hommes sont pécheurs, l'homme n'est pas tout entier péché, et la civilisation non plus.

En particulier, les lois de la Justice et de la Vérité sont dans le cœur de l'homme. La non-violence, force de la Vérité est capable de les réveiller chez l'homme le plus endurci. « La Vérité est vraie pour toute conscience. Et même si, de fait, elle n'est reconnue par aucune conscience, de droit elle n'est absente d'aucune. Et l'on n'a pas le droit de dire qu'il n'est pas possible qu'elle ne finisse par gagner la conscience la plus ténébreuse... »

« Pour éloigner de nous cette masse de crimes que nous enseigne à perpétrer la Science-du-Bien-et-du-Mal, il faut autre chose que de nouvelles et plus habiles combinaisons de la même Science, autre chose que des aménagements, des réformes et des

révolutions. Il faut ce retournement du cœur qui s'appelle conversion. Retournement du dehors au dedans et germination de la vie intérieure... Retour au Principe, à la Source, à Dieu ! Si le Péchés originel c'est l'inversion de l'Esprit, il faut donc tout renverser pour tout redresser. Si le Péchés originel c'est l'appétit de jouissance, de lucre et de domination, le Retour c'est la voie de l'Humilité, du Don, du Sacrifice »¹.

En ces trois mots, Humilité, Don, Sacrifice, sont toute la Loi et les Prophètes, mais aussi l'Évangile qui est la Bonne Nouvelle que l'antique péché est aboli, que le vieil homme est enterré et que le Royaume des cieux frappe à la porte.

En ces trois mots, Lanza del Vasto voit la leçon des martyrs et l'enseignement des Sages, mais également la non-violence de Saint Martin, de Saint François, d'Ibrahim Ibd Adham, de Fox, de Penn, de Gandhi, de Luther King. Il y voit aussi la Gîta, le Tao, le Zen, les apologues des Hassidim. « En ces trois mots, la remontée des âmes vivantes à la rencontre de l'Esprit Vivifiant ! »²

Les voies de la Conversion

Ce « grand Retour » à l'unité intérieure, à l'accord entre la fin et les moyens, à l'union entre les hommes, avec la nature, avec Dieu, se fait par l'exercice, l'ascèse, le détachement, le service, la méditation, la prière.

Ce n'est pas une recherche illusoire de perfection. Lanza del Vasto se méfie beaucoup de ceux qu'il appelle les « petits parfaits concentrés » qui s'enferment dans leur absolutisme : « Comment pourrions-nous nous unir si nous étions tous fermés sur notre perfection ? C'est la magie de l'amour de transformer un manque, et même un péché, en raison d'union et de dépassement. C'est pour cela que Dieu a permis le péché et qu'on peut dire : Heureuse faute ! Ainsi donc pleurez sur vos fautes et celles de vos frères, mais pleurez comme on pleure au théâtre, quand le drame est merveilleux et qu'on hurlerait de fureur si on nous forçait à sortir au moment le plus atroce. Soyez toujours joyeux. »

¹ *La Montée des âmes vivantes*, pp. 276-277.

² *Ibid.*, p. 277.

C'est en cela que l'anthropologie de Lanza del Vasto est une anthropologie de l'Espérance. Soyons lucides : nous sommes toujours tentés par la violence, la possession des choses et la domination des personnes ; mais ces tendances converties, retournées en forces de vérité et d'amour deviennent source de vie, de paix et de joie.

En pèlerin qu'il était lui-même, Lanza del Vasto nous invite à nous engager hardiment, joyeusement sur le chemin du « grand Retour ». Loin de tout radicalisme écrasant, il nous donne des repères, des conseils pour avancer, en commençant par la racine : l'intention de la volonté. Car « la conversion n'est valable que si elle regarde le tout. Elle commence par l'acte de volonté puisque c'est dans la volonté que l'homme se résume tout entier. Il faut d'abord volonté convertie ou au moins volonté de conversion », qui concerne les trois étages de notre être : l'intelligence, le cœur et le

Conversion de l'intelligence : « User bien de l'intelligence c'est s'appliquer à se connaître soi-même et par là se relier à Dieu, en se faisant semblable à lui. »¹

Conversion du cœur : « La corde royale, comme les hindous l'appellent, celle du cœur, est faite d'un brin d'amour et d'un brin de colère tordusont l'un sur l'autre, mais la fibre-de-colère est plus forte, ce pour quoi les Anciens l'appellent l'Âme irascible. [...] La non-violence est la fleur parfaite de l'âme irascible et des vertus héroïques, car c'est la force de l'Esprit et ses œuvres sont œuvres de force et de justice. »²

Conversion du corps, laquelle « procède par deux degrés, dont le premier est le renversement de position, le second la transformation. Le renversement de position consiste à décentrer le corps, à le détrôner ; à le faire passer de l'état de maître à celui de serviteur. [...] La transformation s'appelle ascèse ou exercice. »³

Aimer Dieu, aimer son prochain comme soi-même – donc s'aimer soi-même – n'est pas affaire de bons sentiments, c'est un

¹ LANZA DEL VASTO, *Le Grand Retour*, Monaco, Éditions du Rocher, p. 17.

² *Op. cit.*, pp. 22 et 30.

³ *Op. cit.*, pp. 35 et 37.

commandement, c'est-à-dire un exercice de volonté, un travail de conversion, de retour. La grâce de Dieu ruisselle en permanence sur les bons et sur les méchants ; mais si nous restons imperméables, ou si nous sommes des paniers percés, nous n'en retenons rien. « La grâce n'est jamais gratuite », disait-il paradoxalement, « il faut donner de soi, avant ou après »...

Ce grand Retour à la connaissance, à la possession et au don de soi, à la non-violence comme force de la Vérité, à Dieu même, « ne dépend qu'en petite partie de notre volonté et de nos efforts et exercices, mais cela dépend réellement de cette petite part de nous. Que la Grâce d'en haut, essentielle, ne devienne pas un alibi pour notre paresse ».

Accueillons donc ce que Lanza del Vasto, dans l'exercice du « Grand Retour », qui comporte à la fois paroles, chants, postures corporelles, en trois actes (Création, Chute, Conversion ou Retour), nous propose : un condensé de son anthropologie et de son enseignement de sagesse et de spiritualité.

LE GRAND RETOUR

La Création

*Dieu, Dieu, Dieu,
L'Immobile-de-cœur, le Très-Haut,
Sept fois béni soit son Nom !
Créa pour s'y mirer et baigna de sa gloire
Le royaume des Cieux et le Jardin terrestre,
Fit le ciel libre et stable et son cœur Soleil,
Son ventre Lune et sa tête d'étoiles,
La Terre bonne aux arbres couronnés de paix et de verdure,
Fit l'homme de boue, d'eau, de feu, de souffle et d'image.*

La Chute

*L'homme est tombé dans le péché et j'en ai pris ma part.
J'ai volontiers coulé dans le courant commun
par la pente commode.*

*L'homme est tombé dans la douleur,
dans la douleur et j'en aurai ma part.
Tout est juste à mes yeux de ce qui m'a frappé.
Le souci qui m'enclôt et me mange au-dedans,
L'oisiveté qui fait que tout travaille en moi sauf moi.
L'orgueil qui fit tomber Lucifer dans l'abîme m'a gonflé de son vide
Et la rébellion qui m'a roulé si loin du retour sur moi-même.
Car j'ai tout voulu tordre : les gens, les lois, le monde,
Tout changer, tout sauf moi. Et j'ai fait la machine
afin qu'elle me serve et travaille à ma place.
Elle était la plus forte. J'ai servi la machine. La machine m'a fait.
J'ai sombré dans l'absurde. J'ai séché d'avarice
comme une branche morte et durcie par l'hiver.
Et j'ai bâti Babel. J'ai volé dans le ciel.
J'ai vendu ma pauvre âme aux dieux fous de la foule
Et me suis pris dans l'engrenage du progrès,
Me suis rendu à l'adoration de la matière.
L'idiote violence m'a bouclé dans son cercle.*

Couché comme un mort, j'ai attendu, j'ai médité, j'ai prié...

La Conversion, le grand Retour

*Je me consacre au travail,
à l'obéissance, à la responsabilité,
à la pauvreté, à la purification,
à la simplification, à la non-violence.
Je m'exercerai à l'indépendance, à la vigilance,
à la justice, à la charité, à la foi, à l'humilité,
à la véracité, à la pitié, afin de servir Dieu.
Là j'ai rêvé, j'ai rêvé du Réveil...
J'ai médité, j'ai espéré, j'ai prié, Alleluia !*

*Dieu, Dieu, Dieu, béni soit son nom.
J'ai respiré, j'ai respiré dans les grands arbres
J'ai respiré dans leur feuillage
J'ai ruisselé dans leur verdure,
J'ai ruisselé dans leur verte image
Doublement tremblante
Doublement tremblante au fil du fleuve*

*Jusqu'au souffle du rivage.
J'ai bondi du bond des collines
Exulté dans les monts aux cimes pures.
Béni sois-tu, Tout-Puissant, Bon Seigneur,
Avec toutes tes créatures
Avec la maternelle Terre telle que tu l'as faite,
Qui nous soutient et nous gouverne.
Avec le Feu, avec l'Eau, l'Eau vive, L'Air et les nuages...
La douce Lune et les Étoiles pour nos yeux qui contemplent
Et le Soleil et le Soleil pour notre cœur !
Et son sang céleste la Lumière !
Béni soit ton nom
Dieu, Dieu, Dieu.¹*



LANZA DEL VASTO PRÉCURSEUR DU DIALOGUE INTERRELIGIEUX

par Gérard REYNAL

*Docteur en théologie, Maître de
conférences à la Faculté de Théologie
de l'Institut Catholique de Toulouse*

¹ LANZA DEL VASTO, *Le Grand Retour*, Monaco, éd. du Rocher, 1993, p. 223-256.

Dire, avec Frédéric Vermorel¹, que Lanza del Vasto est un précurseur du dialogue interreligieux, cela suppose de bien connaître le personnage en question (ce qui nous occupe durant ce colloque), mais aussi d'avoir une idée assez précise de ce qu'est le dialogue interreligieux. C'est sur ce second versant que je m'appuierai davantage pour relire l'expérience et les écrits de Lanza del Vasto touchant notre sujet. En effet, depuis le concile Vatican II, l'Église catholique (dont je vais parler) a publié des textes et pris des initiatives dans ce domaine qui vont nous permettre de mesurer quelles furent les intuitions prophétiques de Lanza del Vasto.

Dans le temps qui m'est imparti, je devrais me contenter de faire référence à sa rencontre avec la religion hindoue telle qu'il nous la rapporte dans son maître-ouvrage, *Le Pèlerinage aux sources*. On se souvient qu'il effectua ce pèlerinage durant les années 1937-1938 et qu'il en publia le récit pour la première fois en 1943, lequel reçut d'emblée un accueil très favorable.

1. « L'esprit d'Assise »

Le Concile Vatican II, auquel nous nous référons, est bien postérieur puisqu'il eut lieu durant les années 1962-1965. Il fut le premier concile à parler positivement des autres religions. Dans la Déclaration sur les relations de l'Église catholique avec les autres religions, on peut lire en effet : « L'Église catholique ne rejette rien de ce qui est vrai et saint dans ces religions. Elle considère avec un respect sincère ces manières d'agir et de vivre, ces règles et ces doctrines qui, quoiqu'elles diffèrent en beaucoup de ce qu'elle-même tient et propose, cependant apportent souvent un rayon de la vérité qui illumine tous les hommes. »² Plus loin, le texte parle d'estime. Respect et estime sont donc les deux qualités qui qualifient la nouvelle approche des autres religions.

Plus de vingt ans avant ce texte, c'était bien la démarche de Lanza del Vasto à la découverte de la religion hindoue. Ainsi que le

¹ Frédéric VERMOREL, « Lanza del Vasto, précurseur du dialogue interreligieux », dans *Vie consacrée* n° 2 (mars-avril 1999), pp. 94-107 et n° 3 (mai-juin 1999), pp. 147-162.

² Concile VATICAN II, *Nostra Aetate*, § 2.

souligne Arnaud de Mareuil : « Chrétien, il va jeter sur le monde hindou un regard aimant, compréhensif, non prévenu de préjugés : l'attitude originale de ce pèlerin, c'est une charité de l'intelligence, lucide mais bienveillante, presque unique en son genre. »¹

Ici sont décrites les principales qualités nécessaires pour entrer en dialogue, en particulier la nécessaire compréhension qui permet de dépasser les préjugés, lesquels sont un des grands obstacles à la rencontre. Ou encore, cette bienveillance non dénuée de lucidité dont Lanza del Vasto témoigne à chaque étape de son voyage. Accueillons enfin cette magnifique expression qui décrit si bien l'attitude pour approcher un nouveau monde : « une charité de l'intelligence ».

Il nous est possible, aujourd'hui, de relire la démarche de Lanza del Vasto à la lumière non seulement des textes de base du dialogue interreligieux, mais aussi de l'événement fondateur de ce dialogue : la fameuse rencontre d'Assise en octobre 1986. On se souvient que Jean-Paul II avait invité les responsables des grandes religions du monde à une journée « de pèlerinage, de jeûne et de prière pour la paix » dans la ville du *Poverello*. Comment ne pas y voir comme un écho de la propre démarche de Lanza del Vasto ? Celui-ci n'était pas parti en Inde pour un voyage d'étude, encore moins d'agrément. Il écrit en mer : « Ils croient que je vais aux Indes chercher l'aventure, mais je cherche à sortir de l'aventure, à marcher dans le vrai. » Et plus loin : « Le devoir du sage n'est pas de chercher son repos, mais de combattre pour la paix. »²

« Marcher dans le vrai », « combattre pour la paix » : nous ne sommes plus ici au niveau des attitudes préalables, mais des buts poursuivis. Toute l'histoire récente du dialogue interreligieux confirme ces objectifs, à la fois théologiques et spirituels, mais aussi civiques et politiques.

¹ Arnaud de MAREUIL, *Lanza del Vasto. Sa vie, son œuvre, son message*, éd. Dangles, Saint-Jean-de-Braye, 1998, p. 119.

² LANZA DEL VASTO, *Viatique II*, Monaco, éd. du Rocher, 1991, cité par A. de MAREUIL, *op. cit.*, p.122.

En allant vers Gandhi pour apprendre la non-violence, Lanza del Vasto nous découvre deux règles essentielles : aller vers l'autre suppose un certain dépouillement et le désir de *recevoir* de lui, et cette rencontre entre croyants doit avoir pour but premier la *paix* entre les hommes. Le nouveau nom que Gandhi lui donne, à sa demande, est tout un programme, son programme : *Shantidas*, c'est-à-dire « Serviteur-de-Paix »¹.

Revenons sur les trois dimensions de la journée d'Assise : pèlerinage, jeûne, prière. Ce sont là des attitudes que l'on rencontre dans presque toutes les religions, mais le fait de les réunir est assez caractéristique de la démarche de Lanza del Vasto. Pour lui, en effet, le pèlerinage ne se fera pas sans une ascèse et particulièrement l'apprentissage du jeûne : « Jeûner, c'est descendre et remonter par toute la gamme de nos forces. C'est s'enfoncer dans nos racines, c'est connaître nos limites en les touchant [...] et cette source est sans doute céleste puisque la force vient sur nous comme une musique, nous emplit comme un baume... »²

Le pèlerinage oblige aussi à un dépouillement : « Ce fut à Madourai que je connus ma première délivrance : là je fus délivré du pantalon, de la veste et de la chemise. [...] Ma nouvelle robe est une large et longue pièce de coton toute blanche, tout unie et filée à la main. »³ Quant à la prière, il en parle ainsi : « Le matin et le soir, pendant que mes compagnons invoquent Shiv, Rame et les autres, je prie à part moi : "Dieu de vérité, accorde-moi la pureté du cœur, la force du vouloir, la maîtrise du souffle, la contention de l'esprit, la béatitude de l'âme". »⁴

Le dialogue interreligieux – ceci est un autre acquis de l'expérience – n'est pas un dialogue entre traditions religieuses en général, mais la rencontre réelle entre croyants de religions différentes. Cette approche de croyants « autres » est décapante pour un chrétien européen. Elle est une découverte de la

¹ LANZA DEL VASTO, *Le Pèlerinage aux sources*, Le Livre de Poche, 1964, p. 235.

² *Ibid.*, p. 235-236.

³ *Ibid.*, p. 37.

⁴ *Ibid.*, p. 352 ; cf. aussi p. 50.

multiplicité : « Je commence à m’y reconnaître dans cette foule bariolée : Cinghalais roulés dans une étoffe pourpre [...] ; pariahs court-vêtus [...] ; Brahmanes à boucles d’oreilles [...] ; Shivaïtes au front barbouillé de cendres [...] ; Vishnouites marqués de trois raies verticales [...] ; Musulmans tonsus à fez rouge [...] ; Afghans au gilet brodé [...] ; bonzes bouddhiques au crâne ras »...¹

2. La rencontre avec des croyants hindous

Cette approche des religions de l’Inde va se personnaliser. Lanza del Vasto fait évidemment une grande place à sa rencontre avec le *Mahatma*, qui est le but de son voyage, mais il raconte en détail (ce sera l’objet de deux chapitres du *Pèlerinage aux sources*) sa rencontre approfondie avec deux personnages typiques : à Madourai avec « le Brahmane fainéant » et à Shrirangam avec « le philosophe sur le toit ».

En compagnie du Brahmane, il chemine longtemps sur les sentiers et apprend de lui l’indifférence des hindous au temps² ; il n’oubliera pas non plus le rire de l’ascète, pendant « un bon quart d’heure »³, en réponse à ses inquiétudes sur le fait d’avoir besoin d’argent pour vivre !

Avec le philosophe, il entretiendra une longue discussion sur la doctrine. « L’homme marqué au front du signe de Vishnou se prit à me parler de Dieu unique, personnel, créateur de toutes choses visibles et invisibles, habitant le cœur de chacun, à la volonté de qui nous devons abandonner la nôtre, de la grâce duquel nous devons espérer le salut et pouvons l’obtenir par la prière et par la charité. »⁴ Lanza del Vasto sera extrêmement frappé par ce discours, si proche de la foi chrétienne que son auteur en vient à admettre l’idée de l’incarnation.

Mais il fait une autre découverte étonnante et inédite selon lui : « Reste certain que les Hindous connaissent Dieu comme nous

¹ *Ibid.*, p. 11-12.

² *Ibid.*, p. 54-60.

³ *Ibid.*, p. 60-61.

⁴ *Ibid.*, p. 111.

le connaissons. Mais ce n'est pas à Lui qu'ils élèvent des temples et qu'ils adressent des prières. [...] Depuis trente siècles et plus peut-être que ce peuple religieux entre tous connaît Dieu, il n'a pas encore commencé de prier Dieu. C'est que nul ici n'adresse de prière ni d'offrandes à ce qui réside au-delà des paroles et des choses. »¹

Cette découverte profonde de la religion hindoue se réalise, nous le voyons, au contact de croyants. Elle passe par l'établissement de comparaisons mais souligne aussi les différences, comme nous venons de l'entendre. C'est là une règle essentielle du dialogue interreligieux et sa principale différence avec l'œcuménisme. Ce dernier est un effort d'unité entre les différentes confessions chrétiennes sur la base d'un socle commun : la foi en Jésus-Christ, Fils de Dieu et sauveur. Le dialogue interreligieux, au contraire, ne doit pas chercher d'abord et surtout les points communs, mais manifester les différences dont on peut s'enrichir mutuellement.

Poursuivant sa recherche sur cette doctrine, Lanza del Vasto en découvre et en explique l'originalité : « Le trait propre de la religion hindoue, c'est *l'Absorption de son Objet*. Voilà qui la définit et distingue de tout autre. »² Contrairement aux autres religions dont les prières, hymnes et sacrifices sont les instruments, ici les prières et sacrifices deviennent objet du culte. De la doctrine, l'attention se porte sur les rites et sur les acteurs des religions. Toujours selon la théorie de l'Absorption, on distingue le prêtre du moine. Ce dernier « ne se rend pas au temple : il n'a rien à obtenir des dieux. Il n'adore que Dieu seul. »³

Lanza del Vasto continue son explication : « Le moine hindou dispensé [...] des pratiques du culte fixe sa pensée sur une image du Dieu unique et puis, quand il est parvenu à donner vie à cette image, il la rejette pour se fixer lui-même en Dieu même, Dieu sans limite et sans image, absolument intérieur, absolument un. »⁴

¹ *Ibid.*, p. 119.

² *Ibid.*, p. 120.

³ *Ibid.*, p. 122.

⁴ *Ibid.*, p. 127.

Notre auteur a atteint le cœur de la religion hindoue. Il en admire les principes philosophiques. Il en souligne les différences d'avec le christianisme. Ainsi celui dont la découverte fondamentale et la thèse portent sur la « Trinité spirituelle » s'intéresse-t-il à ce que les Occidentaux appelle la « Trinité hindoue », à savoir l'association de Brahma, Shiva et Vishnou, mais c'est pour en conclure que « elle n'a rien de commun avec la Sainte Trinité du dogme catholique »¹.

En revanche, il trouve « une formule, sans rapport avec le culte et les mythologies, qui traduit sur le plan abstrait en termes parfaitement corrects la définition des Personnes Divines et leur corrélation. Dieu, dit cette formule, est *Sæt*, c'est-à-dire Vérité et Être, *Tchit* c'est-à-dire Connaissance ou mieux Sagesse, *Anændæ* c'est-à-dire Béatitude. [...] Et pour bien marquer que *Sæt*, *Tchit* et *Anændæ* ne font qu'un en Dieu, les Brahmanes les lient en un seul mot *Sætchiddânændæ*. »² Lanza del Vasto souligne la richesse de cette expression, vingt ans avant les pères Jules Monchanin et Henri Le Saux qui, à la fin des années cinquante, fonderont dans le sud de l'Inde un ashram chrétien du nom de « Satchidânanda ».

Sans le savoir peut-être, Lanza del Vasto a une approche des autres religions un peu semblable à celle des auteurs bibliques et des Pères de l'Église : comme eux, en général, il s'intéresse à la philosophie et à la doctrine mais il est plus réservé vis-à-vis du culte³. Il est sensible au risque d'idolâtrie, comme l'illustre son rapide séjour dans l'ermitage de Ramana Maharshi. Devant la façon dont cet homme est vénéré comme un Dieu, Lanza del Vasto réagit sans ambiguïté : « Je sais [...] que cet air n'est pas celui que ma poitrine demande. Il y a en moi une inquiétude chrétienne qui se préfère, quoique boiteuse, à la sérénité parfaite dont je vois le modèle ici. ». Il ajoute en note : « [...] la coutume des hindous d'ériger un homme en Dieu, de l'adorer comme Dieu même,

¹ *Ibid.*, p. 125.

² *Ibid.*, p. 126.

³ Cf. *ibid.* p. 36.

‘quelque sage que l’homme puisse être’, choquera toujours un chrétien. »¹

3. L’expérience originale du dialogue interreligieux

Quittant ce versant plus doctrinal, intéressons-nous maintenant au dialogue interreligieux comme expérience originale et fondamentale. Nul doute que Lanza del Vasto y aura apporté sa contribution.

On découvre en effet chez lui une attitude profonde que l’on peut qualifier, selon une formule qui plaît à nos contemporains, d’« ouverture d’esprit ». Il donne à cette expression un riche contenu : il ne s’agit pas de simple tolérance, mais en quelque sorte d’un accueil de l’autre dans sa différence, comme nous l’avons vu plus haut. Il ne cache pas ce qui l’étonne ou même le scandalise mais toujours avec une bienveillance qui ne se dément pas.

Pour caractériser cette attitude, Frédéric Vermorel parle « d’hospitalité profonde, hospitalité du cœur et de l’intelligence, hospitalité mystique »². Il est vrai que Lanza del Vasto, selon le double sens du mot en français, a été l’hôte de croyants hindous et réciproquement s’est fait l’hôte de la vie religieuse des hindous : il a accueilli en lui tout ce qu’il a pu de la richesse de ses interlocuteurs.

Souvent d’ailleurs, c’est notre propre richesse que « l’autre » nous dévoile, comme le montre Lanza del Vasto à propos de Gandhi. Ce dernier, dit-il, a montré le pouvoir sur cette terre de l’Innocence absolue. Or, commente Lanza del Vasto, « cette vérité-là, nous la savions depuis toujours, nous Chrétiens. Mais elle était restée chez nous si dépareillée, si étrangement contraire à tout ce que le monde et les hommes nous ont enseigné que nous ne savions qu’en faire. [...] Il a fallu qu’il vînt, lui, l’Hindou, nous apprendre ce que nous savions depuis toujours. »³ Ce phénomène,

¹ *Ibid.*, p. 143.

² Frédéric VERMOREL, « Lanza del Vasto, précurseur du dialogue interreligieux » dans *Vie consacrée* n° 3 (mai-juin 1999), p. 147.

³ LANZA DEL VASTO, *Le Pèlerinage aux sources*, *op. cit.*, p. 150.

on peut espérer, comme c'est le cas ici, qu'il soit réciproque : « Chez Gandhi aussi, c'est un souffle chrétien qui a réveillé les vertus hindoues. »¹

Il est des moments où Lanza del Vasto reste comme en attente ; en quelque sorte il « suspend son jugement sur autrui », pour reprendre la belle expression de Frédéric Vermorel². C'est le cas lorsque dans sa conversation avec le « philosophe sur le toit », il entend ce dernier parler de la grâce en des termes qui rappellent *L'Imitation de Jésus-Christ*, et en arriver même à reconnaître en « Jésus, le Fils de Dieu, Dieu lui-même incarné » ! Devant l'étonnement de Lanza del Vasto, le philosophe s'enflamme jusqu'à crier : « Et pourquoi, je vous prie, le Tout-Puissant ne pourrait-il pas s'incarner ? »

Lanza del Vasto dit alors qu'il attend « la bouche ouverte » la suite de ce discours... qui arrive ainsi : « Il l'a fait tant de fois. »³ Arrivé à ce point, Lanza del Vasto se tait : il accueille cette parole sans engager une nouvelle discussion doctrinale ; il sent bien qu'une telle confiance ne supporte pas d'autre attitude.

Cette « suspension du jugement sur autrui » n'est pas à confondre avec ce que certains préconisent dans la pratique du dialogue interreligieux, à savoir *l'époque* qui évoque davantage une mise entre parenthèses de sa foi. Ici la foi n'est pas absente, au contraire, elle est présente dans un silence accueillant et recueilli.

L'expérience du dialogue interreligieux, telle que la vit Lanza del Vasto, culmine dans la *mystique*, et cela sous plusieurs aspects. D'abord dans la découverte de l'essence de Dieu selon les diverses religions. Finalement, par-delà les approches sémites ou orientales de la divinité, celle-ci ne s'enferme dans aucune forme ; comme l'exprime cette formule attribuée à Grégoire de Nazianze, Dieu est « l'au-delà de tout ».

Sous un second aspect, on retrouve dans les différentes attitudes croyantes comme une plate-forme commune,

¹ *Ibid.*, p. 222.

² *Ibid.*, p. 102-103.

³ *Ibid.*, p. 116-117.

caractérisant le sens religieux comme prise de conscience de notre finitude et, dès lors, comme ouverture possible à l'Infini et intuition de l'unité.

Enfin, Lanza del Vasto reconnaît à travers les mystiques de différentes religions une expérience commune : « Des épousailles de l'âme avec Dieu, de cet extrême degré d'amour, de crainte, de langueur, de confiante tendresse, d'aveuglante illumination, de transports délicieux, de sérénité libératrice, j'aime mieux laisser parler les saints inspirés : Ruysbroek l'Admirable, Raymond Lulle, Ibn Arabi, Halladj, Ramanoudj, Kabir, saint Jean de la Croix, sainte Thérèse, Dante au dernier chant du *Paradis* et surtout le *Cantique des cantiques*. »¹

On le voit, cette expérience mystique semble dépasser les frontières religieuses : là pourraient se retrouver le chrétien, l'hindou, le musulman...

4. Les risques du dialogue interreligieux

À ce point, on peut se demander si Lanza del Vasto a su éviter tous les risques du dialogue interreligieux, tel qu'on les identifie aujourd'hui : l'indifférentisme, le syncrétisme, le relativisme.

Sur l'indifférentisme, on peut répondre sans hésiter qu'il n'y a pas succombé. On a déjà évoqué l'inquiétude chrétienne qu'il dit préférer à la sérénité parfaite. Dans la suite de cet aveu, il confirme : « Je tiens que charité vaut mieux encore que sagesse. C'est pour ces raisons que je me rendrai à Wardha chez Gandhi. Oui, pour y *apprendre à devenir meilleur chrétien*. »²

Lanza del Vasto exprime là une grande loi du dialogue interreligieux, telle qu'elle se confirmera par la suite : la rencontre d'un croyant d'une autre religion ne vient pas ébranler notre propre foi, mais sert en quelque sorte de provocation, d'émulation pour mieux vivre sa foi. Ainsi, cinquante ans plus tard, à propos de

¹ LANZA DEL VASTO, *La Trinité spirituelle*, Denoël, 1971, p.58.

² LANZA DEL VASTO, *Le Pèlerinage aux sources*, op. cit., p. 143-144 (nous soulignons).

la relation avec les croyants de l'islam en Algérie, l'abbé général des cisterciens-trappistes précisera, dans des termes étonnamment semblables, la mission des moines de Tibhirine : « Leur mission, c'est une présence, silencieuse, vivante et vitale, celle de Jésus, celle de l'Évangile. C'est aussi un accueil du cœur pour le frère musulman *afin d'être soi-même meilleur chrétien*. Car c'est dans cette ouverture à l'islam que s'apprendra leur façon d'être chrétiens ici et maintenant. »¹ Personnellement, je suis très sensible à cette loi du dialogue. Trop souvent, en effet, on a tendance à voir et montrer ce qu'il y a de pire dans la religion de l'autre, alors que la rencontre devrait encourager les interlocuteurs à vivre et à manifester le meilleur de leur foi.

Lanza del Vasto aura-t-il su, pour autant, se prémunir contre toute tentation syncrétiste ? La réponse se fait ici plus hésitante. Elle est à la fois théorique et pratique. Car comment peut-on accueillir des richesses de l'autre sans être suspect de syncrétisme ? La tentation existe, sans doute ; mais il est possible aussi de critiquer ce concept dès lors qu'il signifierait qu'une croyance religieuse doit être pure de tout élément étranger, non mélangée. C'est à la pratique de donner la réponse. Accueillir l'autre, sa manière d'être et de croire, est-ce être contaminé ou au contraire enrichi ? Ceux et celles qui ont l'expérience d'un dialogue en vérité savent bien que celui-ci ne produit pas un magma indistinct de doctrine, mais un partage, une provocation, une méditation même.

Le relativisme, on le sait, est le risque le plus fréquent et le plus à la mode ; il se traduit sous forme de slogan : « Toutes les religions se valent ! ». Certains en ont soupçonné Lanza del Vasto, mais c'était trop vite le confondre avec Gandhi qui, lui, professe un tel relativisme. Certes, à lire certains passages de son recueil de poésie intitulé *Le Chiffre des choses*, on peut s'interroger :

« Paix à celui qui le cherche au désert,
À qui le sert sur un autel,
À qui l'attend sur les tombeaux,

¹ Cité dans John KISER, *Passion pour l'Algérie. Les moines de Tibhirine. L'enquête d'un historien américain*, éd. Nouvelle Cité, 2006, p. 201(nous soulignons).

À qui l'atteint dans le soleil,
À qui l'entend dans la feuillée,
À qui l'habille dans le pauvre
Et le nourrit dans l'orphelin [...] »¹

Mais ces lignes expriment-elles un panthéisme relativiste ? Ne sont-elles pas plutôt un hommage à tous les chercheurs de Dieu, du Dieu caché dont parlait déjà le prophète Isaïe (*Is* 45, 15) ? Il semble que nous touchions là non pas une tendance syncrétiste, mais une conviction profonde de Lanza del Vasto qui relève davantage de la « théologie chrétienne des religions ».

Sur ce terrain plus théorique que pratique, et actuellement très débattu, Lanza del Vasto a aussi apporté sa pierre. Comme l'écrit F. Vermorel : « Lanza ne professe pas l'égalité des religions [...], mais reconnaît en celles-ci d'authentiques voies de salut. »² Une telle affirmation, qui fait aujourd'hui l'objet de débats ardu, était il y a soixante-dix ans au principe de la pensée religieuse de Lanza del Vasto.

Le concile Vatican II a remis en honneur la pensée des Pères de l'Église qui voyaient dans les autres religions, comme nous l'avons dit plus haut, « un rayon de la vérité qui illumine tous les hommes »³. De l'enseignement de Shankara, qui lui a été transmis par « le philosophe sur le toit », Lanza del Vasto retient ceci : « Une philosophie n'est pas une cuve à contenir la vérité, mais une échelle pour y conduire [...] Une doctrine n'est pas connaissance, mais instrument qui permet d'atteindre la connaissance. »⁴

La suite précise la vision non-relativiste de Lanza del Vasto : « Il est clair que le même homme ne peut professer l'une et l'autre doctrine à la fois. Néanmoins l'une comme l'autre se proclame orthodoxe. [...] On ne peut à la fois percher sur l'une et monter par l'autre. Considérez cependant leur direction : c'est la même. Ce

¹ LANZA DEL VASTO, « Le Gloria », dans *Le Chiffre des choses*, Laffont, 1942, cité par Frédéric VERMOREL, « Lanza del Vasto, précurseur du dialogue interreligieux » dans *Vie consacrée* n° 3 (mai-juin 1999), p. 148.

² Frédéric VERMOREL, *art. cit.*, p. 147.

³ Concile VATICAN II, *Nostra Aetate*, § 2.

⁴ LANZA DEL VASTO, *Le Pèlerinage aux sources*, *op. cit.*, p. 113-114.

n'est pas la doctrine, c'est la direction qui est orthodoxe.»¹ Une telle « visée de vérité », dans le cadre d'une pluralité des voies d'approches du Dieu caché, peut être versée au débat en cours.

5. Son apport explicite au dialogue interreligieux

Je vous invite enfin à recueillir une réponse explicite de Lanza del Vasto sur ces questions délicates, qui firent l'objet de l'interrogation de beaucoup de chrétiens au milieu des années cinquante et, du coup, d'une enquête officieuse des autorités religieuses. Grâce à Arnaud de Mareuil, nous possédons un morceau choisi qui précisera notre propos.

Mais d'abord écoutons les critiques qui sont faites à Lanza, telles que les rapporte Raymond Christoflour : « Vous êtes chrétien et catholique, lui dit-on. Nous voulons le croire puisque [...] vous avez donné de l'Évangile un commentaire audacieux, mais que l'Église n'a pas contesté. À quoi bon, dès lors, aller chercher aux Indes les sources de la sagesse, prendre pour maître Gandhi, citer les Védas et le Tao aussi souvent que la Bible ? Toute la Vérité a été dite. De quel piment oriental comptez-vous donc l'assaisonner, quelle macédoine de doctrines nous préparez-vous ? Voulez-vous corriger saint Paul et compléter saint Thomas ? »²

L'objection est rude et témoigne de la mentalité chrétienne d'alors. Au religieux qui est venu enquêter, Lanza del Vasto va préciser sa position à partir du rôle de conciliation, de *réconciliation préalable*, écrit-il, de joint et de pont, qu'il attribue à l'Arche. Du coup il veut garder son indépendance vis-à-vis de l'Église, justement pour lui rendre service. Écoutons-le : « Non que l'Église ne tende à l'unité spirituelle des hommes, mais c'est à partir du principe qu'elle détient toute la vérité et que les fidèles des autres religions devront abjurer et se soumettre pour que l'unité se fasse. Je n'ai pas à discuter du bien fondé de cette proposition [...] ; mais je constate que, de ce fait, la conciliation est

¹ *Ibid.*, p. 114.

² Raymond CHRISTOFLOUR, « Lanza del Vasto devant les chrétiens », dans *Qui est Lanza del Vasto ?*, éd. Denoël, Paris, 1955, p. 113-128 (ici, p. 114).

forcément remise à la fin du monde, et l'on ne peut plus parler de conciliation préalable. »¹

Prudent, Lanza del Vasto n'en manifeste pas moins son souci de travailler dès aujourd'hui à l'unité des hommes, en reliant des croyants de différentes religions. Il poursuit en proposant une attitude qui ne devait pas être évidente à l'époque : « Si donc nous pensons que notre religion a été favorisée entre toutes, nous en louerons Dieu [...]. Mais nous nous garderons de faire de la grâce divine un argument massue dans les discussions. Nous nous garderons toujours de nous poser devant le fidèle d'une autre tradition en propriétaires d'une vérité privée. »²

Pour lui, le dialogue interreligieux n'est pas exclusif de la mission chrétienne. Mais il fait ici appel à la méthode du Père de Foucauld dont les missionnaires « ne témoignent de leur foi, devant ceux qui en ont une autre, que par l'assistance à tous, la pureté et la charité sans phrases. » Notons en passant l'appellation qu'il donne aux « fidèles d'une autre tradition », au moment où l'Église parlait habituellement des « non-chrétiens ». Il faudra attendre Jean-Paul II pour entendre parler des « croyants des autres religions » et même des « frères des autres religions »³.

En conclusion, recueillons un mot de la foi chrétienne qui, dans l'expérience du dialogue interreligieux, a pris un sens nouveau... ou plutôt a retrouvé son sens originel. Il s'agit du mot *conversion*. Lanza del Vasto, encore une fois, se distingue de Gandhi : « Nous ne pensons pas, comme Gandhi faisait, que changer de religion soit chose vaine et une manière de trahison : si quelqu'un se sent appelé à Dieu, au Christ et à l'Église nous nous en réjouissons »⁴. Il reconnaît par là que la conversion au Christ est possible et souhaitable. Mais plus profondément, il redonne à ce terme son sens premier, le sens que lui donnait le Baptiste : « La conversion, pour nous comme pour celui dont la voix clamait dans le désert, est bien moins le passage d'une religion à une autre que

¹ Cité par Arnaud de MAREUIL, *Lanza del Vasto, op. cit.*, p. 228.

² *Ibid.*, p. 229.

³ JEAN-PAUL II, Encyclique *La mission du Christ rédempteur* (7 décembre 1990), n° 55.

⁴ Cité par Arnaud de MAREUIL, *Lanza del Vasto... op. cit.*, p. 229.

le passage d'une tournure d'esprit mondaine à une orientation spirituelle. »¹

Une telle affirmation, lancée en 1955, trouvera sa confirmation officielle dans un texte de l'Église catholique daté de 1991 et intitulé *Dialogue et Annonce* : « Étant donné cet objectif, à savoir *une conversion plus profonde de tous à Dieu*, le dialogue interreligieux possède sa propre valeur. »² Il nous plaît de terminer ainsi par l'évocation de la figure de saint Jean-Baptiste, chère aux compagnons de l'Arche, et que Lanza prend ici comme figure de l'appel de Dieu à la conversion spirituelle, que chacun peut entendre dans sa propre tradition.



LA MÉTAPHYSIQUE DE LANZA DEL VASTO, UNE SURPRISE POSTHUME

par Daniel VIGNE

*Docteur en Théologie et en Philosophie, Professeur à la
Faculté de Théologie de l'Institut Catholique de Toulouse,
auteur de la thèse « La Relation infinie. La Philosophie de
Lanza del Vasto » (Université de Paris IV-Sorbonne, 2005)*

¹ *Ibid.*, p. 229.

² Conseil pontifical pour le Dialogue interreligieux et Congrégation pour l'Évangélisation des peuples, *Réflexions et orientations concernant le dialogue interreligieux et l'annonce de l'Évangile*, 19 mai 1991, n° 41 (nous soulignons).

Après tant de belles choses que nos yeux et nos intelligences ont reçues en cette journée, y a-t-il encore place pour l'approche du « phénomène » Lanza del Vasto ? Poète, prophète, artiste, patriarche, homme d'action, de contemplation, profondément *humain*, comme le soulignait Arnaud de Mareuil, cet homme a-t-il encore un aspect de sa personnalité à nous révéler ? La réponse est oui !

Lanza del Vasto est un philosophe au sens le plus sérieux et complet du terme. Philosophe qui, jusqu'aujourd'hui, n'est au programme ni des classes de Terminale, ni des Facultés de philosophie, mais qui mériterait de l'être. Auteur d'un système (n'ayons pas peur du mot) assez inclassable, traditionnel dans ses références profondes, mais très novateur sous d'autres aspects, dont je vais essayer de vous donner quelque idée – avec, je l'avoue, un peu de crainte ; car comme toutes les grandes pensées, celle-ci court le risque d'être appauvrie, dénaturée par la présentation qu'on en fait, même avec les meilleures intentions du monde.

Plusieurs années de travail et la soutenance d'une thèse de plus de mille pages ne me donnent, en effet, ni l'assurance ni la prétention de l'avoir entièrement comprise, et c'est bien plus qu'une demi-heure qu'il nous faudrait pour en parler ! Mais nous pouvons du moins baliser l'itinéraire et donner quelques clés.

Je le ferai en trois temps qui porteront successivement : 1. sur Lanza del Vasto comme philosophe. 2. sur la conception qu'il a de *la* philosophie. 3. sur le contenu de *sa* philosophie.

1. Lanza del Vasto philosophe

C'est ici comme un fil rouge, un rai de lumière qui traverse toute sa biographie. Car il faut rappeler que dès son plus jeune âge, le jeune Giuseppe – *Peppino*, comme l'appelaient ses frères – eut l'intuition fulgurante du mystère des êtres et de la lumière qui les traversait. S'il est permis de jouer sur le mot *thauma* (étonnement, en grec) on pourrait dire que Lanza est un esprit *thaumatisé*, frappé par cet étonnement qui, disaient Platon et Aristote, est le commencement de la philosophie.

Le jeune adolescent termine ses études secondaires à Paris, au lycée Condorcet, où il est remarqué comme un poète précoce. Découvrant la philosophie, il lit Spinoza, Nietzsche, Auguste Comte. La « Loi des trois états », formulée par ce dernier, le frappe : elle est tout à fait exacte, dira-t-il plus tard, à ceci près que, de l'âge religieux à l'âge métaphysique puis à l'âge « positif » et scientifique, il n'y a pas progrès, mais décadence...

Ayant passé son baccalauréat, il retourne en Italie où il avait passé son enfance. À dix-neuf ans, il entame à Florence des études de philosophie qu'il poursuivra à l'université de Pise. Ce grand étudiant aristocratique est un fin poète, un artiste sûr de lui, un jeune homme séduisant ; mais il est en même temps, ne l'oublions pas, un intellectuel passionné. Il dit lui-même : « Je lis toujours vingt livres à la fois, faisant sans cesse le saut périlleux de l'un à l'autre »¹. Son appétit de connaissances est immense, sa propre pensée s'affirme et se dessine. Plus qu'étudier ou enseigner la philosophie, c'est devenir personnellement philosophe qui l'attire.

Le *Viatique* – cette série de carnets dans lesquels, toute sa vie, il a consigné ses pensées – comporte une idée directrice qui remonte très haut, datant déjà de la fin des années parisiennes ou du début des années florentines : l'intuition de la *Relation* comme étant, selon lui, le concept philosophique par excellence. Car tout en passant ses examens avec succès, ce jeune étudiant ne cherche pas tant à apprendre qu'à forger sa propre doctrine. Il veut retrouver chez les philosophes une vérité dont il se sent lui-même habité, comme si ces grands maîtres ne faisaient que confirmer une intuition qui avait précédé la lecture de leurs œuvres.

Dès ses années universitaires, le jeune Lanza balaie donc un champ très large, comme le confirme un épisode peu connu : en 1925, il rédige pour un ami peintre, Giovanni Acquaviva, une thèse de Droit. L'artiste, que ses parents forçaient à faire des études, peinait à rédiger son texte. Venant à son secours, Lanza et lui propose un honnête marché : une thèse contre un portrait ! *Una Concezione dell'Etica e del Diritto* (*Une conception de l'Éthique et du*

¹ LANZA DEL VASTO, *Viatique VII*, inédit, 1345.

Droit), tel sera donc son premier travail universitaire. Il a vingt-trois ans.

Trois ans plus tard, il soutient sa propre thèse en Philosophie – car Lanza, autre fait peu connu, est docteur de l'Université de Pise. Ce texte, dense et très personnel, s'intitule *Gli Approcci della Trinità spirituale (Les Approches de la Trinité spirituelle)* titre qui suggère bien (comme plus tard les *Approches de la vie intérieure*) la grandeur du sujet abordé. De fait, Lanza voit ce travail comme l'œuvre de sa vie, en laquelle il s'est, dit-il, conclu et entièrement donné. Il pense mourir après l'avoir achevé ! Citons le texte solennel qu'il rédige à l'époque : « À présent je me suis pris et je me suis conclu et *La Trinité spirituelle* est un remerciement à tant de grâces et la rédemption de mes hasards ! C'est fait ! Je vais finir mon propre monument et le fermer avec mes mains : *ci-git Lanza, ci-vit Lanza* et pour toujours si Dieu le veut ! »¹

Pourtant, peu de temps après la soutenance, Lanza a dans l'idée de compléter, voire de réécrire entièrement ce texte. Pour quelle raison ? Il faut, pour le comprendre, remarquer que la thèse est en deux parties. Dans la première, qui est la principale, Lanza développe sa pensée de façon souveraine, sans notes, ni citations, ni références aux auteurs de la tradition. Son directeur de thèse, Armando Carlini, surpris par ce texte atypique, avait prié l'auteur de lui donner une forme plus universitaire. Lanza y ajoutera donc un « Appendice critique » dans lequel il fait place à la pensée des grands philosophes, spécialement Descartes et Kant, et leur confronte la sienne. Mais il n'est presque pas parlé de Hegel, ce que le jury dut lui faire remarquer : d'où le projet d'une refonte du texte approfondissant, cette fois, le débat avec ce philosophe.

À partir de 1932, Lanza travaille d'arrache-pied à la rédaction d'un nouveau texte. Il veut « percer » dans le monde philosophique et envisage de devenir professeur. Il fait connaître ses intuitions à de grands noms : Gabriel Marcel, Simone Weil, Maurice de Gandillac... Mois après mois, il écrit à sa mère et à son

¹ LANZA DEL VASTO, *Le Viatique II*, XII, 15, p. 90.

frère Lorenzo pour leur faire part de l'avancement du texte, intitulé, cette fois, *La Trinità spirituale*.

Ce grand manuscrit, calligraphié à l'encre violette, témoigne d'un intense effort de réflexion conceptuelle. Il est d'une technicité impressionnante, presque décourageante pour le lecteur, mais aussi pour l'auteur lui-même ! Dans ses lettres à Lorenzo, Lanza avoue la difficulté des questions rencontrées, notamment le « nœud du Temps » qui, dit-il, lui résiste toujours... Mais de page en page, sa pensée se précise, s'approfondit, gagne en force philosophique. La critique de Hegel et celle de Kant donnent lieu à des analyses poussées de la Dialectique hégélienne et de la Table des catégories kantienne. Nous sommes en pleine métaphysique spéculative, ce dont Lanza se montre hautement capable...

Mais de façon inattendue, au milieu de la page 164 et d'une subtile réflexion sur les rapports de l'Espace, du Temps et de l'Art, le texte s'interrompt. Constatant, dira l'auteur, que « toute la philosophie ne rend pas compte de l'existence d'une mouche », il renonce à ce grand projet théorique et décide de « prendre la route et la mer pour regarder le monde dans les yeux »¹. Nous sommes en 1935 ; l'année suivante, il quittera l'Europe pour l'Inde, à la rencontre de Gandhi. Vous connaissez la suite : son retour en Europe en 1937, sa longue patience pendant la Seconde Guerre mondiale, puis la fondation de la Communauté de l'Arche en 1948 et l'engagement de toute sa vie, avec ses Compagnons, à vivre et faire connaître la non-violence.

Pendant toutes ces années qui semblent si éloignées de sa période universitaire, Lanza a-t-il pour autant renoncé à la philosophie ? Certes pas. Jusque dans les montagnes de l'Himalaya, durant son voyage en Inde, il garde le goût de la réflexion métaphysique. Les carnets manuscrits des *Viatiques*, que vous avez pu apercevoir dans l'exposition, l'attestent : ce pèlerin mendiant, ce chercheur de Dieu continue d'être un penseur spéculatif et systématique. Pendant ses pérégrinations, il ne cesse pas de réfléchir sur l'Espace, le Temps, le Néant, le Mouvement... Les

¹ LANZA DEL VASTO, *Le Viatique I*, p. 12.

aspects les plus abstraits de la réflexion philosophique continuent de lui tenir à cœur, et cela jusqu'à son dernier jour. En abandonnant l'idée de devenir professeur de philosophie, Lanza n'a pas cessé d'être philosophe : il l'est devenu de façon plus profonde et plus radicale.

Faisons un grand bond dans le temps et retrouvons-nous en 1971. Cette année-là, Lanza, septuagénaire, fait paraître *La Trinité spirituelle*, livre qui fait suite à une trentaine d'autres déjà parus. Mais l'auteur présente celui-ci comme le « maître-livre » philosophique qu'il préparait, dit-il, depuis plus de quarante ans.

Il a voulu le rendre aussi simple et clair que possible ; peut-être trop, car cela donne au texte une si grande densité intellectuelle que les lecteurs habituels de Lanza, qui le connaissaient comme maître de sagesse et apôtre de la non-violence, en ont été un peu décontenancés. Le livre n'eut pas le succès espéré. Lanza del Vasto en fut peiné : il croyait couronner son œuvre, en livrer la clé ultime, et ce message restait sans écho ! De fait, *La Trinité spirituelle* fut quasiment ignorée du milieu universitaire, alors que c'était justement lui qu'elle souhaitait atteindre.

Ce demi-échec ne découragea pas notre auteur. Pour faire connaître les idées qui l'habitent depuis toujours, il recourut à une autre forme littéraire, plus facile à lire et dans un style qu'il maîtrisait parfaitement, celui de l'aphorisme et du fragment. La publication des *Viatiques* (ou de ce qu'il en restait) datant du début des années 1920, époque de ses études de philosophie à Florence et à Pise, répond en vérité au même désir que celui qui lui avait fait publier *La Trinité spirituelle* : montrer que toute son œuvre est sous-tendue par un système conceptuel. Cela n'a rien à voir avec le désir d'écrire ses mémoires : « Mon dessein n'est pas de raconter l'histoire de mon enfance, mais bien l'enfance de ma pensée », dit l'Introduction au *Viatique*¹.

¹ *Ibid.*, p. 13.

Quatre livrets paraîtront, regroupés plus tard en un seul volume¹. Bien que remaniés, voire entièrement réécrits par rapport aux carnets originaux, qui sont aujourd'hui perdus, ces textes sont de fidèles reflets de la jeunesse philosophique de Lanza del Vasto. Certes, leur caractère biographique et poétique est instructif et savoureux, mais secondaire par rapport à leur contenu spéculatif et réflexif. C'est bien à la genèse de son système que Lanza del Vasto veut introduire son lecteur.

Mais n'opposons pas les deux aspects : ici comme partout, l'auteur est à *la fois* poète et philosophe, artiste libre et penseur rigoureux. Lanza est un ouvrier du verbe, tant comme parole que comme raison : un orfèvre des mots, mais aussi, et simultanément, un amoureux des idées. Peu d'auteurs ont réussi à garder un lien aussi étroit entre esthétique et logique, entre beauté du style et précision de la pensée.

L'année de la parution du quatrième livret du *Viatique* (1975) est celle de la mort de Chanterelle. Lanza n'a plus la force de travailler sur ses écrits de jeunesse, de les traduire ou les réécrire. Il ébauche une sélection de ces textes, dont il confie la publication posthume à Arnaud de Mareuil. En 1991, dix ans après la mort de l'auteur, paraîtra le *Viatique II* qui est une belle anthologie, parmi les textes rédigés en français, d'extraits des carnets X à XX (de 1926 à 1941).

J'ai lu ce livre avec émerveillement. Il m'a fait soupçonner la richesse (beaucoup plus grande que je ne le croyais alors) de la pensée philosophique de Lanza del Vasto. J'ai pressenti, derrière ces pages, un travail conceptuel que j'ai souhaité mettre en lumière. D'où ma thèse, soutenue en Sorbonne en 2005 au terme

¹ LANZA DEL VASTO, *Enfance d'une pensée* (Paris, Denoël, 1970), *Éclats de vie et pointes de vérité* (1973), *La Conversion par contrainte logique* (1974), *Rien qui ne soit tout* (1975), rassemblés par Arnaud DE MAREUIL dans *Le Viatique I*, Monaco, Éditions du Rocher, 1991.

de six années de recherche¹. Je n'imaginai pas, au départ, combien l'hypothèse qui sous-tendait ce travail allait se vérifier.

Non seulement l'œuvre publiée (qui compte, au total, une quarantaine d'ouvrages), mais un ensemble impressionnant de manuscrits inédits l'attestent : Lanza del Vasto n'est pas un philosophe d'occasion ni un philosophe qui aurait, par la suite, cessé de l'être. Jusque dans ses dernières notes intimes, des années 1970, il s'attaque aux problèmes les plus difficiles de la métaphysique. Il fut jusqu'au bout un « amant de la sagesse », selon le sens qu'il donnait lui-même au mot philosophe. Mais c'est de façon posthume que nous pouvons pleinement en prendre conscience.

Cadeau inattendu, surprise d'outre-tombe : ce sage nous fait connaître un aspect de lui-même auquel nous avons prêté trop peu d'attention. Le *Chiffre des choses* comporte ces vers qu'on pourrait lire comme un autoportrait prophétique...

« Et Salomon mort comme un lion mort, levant
Le masque d'or sur son visage. »²

2. La philosophie selon Lanza del Vasto

La seconde question que nous examinerons est la suivante : quelle conception Lanza del Vasto a-t-il de la philosophie ? Comme on peut s'y attendre, sa réponse n'a rien d'académique et ne dépend d'aucun prêt-à-penser. Elle le rapproche plus tôt des *philosophoi* de l'Antiquité, ces penseurs qui n'étaient pas des intellectuels en chambre ni des écrivains à succès, mais avant tout des chercheurs de vérité, amoureux d'une *sophia* vers laquelle ils tendaient de tout leur être et avec une souveraine liberté.

Ainsi le philosophe ne prétend pas être un savant ni même un sage, mais un amant de la sagesse. Il ne possède pas la vérité, mais il désire en capter les rayons. D'où l'insistance de Lanza sur le caractère profondément personnel de cette discipline. « *La*

¹ Daniel VIGNE, *La Relation infinie. La Philosophie de Lanza del Vasto*, Thèse de Doctorat en Philosophie, Université Paris IV-Sorbonne, 2005, 2 vol., 1123 pages [à paraître aux Éditions du Cerf].

² LANZA DEL VASTO, « Le réveil des justes », dans *Le Chiffre des choses*, Paris, Denoël, 1972, p. 16.

philosophie n'existe pas », dit-il, « ce qui existe, c'est *ma* philosophie, *votre* philosophie. »¹ Elle n'est pas un savoir, mais une certaine façon de chercher à savoir. Comme le dirait Maurice Merleau-Ponty, elle est un *style*². Lanza l'exprime avec élégance : « La philosophie n'est pas une matière, c'est une manière. »³

Observons donc de quelle façon il la pratique et quel est son style propre. Il y aurait beaucoup à dire en ce domaine. J'en retiens trois traits caractéristiques :

- une pensée *visuelle* et contemplative qui fait l'expérience d'une « épiphanie du vrai ». Lanza, de fait, « voyait » les idées briller comme des évidences.

- une pensée *architecturale*, qui spatialise et organise les concepts avec beaucoup de rigueur ; d'où le caractère systématique d'une réflexion qui aime à s'exprimer dans des schémas, des tableaux, des diagrammes...

- une pensée *transversale*, qui relie les domaines et les articule les uns aux autres avec une aisance parfois déconcertante. Lanza del Vasto ne traite jamais d'une seule question à la fois, mais passe d'un plan à l'autre et éclaire chaque partie à la lumière du tout.

Ces trois caractères se retrouvent dans sa façon d'écrire, et même dans cette écriture calligraphique dont vous avez pu admirer les manuscrits. Lanza y apparaît comme :

- un écrivain qui *donne à voir* ses pensées avec une exceptionnelle clarté.

- un écrivain qui *synthétise* en quelques mots ce que d'autres mettraient des pages à dire.

- un écrivain qui procède par séries d'*intuitions* plutôt que de façon déductive.

Osons dire, à ce propos, que la clarté de style de Lanza del Vasto est trompeuse. Des phrases très simples sont, chez lui, l'expression de pensées très profondes. Là où il atteint à une

¹ LANZA DEL VASTO, *Una Concezione dell'Etica e del Diritto*, inédit, 2, p. II (trad.).

² M. MERLEAU-PONTY, *Phénoménologie de la perception*, Paris, Gallimard, 1989, p. II.

³ LANZA DEL VASTO, *Viatique X*, inédit, 2472 (août 1925).

parfaite transparence, ce qu'il nous dit à toutes les chances d'être du diamant !

Après ces considérations sur le style, intéressons-nous au contenu de l'acte philosophique. Si la philosophie est un élan vers la connaissance, que s'agit-il de connaître ? La réponse, ici encore, remonte à la plus haute Antiquité : « Connais-toi toi-même ». Cette maxime socratique est pour Lanza la devise de toute philosophie authentique.

Il ne s'agit pas d'une introspection de type psychologique, ni d'un quelconque repli sur soi, mais d'une attention à ce que nous portons en nous de plus mystérieux et qui ne demande qu'à s'exprimer. « La philosophie est la conscience de l'expression »¹, dit Lanza. Elle ne plonge au-dedans que pour jaillir au-dehors. Elle est la captation d'une source.

Ainsi le philosophe ne s'enferme pas dans une citadelle intérieure, ne cultive aucune autosuffisance. Il est habité, dit Lanza del Vasto, par une « éternelle soif »², par une « joie désespérée »³. Il n'est pas installé dans ses certitudes, mais se tient comme à la pointe de lui-même, tourné vers une vérité qui le dépasse.

Une telle philosophie est donc beaucoup plus qu'une activité intellectuelle. Elle engage l'être entier, elle est une expérience totale. « La philosophie est une science de vie »⁴, dit Lanza, qui s'est toujours refusé à y voir seulement une discipline universitaire. « Je ne veux pas être de ce qui n'apprennent la philosophie que pour l'enseigner »⁵, écrit-il en 1935, au moment où il renonce à y faire carrière. Déjà en 1933 il notait : « J'ai fait des études de philosophie, il est donc juste que je n'ai d'autre métier que celui de vivre. »⁶

¹ LANZA DEL VASTO, *Una Concezione dell'Etica e del Diritto*, inédit, 3, p. III (trad.).

² LANZA DEL VASTO, *Gli Approci della Trinità Spirituale*, inédit, A3.3, p. 43 (trad.).

³ *Ibid.*, 1.21, p. 33 (trad.).

⁴ LANZA DEL VASTO, *Viatique XIX*, inédit, 6712 (trad.).

⁵ LANZA DEL VASTO, *Le Viatique II*, XVIII, 45, p. 260.

⁶ LANZA DEL VASTO, *Le Viatique II*, XVII, 18, p. 224.

Vivre ! Telle est l'occupation véritable du philosophe, plus que l'acquisition de connaissances érudites. Car le monde des idées n'est pas un monde à part, mais le cœur même de la réalité. L'intelligence ne doit pas se constituer en faculté séparée, puisqu'elle est fondamentalement (le mot le dit : *inter-legere*) un *liant*, une exigence d'unité. D'où l'implication totale du philosophe dans ce que les penseurs antiques appelaient la *vita philosophica*, et dont Pierre Hadot¹ a bien montré qu'elle était une façon d'être, et non pas seulement de connaître. « Le savant sait ce qu'il sait, et, d'autre part, il est ce qu'il est. Mais le philosophe est égal à ce qu'il sait. C'est là la dignité du philosophe »².

Conformer sa vie à sa pensée, c'est engager le corps lui-même dans l'aventure. L'oubli du corps ou son dédain semble à Lanza une des plus graves erreurs de l'intellectualisme. La philosophie est inséparable d'un travail sur soi, d'un mode de vie ascétique, qui la rapproche de la tradition yogique et des « exercices spirituels » de l'Antiquité. Alimentation, sommeil, sexualité, mais aussi langage, tenue, vêtements, loisirs, « rien de ce qui est humain ne lui est étranger »³.

La communauté de l'Arche, en ce sens, peut être vue comme un projet de « vie philosophique », de sagesse appliquée. Ne cherche-t-elle pas à mettre en lien et en accord, autant que possible, tous les aspects de l'existence ? Rien ne tenait plus à cœur à son fondateur que cette recherche d'harmonie et d'unité.

Ajoutons toutefois, pour ne pas faire d'un tel projet un idéal austère, qu'il comporte sa part d'imagination, de fantaisie, voire de folie. Si le philosophe aime la sagesse, ce n'est pas pour un mariage de raison : il s'agit d'un amour éperdu. Il est « fou de sagesse » ! Et si Lanza del Vasto devint sage, c'est par des chemins de vagabondage et au prix d'une certaine marginalité.

¹ Pierre HADOT, *Exercices spirituels et philosophie antique*, Paris, Albin Michel, 1981 ; *Qu'est-ce que la philosophie antique ?*, Paris, Gallimard, 1995 ; *La Philosophie comme manière de vivre*, Paris, Albin Michel, 2001.

² LANZA DEL VASTO, *Principes et Préceptes du retour à l'évidence*, CLXVIII, p. 90.

³ Selon la célèbre formule de TÉRENCE dans *Le bourreau de soi-même*, I, 1, 77.

« J'ai mon savoir dans les livres du vent »¹, confesse ce philosophe du temps où il était un « doux bandit ». Sa métaphysique, il la trouva moins dans les livres que sur les routes. Il nous dit : « Mets-toi donc en marche avec toute ta vie, et que la route fasse chanter ton corps de roseau sec et tes jambes de vent ! »² Et encore : « Dans des chemins que nul n'avait foulés, risque tes pas. Dans des pensées que nul n'avait pensées, risque ta tête »³...

La philosophie est donc pour Lanza del Vasto, vous l'avez compris, un engagement personnel de tout l'être en quête d'une vérité qui le transforme. Il compare volontiers cette quête à celle de l'*alchimie*, non en tant qu'activité plus ou moins bizarre et magique, mais dans sa signification profonde et spirituelle. Car ce que les alchimistes, on le sait, cherchaient dans la pierre *philosophale* (quel beau mot !), ce n'était pas l'or matériel ni le moyen de s'enrichir : leur visée était un autre ordre. Plus qu'à une maîtrise des éléments extérieurs, c'est à une transmutation intérieure que l'intelligence humaine doit tendre. Ah ! si nos savants, parfois tentés de jouer les apprentis sorciers, pouvaient mieux le comprendre !

Mais il faut faire un pas de plus et définir précisément quel est le contenu propre, le concept-clé de la philosophie telle que la comprend Lanza del Vasto. Car l'attitude que nous venons de décrire débouche, avec une sorte de stupéfaction, sur une intuition maîtresse : celle du Lien entre toutes les choses, de leur intime Relation.

Telle est la grande affaire du philosophe, ce qu'il s'agit pour lui de penser avant tout et par-dessus tout, ce que lui seul a pour mission de penser : l'universelle liaison, la jonction entre tous les savoirs. « La philosophie est nécessairement une vision globale du monde. [...] En philosophie, tout s'équilibre et se compénètre »⁴. Dès sa Thèse de 1928, et de façon constante dans les années qui

¹ LANZA DEL VASTO, « La maison de vent », *Le Chiffre des choses*, p. 219.

² LANZA DEL VASTO, *Principes et préceptes du retour à l'évidence*, VII, p. 10.

³ *Ibid.*, CLXIII, p. 89.

⁴ LANZA DEL VASTO, *Una Concezione dell'Etica e del Diritto* inédit, 6, p. V (trad.).

suivent, Lanza del Vasto réitère ce propos unificateur. « Le philosophe n'est-il pas celui dont la pensée relie tout avec tous, et qui relie toute sa personne à sa pensée par tous ses actes ? »¹ De part en part, la philosophie est synthétique :

Elle l'est dans son *principe*, car elle repose nécessairement sur un Critère. Même une philosophie critique ou sceptique, en effet, a son dogme, implicite ou caché. « Il n'y a pas de critique sans critère »², pas de discours philosophique sans règle logique. Et ce fondement est indémontrable, car s'il fallait le démontrer, ce serait à l'aide d'un autre fondement qui, lui, n'aurait pas besoin d'être démontré.

Elle l'est dans sa *méthode* qui est de ne rien exclure, de s'intéresser à tout pour tout corrélérer, y compris les opposés, tout concilier, y compris les contraires. « La méthode synthétique est la méthode propre de la philosophie »³, dit Lanza. Nous montrerons plus loin ce qui caractérise cette méthode synthétique et dialectique, en la différenciant de celle de Hegel.

Elle l'est, enfin, dans son *but* ultime qui n'est rien de moins que la Réalité absolue et infinie. Elle rencontre ici la théologie comme une discipline-sœur, avec laquelle elle converge sans concurrence, et la Religion comme l'expérience de cet Absolu que la philosophie contemple par la pensée. « Le mystique est l'amant de Dieu. Le philosophe est l'ami de Dieu »⁴. Raison et foi culminent dans une seule Vérité !

Cet immense projet a pris très tôt, chez Lanza del Vasto, la forme d'une « somme philosophique » qu'il voyait comme le projet principal de sa vie. « La *Trinité spirituelle*, grande pyramide future. Je la regarde avec ferveur, mais non sans quelque effroi. Car il faudra des années de réflexions, d'études, de découvertes. Mais quand je l'aurais achevée, je pourrai mourir »⁵.

¹ LANZA DEL VASTO et Luc DIETRICH, *Le Dialogue de l'amitié*, p. 92 (Chrysogone).

² LANZA DEL VASTO, *Gli Approci della Trinità Spirituale*, inédit, A1, p. 1 (trad.).

³ LANZA DEL VASTO, *La Trinità Spirituale*, inédit, 3.31, p. 109 (trad.).

⁴ LANZA DEL VASTO, *Viatique XI* inédit, 3374.

⁵ LANZA DEL VASTO, *Le Viatique I*, IV, 7, p. 137.

Mesure-t-on assez l'énergie et la ténacité avec lesquelles il y travailla dans ses années de jeunesse ? « Je veux m'immoler à mes pensées : mourir en elles »¹, écrivait-il dès l'âge de 25 ans. À 32 ans, il croit toucher le bout de ces efforts : « Une fois la *Trinité* achevée et mes papiers mis en ordre, il me restera à trouver la meilleure mort »². Mais il lui reste encore près de cinquante ans à vivre, et nous savons qu'il ne fera paraître le livre que beaucoup plus tard...

Pendant toutes ces années, Lanza n'a jamais renoncé à faire connaître sa grande intuition. « J'ai eu beau me distraire et parcourir le monde à ma guise, penser autant que faire se peut à autre chose, elle était là derrière, à la source de mes pensées, cette conception trinitaire de l'homme et du monde »³. Il portait en lui « sa » philosophie, « encore que l'adjectif possessif soit ici bien impropre, car c'est elle qui m'a possédé dès le commencement, et non moi elle. Elle était. Elle dictait. Et moi j'ai dû me rendre »⁴.

Si les grands penseurs, comme on le dit parfois, n'ont qu'une pensée à transmettre, une idée maîtresse à communiquer, Lanza est de ceux-là. De même qu'en tant que poète, il est l'homme d'un seul recueil, *Le Chiffre des choses*, en tant que philosophe il est l'auteur d'une seule œuvre (quoique trois fois écrite), *La Trinité spirituelle*. C'est autour de ce centre, comme d'un sanctuaire, que se dispose toute son œuvre qui se présente, dit Arnaud de Mareuil, « comme un monument de pensée ou, pour mieux dire, comme une basilique d'architecture romane »⁵.

Ne craignons pas de redire qu'il s'agit d'un *système* au sens plein et positif du terme. Tout, dans cette pensée, est équilibre, correspondance, conciliation et complémentarité. Le rythme trinitaire – les dualités dépassées dans l'unité – scande la réflexion et organise chaque partie du discours comme une clé de compréhension universelle.

¹ LANZA DEL VASTO, *Viatique XI* inédit, 3367.

² LANZA DEL VASTO, *Viatique XVII* inédit, 6052 (trad.).

³ LANZA DEL VASTO, *Le Viatique I*, I, pp. 12.

⁴ *Ibid.*, p. 11.

⁵ LANZA DEL VASTO, *Le Viatique I*, Avertissement pour la deuxième édition, p. 7.

J'ai tenté, dans ma propre thèse, de restituer la richesse de ces analyses qui portent sur des sujets aussi divers que l'Espace et le Temps, la Matière et le Mouvement, la Science et la Philosophie, l'Être et la Vie... Impressionnante cathédrale où chaque thème est à sa place, et dont les voûtes se renvoient les échos d'une grande harmonie !

3. La philosophie de Lanza del Vasto

Il est impossible de présenter ici l'ampleur de ce système. Mais il vaut la peine de présenter les trois pôles qui le structurent, les trois dimensions dans lesquelles il se déploie : au dedans, le mystère du Moi ; au-dehors, le mystère de l'Être ; couronnant le tout, le mystère de la Relation. En chacun de ces domaines, Lanza affronte un des grands auteurs de la philosophie moderne (respectivement Descartes, Kant et Hegel) et leur oppose sa propre vision. J'évoquerai rapidement, de façon non technique, les enjeux de ces trois confrontations.

Le mystère du Moi

Le « Connais-toi toi-même », nous l'avons dit, est au cœur de la philosophie de Lanza del Vasto. Mais quel est ce Moi qu'il s'agit de connaître ? Une tentation courante, présente chez Descartes, est de l'identifier avec la pensée. « Je pense, dont je suis », déclare celui-ci, et le corollaire inévitable est le suivant : « Je suis une chose qui pense »¹. Mais la question se pose : suis-je mon intelligence, une raison raisonnante adjointe à un corps-machine ?

Le cartésianisme, on le sait, ne connaît que deux substances : l'esprit, identifié à la raison, et la matière, obéissant à des lois mécaniques. Lanza del Vasto conteste ce dualisme. Il lui reproche d'ignorer le plan intermédiaire : celui de la vie et de la *sensibilité*.

En effet, lorsque j'affirme « je pense », il serait plus juste de préciser : « Je sens que je pense ». Ma conscience n'est pas seulement

¹ René DESCARTES, *Méditations métaphysiques*, Méditation seconde, Paris, GF-Flammarion, 1979, p. 85.

une aptitude à raisonner, mais aussi, et plus fondamentalement, une capacité à sentir, éprouver, s'éprouver soi-même. Telle est la définition même de la vie, comme l'a montré le philosophe Michel Henry¹ : une « auto-affection » qui nous rend sensible à notre propre énigme, qui nous fait assumer notre existence comme une flamme fragile et un précieux trésor.

Corrigeons donc la formule de Descartes et osons dire : « Je sens donc je vis »². Outre l'intelligence, reconnaissons en nous une autre puissance, plus intérieure, mais qui n'a rien d'inférieur : la Sensibilité, source de nos affections, de nos émotions, de nos intuitions, de notre goût du beau...

La philosophie a longtemps déprécié cette dimension de l'esprit humain en y voyant une forme impure et trouble de la conscience. Depuis Platon, et plus encore depuis Descartes, la raison est censée tenir les rênes du Moi, voire se l'approprier entièrement. Lanza del Vasto résiste à cette hégémonie de l'intelligence et accorde une grande place à la sensibilité, non seulement comme faisant partie du mystère du Moi, mais comme irriguant tous les aspects de ce mystère. Nous sommes de part en part des êtres sensibles, depuis notre plus humble contact avec les choses matérielles jusqu'à la plus haute forme d'expérience mystique.

La réflexion de Lanza del Vasto accordera donc, à la différence de celle de Descartes et de beaucoup d'autres penseurs, une large place à l'Esthétique. Elle réfléchit abondamment sur l'Art comme épanouissement de la sensibilité, à côté du Savoir comme épanouissement de l'intelligence. Mais une troisième faculté, reliant les deux autres, doit encore être mise en évidence. Car l'intellectualisme classique ne néglige pas seulement les richesses de la sensibilité, mais celles d'une autre puissance, centrale et unificatrice qui est le centre ultime du Moi : la *volonté*.

¹ Michel HENRY, *La Barbarie*, Paris, Grasset, 1987, p. 30 ; cf. *Phénoménologie de la vie*, Paris, P.U.F., coll. Épiméthée, 2003 (t. I et II) et 2004 (t. III et IV).

² LANZA DEL VASTO, *La Trinité spirituelle*, p. 186 ; René DOUMERC, *Dialogues avec Lanza del Vasto*, p. 150.

Derrière le « Je pense donc je suis » de Descartes, se tient un « Je veux donc je suis »¹ encore plus essentiel : car non seulement je suis, mais je *veux* être ! Tout notre être, pensant et sensible, prend appui sur cet élan primordial d'affirmation et de don de soi qui nous rend responsables de nous-mêmes, et qui nous oriente vers un troisième champ d'accomplissement de notre personne, plus noble encore que l'Art et le Savoir : celui de l'Éthique et de la Mystique, de l'Action comme relation aux autres et de la Religion comme relation à Dieu.

Ainsi l'esprit est une triade : sensibilité, intelligence, volonté s'entrelacent et s'impliquent toujours l'une l'autre. Telle est la trinité spirituelle qui, en l'homme, évoque et reflète la Trinité divine. Car pour la théologie chrétienne, le Soi divin, lui aussi – lui avant tout –, est à la fois un et trine...

L'anthropologie de Lanza del Vasto est très riche, plus encore que ces quelques lignes ne permettent de le montrer. Elle est solidaire d'une théologie trinitaire, comme je viens de le suggérer, mais aussi d'une technique de travail sur soi, d'une éthique communautaire, d'une vision sociale. Elle fait appel à d'autres triades qui complètent et compliquent celle des trois facultés : l'esprit, l'âme et le corps ; la personne, la personnalité et le personnage ; le Sage, le Saint et le Héros...

Toutes ces analyses se complètent et mériteraient d'être étudiées de façon attentive et nuancée. Car le mystère du Moi n'est réductible à aucun schéma : il est toujours plus que la somme des éléments qui le composent. Il est leur liant, leur unité, leur impalpable *relation*. Voilà qui pose bien des questions et donne, pour longtemps, de quoi penser aux métaphysiciens !

Le mystère de l'Être

Après le Moi, pôle subjectif de la métaphysique de Lanza del Vasto, venons-en à l'Être, son pôle objectif. Il fallait à un

¹ LANZA DEL VASTO, *Viatique XII*, inédit, 3570 ; *Gli Approcci della Trinità spirituale*, inédit, A3.1, p. 37 (trad.).

philosophe du XX^e siècle un certain courage pour en parler : car l'ontologie, comme discours sur l'Être, est presque banni du champ de la pensée moderne. N'avons-nous pas appris, depuis Kant, que l'Être est hors de notre portée ? Le criticisme kantien a voulu discréditer « toute métaphysique future » qui prétendrait parler du Réel tel qu'il est¹. Nous n'avons accès, explique Kant, qu'aux *phénomènes*, c'est-à-dire aux apparences sensibles du réel, non à la « chose-en-soi » qui reste hors de portée de notre entendement.

Lanza del Vasto connaît cette pensée, très influente dans les milieux universitaires italiens au début du XX^e siècle. Mais il la conteste et entreprend une « critique de la *Critique de la raison pure* » de Kant, pour sortir l'esprit de la « prison de verre »² où cette philosophie l'enferme.

L'Espace et le Temps ne sont-ils, comme le dit Kant, que des « formes *a priori* de la sensibilité », c'est-à-dire des structures de notre esprit indépendantes de la réalité extérieure ? Non : ils sont le milieu où notre corps et notre esprit se déploient, ils font partie avec eux de cette Réalité totale. Ils ne relèvent pas que de l'apparaître, mais de l'être.

De même, les catégories de notre entendement (dont Kant fait un inventaire détaillé et célèbre) sont-elles seulement des outils intellectuels que notre esprit se donne à lui-même ? Non, répond Lanza : elles sont, en nous, un reflet de la réalité en soi.

J'évoque ici un aspect assez technique – que les non-philosophes me pardonnent – des analyses de la Thèse de 1928 et de sa réécriture au début des années 1930. En s'attaquant à la Table des catégories de Kant (12 concepts répartis en 4 groupes : Quantité, Qualité, Relation, Modalité), Lanza se montre un redoutable logicien ! Le travail conceptuel le plus abstrait, bien qu'il apparaisse peu dans l'ensemble de l'œuvre, en est une face cachée, mais fondatrice.

¹ Emmanuel KANT, *Prolégomènes à toute métaphysique future qui pourra se présenter comme science*, 1788.

² LANZA DEL VASTO, *Le Viatique II*, X, 49, p. 36.

Lanza, en effet, réorganise complètement la liste de Kant et lui donne une forme ternaire :

- à la Quantité, il associe la pensée calculatrice, les sciences physico-mathématiques, qui mesurent la réalité du dehors.

- à la Qualité, il associe l'intuition sensible et intellectuelle qui pénètre le réel et en éprouve les caractères intimes.

- puis il s'interroge : à l'articulation de ces deux plans, quel concept unifiant les rassemble et les dépasse ? Le *Viatique* relate les étapes de cette recherche, qui prend la forme d'une enquête métaphysique¹. Lanza et son frère Lorenzo en sont les détectives... jusqu'au jour où, chacun de leur côté, ils trouvent la clé de l'énigme : Quantité, Qualité... *Valeur* ! Tel est le troisième pôle, qui renvoie, bien sûr, à la volonté et à la morale.

Ainsi la structure de l'esprit humain épouse celle de l'Être qui cherche à connaître. Entre le Moi et la Réalité, il n'y a pas séparation, mais Rapport. L'erreur de Kant est d'avoir isolé le sujet de l'objet en faisant de la « chose-en-soi » un point de fuite, un horizon inaccessible, un *noumène* caché derrière les *phénomènes*.

Une telle coupure entre l'être et l'apparaître est inacceptable pour Lanza, qui répond : l'apparaître n'est pas une apparence, il est une apparition ! L'Être *se donne* à voir et à connaître. Le monde que nous voyons et touchons n'est pas une construction mentale, mais l'épiphanie d'une Réalité. Le dehors révèle et signifie le dedans : à nous de trouver, entre eux, le passage...

Le mystère de la Relation

Ici se dessine l'aspect le plus original de la métaphysique de Lanza del Vasto. Je suis conscient qu'en cette fin de journée, il peut vous demander un certain effort intellectuel, car il modifie grandement peu nos modes de pensée habituels. Faisons quand même cette dernière ascension, voulez-vous ? Je vous promets qu'au sommet, l'horizon s'éclairera.

¹ LANZA DEL VASTO, *Le Viatique I*, II, 6, p. 67 ; III, 3, p. 97 ; III, 19 et 21, p. 110 ; III, 22, p. 112 ; III, 25, p. 113 ; III, 26, p. 114.

À toutes les étapes de sa réflexion, Lanza constate que les choses et les êtres ne sont pas pensables sans les liens qui les mettent en relation les uns avec les autres. Cela est vrai sur tous les plans : spirituel et conceptuel, mais aussi matériel, biologique, écologique... Rien n'est à part, *tout se tient* !

C'est tellement vrai que, depuis Einstein, des aspects de la réalité qui étaient considérés comme totalement indépendants l'un de l'autre sont désormais corrélés : l'espace et le temps, par la théorie de la relativité restreinte ; l'espace, le temps et la matière, par la théorie de la relativité générale ; l'énergie, la masse, et la vitesse de la lumière par la fameuse équation $e=mc^2$.

Lanza del Vasto (qui l'eût cru ?) s'est passionné pour ces découvertes scientifiques. La Relativité n'est-elle pas une illustration frappante de sa vision du monde ? Mais de cette théorie physique, encore faut-il dégager la portée philosophique. Celle-ci tient en une phrase, que Lanza place en tête des Thèses de 1928 et de 1932, qui revient comme un leitmotiv dans toute son œuvre philosophique, et qui est le *sésame ouvre-toi* de sa métaphysique :

« Si tout est relatif, l'Absolu par soi-même se pose : c'est la Relation ».¹

Qu'est-ce à dire ? Sinon que le lien entre les êtres a plus d'être que les êtres eux-mêmes. Sinon que l'Être est moins dans les choses que dans ce qui les relie.

Voici une ontologie bien étrange, et bien distincte de l'ontologie traditionnelle que Kant a voulu démolir. Car il ne s'agit pas ici de réactiver le réalisme médiéval, mais bien de penser le Réel sur d'autres bases et à nouveaux frais. Lanza del Vasto ne propose rien de moins qu'une *ontologie relationnelle*, pour laquelle la Relation est l'essence même de l'Être, sa source première, et non pas un lien *a posteriori*.

¹ LANZA DEL VASTO, *Le Viatique I*, II, 21, p. 80 ; IV, 1, p. 135 ; V, 18, p. 189 ; VII, 32, p. 265 ; *L'Homme libre et les ânes sauvages*, p. 90 ; *Nouvelles de l'Arche*, XXVIII (1979-1980), p. 68 ; *Les Étymologies imaginaires*, p. 236 ; *La Trinité spirituelle*, p. 208.

Entendons bien : la Relation n'est pas seconde ni secondaire, elle n'est pas un lien établi, après coup, entre des êtres qui lui préexistent. C'est elle qui fait exister les êtres et les soutient dans l'être. « Tu envoies ton Esprit, ils sont créés [...] Tu retires ton souffle, ils expirent », dit le Psaume¹ : ce rôle de l'Esprit est exactement celui que Lanza reconnaît à la Relation. Si elle irrigue tout l'univers, de la plus lointaine étoile à la plus infime particule, c'est parce que tout naît d'elle.

« Toute détermination est une négation », disait Spinoza². Lanza del Vasto dirait plus justement : « Toute détermination est une relation ». Tout être se définit par ses relations aux autres êtres, et à la Relation comme jaillissement même de l'Être. Saint-Exupéry l'avait pressenti, qui disait : « Tu es nœud de relations et rien d'autre. Et tu existes par tes liens. »³ Est-il besoin de montrer combien cette thèse est vraie aussi du point de vue psychologique, et rappeler l'importance de la relation aux autres dans la constitution de la personnalité de chacun ?

Mais pour rester sur le terrain de la métaphysique, il faut évoquer un autre philosophe avec lequel Lanza entre ici en débat. Hegel, son « ennemi intime », n'avait-il pas affirmé, déjà, une thèse très semblable à la sienne ?

La dialectique hégélienne, en effet, a beaucoup de points communs avec la pensée de Lanza del Vasto. Pour Hegel, le Réel se déploie de façon ternaire (le célèbre « thèse, antithèse, synthèse »), chaque moment ou aspect de cette dialectique étant inséparable des autres. L'Être est un « processus » dans lequel tout s'enchaîne, l'Esprit est l'âme et le moteur de ce devenir infini dans lequel la Raison se concrétise et se réalise.

Selon une autre formule célèbre, pour Hegel, « tout ce qui est réel est rationnel, et tout ce qui est rationnel est réel ». Ici encore, Lanza corrigerait cette formule et dirait plus exactement : « Tout

¹ Psaume 103 (104), 30 et 29.

² Baruch SPINOZA, *Lettre 50*, à Jarig Jelles ; cf. *Œuvres*, trad. C. Appuhn, t. 4, Paris, GF-Flammarion, 1966, p. 284.

³ Antoine DE SAINT-EXUPÉRY, *Citadelle*, Paris, Gallimard, 1948, p. 477.

ce qui est réel est relationnel, et tout ce qui est relationnel est réel
».

Car un premier défaut de l'hégélianisme est sa confiance absolue en la Raison. Hegel est complice des excès du rationalisme, qui exalte l'intelligence aux dépens de la sensibilité et de la foi. Dans la triade de l'« Esprit absolu », ne place-t-il pas le Savoir au-dessus de l'Art et de la Religion ? Lanza conteste cette préséance et corrige le schéma : c'est la Religion (le mot le dit !) qui est le *lien* ultime et la forme suprême de la culture humaine, transcendant l'Art et la Science et les orientant vers leur fin¹.

Mais la principale critique de Lanza del Vasto adresse à Hegel concerne l'essence même de sa dialectique. Celle-ci, en effet, est de type conflictuel : c'est par négation de la thèse que surgit l'antithèse, et par négation de la négation qu'advient la synthèse. Autrement dit, la contradiction est pour lui le moteur de l'histoire.

D'autres penseurs ont soutenu ce point de vue, depuis Héraclite pour qui « le conflit est le père de toutes choses »² jusqu'à Marx et sa théorie de la lutte des classes. Mais si le conflit et la violence s'affichent de façon flagrante (et affligeante) dans les sociétés humaines, sont-ils pour autant le fond même de la Réalité ?

Lanza del Vasto a une autre approche, dont on devine le lien avec la non-violence. À la dialectique hégélienne, basée sur la contradiction, il substitue ce qu'il nomme une *dialectique de la Conciliation*.

L'idée n'est pas entièrement nouvelle, et Lanza del Vasto reconnaît volontiers, ici, sa proximité avec un philosophe du XV^e siècle en qui il voit (le sait-on assez ?) un modèle et un maître : Nicolas de Cues³. Celui-ci affirmait la « coïncidence des opposés à

¹ On voit d'ailleurs ce qu'il advient d'une culture décapitée, où l'Art n'est plus qu'une coquetterie subjective et la Science une domination aveugle.

² HÉRACLITE, Fragment 53 (HIPPOLYTE, *Réfutation des toutes les hérésies*, IX, 9, 4).

³ NICOLAS DE CUES (1401-1464) est notamment l'auteur du traité *De la docte ignorance*, trad. L. Moulinier, Paris, éd. de la Maisnie, 1979 (1930¹); cf. également *Trois traités sur la docte ignorance et la coïncidence des opposés*, trad.

l'infini » (*coincidentia oppositorum ad infinitum*), thèse géniale que Lanza approuve et prolonge.

Car l'idée de Conciliation nous oriente vers le sens ultime de sa métaphysique de la Relation. Les opposés, les contraires, les contradictoires mêmes, ne sont pas condamnés à s'affronter pour surmonter leur opposition. Conciliation et réconciliation sont possibles : non comme un compromis terne et médiocre, mais comme la marque de l'Infini dans le fini.

Non, la violence n'est pas, comme on le dit parfois, « l'accoucheuse de l'histoire » ; ce qu'elle engendre est mort-né. Non, le conflit n'est pas, comme Hegel semble le croire, la clé de toute réalité. La « négation de la négation », comme la violence qu'on oppose à la violence, ne fait que la perpétuer – cela aussi, les faits le prouvent de façon incontestable.

La dialectique hégélienne reste donc prisonnière des dysfonctionnements tragiques et des convulsions de l'histoire humaine. À la logique implacable du conflit, il faut substituer la logique suréminente de la Conciliation. Tel est la vraie nature de la Relation : unir sans exclure, distinguer sans séparer.

La Croix du Christ et le message de Gandhi, ici, convergent dans une même confiance faite aux forces de Vie qui, seules, peuvent guérir l'humanité de ses blessures.

Car enfin que désigne et signifie ce concept métaphysique, apparemment si abstrait, de la Relation ? Quel est ce courant universel qui circule entre tous les êtres et les relie de manière pensable et impensable ? Quel est ce secret originel, dont chacun se reçoit et pour lequel il vibre avec passion ? Quelle est cette force qui, dit Dante, *move il sole el'altre stelle* ?

Cette unité vivante, active dans l'atome, dans la plante et dans la bête ; cette vibration que l'homme et la femme pressentent dans l'union de leurs corps et de leurs cœurs ; cette vérité que

F. Bertin, Paris, éd. du Cerf, 1991. Cf. LANZA DEL VASTO, *La Trinité spirituelle*, pp. 181-183.

l'intelligence, parfois, entrevoit comme un fil subtilement tendu entre soi et le monde : osons lui donner son vrai nom, qui est l'Amour.



REPÈRES BIOGRAPHIQUES

- 1901 Naissance à San Vito dei Normanni (Italie du Sud)
1913-1920 Études secondaires à Paris

- 1920-1925 Études de philosophie à Florence et à Pise
- 1925 Lecture de saint Thomas d'Aquin et conversion
- 1928 Doctorat en philosophie
- 1930-1931 Séjour à Berlin
- 1931-1932 Paris. Amitié avec Luc Dietrich
- 1933 Pèlerinage à pied de Rome à Bari
- 1936-1938 Voyage en Inde à la rencontre de Gandhi
- 1937 Séjour dans l'Himalaya
- 1938-1939 Voyages autour de la Méditerranée
- 1941 Rencontre Simone Weil et Chanterelle
- 1942 Première édition du *Chiffre des choses*
- 1943 Succès du *Pèlerinage aux sources*
- 1944 Premier groupe de l'Arche à Paris
- 1945-1948 Causeries hebdomadaires, rue Saint-Paul
- 1945 *Principes et Préceptes du retour à l'évidence*
- 1948 Mort de Gandhi
- 1948 Mariage avec Chanterelle
- 1948 La communauté de l'Arche à Tournier
(Charente)
- 1951 *Commentaire de l'Évangile*
- 1952 Premiers groupes d'Amis de l'Arche
- 1953 L'Arche à Tournettes (Alpes-Maritimes)
- 1954 Voyage en Inde auprès de Vinôba
- 1954 L'Arche à Bollène (Vaucluse)
- 1956 Jeûne en Sicile avec Danilo Dolci
- 1957 Jeûne à Paris contre les tortures en Algérie
- 1958 Jeûne contre la bombe atomique à Genève
- 1963 Quarante jours de jeûne à Rome pendant le
Concile

- 1964 L'Arche s'implante à La Borie Noble
(Hérault)
- 1964 -1969 Tournée en Amérique du nord et du sud
- 1970 Voyage en Inde
- 1971 Soutien aux objecteurs de conscience
- 1971 *La Trinité spirituelle*
- 1971 Jeûne à Montréal pour le Bangladesh
- 1972 Jeûne pour le Larzac
- 1972 Voyage au Québec et aux États-Unis
- 1971-1975 Publication des carnets du *Viatique*
- 1974 Voyages en Amérique
- 1975 Mort de Chanterelle
- 1976 Tournée en Italie et Espagne
- 1976 Jeûne contre la centrale de Malville
- 1976 Voyages en Italie, Espagne, Canada, États-
Unis
- 1977 Voyages en Argentine, Inde, Portugal
- 1978 Jeûne à Paris pour les paysans du Larzac
- 1979-1980 Voyages en Amérique, Espagne, Italie, Portugal
- 1979 Rencontre avec Jean-Paul II à Rome
- 1980 Voyages en Australie, Japon, Espagne
- 5 janvier 1981 Mort à La Longuera (Murcia, Espagne)



BIBLIOGRAPHIE

I - OUVRAGES DE LANZA DEL VASTO

1^{ère} édition

- 1923 **Ballades libres aux Dames du temps présent**, poèmes, par G. G. LANZA, préface de CANUDO, Paris, Éditions Fast, 1923.
- 1927 **Conquête di Vento**, poèmes, Florence, éd. Valecchi, 1927.
- 1927 **Fantasia Notturna**, théâtre, Florence, éd. Valecchi, 1927.
- 1938 **Judas**, récit biblique, précédé d'une lettre de Jacques MARITAIN et de la réponse de l'auteur, 4^e éd., Paris, Gallimard, coll. « Folio » n° 2425, 1992.
- 1942 **Le Chiffre des choses**, 4^e éd. augmentée de pièces nouvelles avec le Commentaire de Luc DIETRICH et les Cantilènes, Paris, Denoël, 1972.
- 1942 **Dialogue de l'amitié**, avec Luc DIETRICH, Marseille, Robert Laffont, coll. « Dialogues », 1993.
- 1943 **Le Pèlerinage aux sources**, dans *Œuvres complètes*, tome 1 : *Les Pèlerinages*, Paris, Denoël, 1973 (rééd. Monaco, Le Rocher, 1993).
- 1944 **La Marche des rois**, théâtre, Paris, Robert Laffont, 1944.
- 1945 **Principes et préceptes du retour à l'évidence**, Paris, Denoël, 1963 (8^e éd. sous le titre *Éloge de la vie simple*, Monaco, Le Rocher, 1996).
- 1946 **La Baronne de Carins**, bilingue, poème épique traduit du vieux sicilien, Paris, Le Seuil, 1946.
- 1951 **Histoire d'une amitié**, dans *L'injuste grandeur* de Luc DIETRICH, Paris, Denoël, 1951 (rééd., Monaco, Le Rocher, 1993).
- 1951 **Commentaire de l'Évangile**, Paris, Denoël, 1965, 495

- pp. (*Œuvres complètes*, t. II, Paris, Denoël, 1977, pp. 1-431 ; 4^e éd. : Monaco, Le Rocher, 1994).
- 1951 ***La Passion***, théâtre, Paris, Grasset, 1951.
- 1954 ***Vinôbâ, ou le nouveau pèlerinage***, dans *Œuvres complètes*, tome I : *Les Pèlerinages*, Paris, Denoël, 1973.
- 1959 ***Les Quatre Fléaux***, Paris, Denoël, 1959 (4^e éd. : Monaco, Le Rocher, 1993, postface d'Arnaud DE MAREUIL).
- 1960 ***Pacification en Algérie, ou mensonge et violence***, 1^{ère} éd. sous le manteau (2^e éd. : Paris, L'Harmattan, 1988).
- 1962 ***Approches de la vie intérieure***, Paris, Denoël, 1968 (4^e éd. : Monaco, Le Rocher, 1992).
- 1965 ***Noé. Drame antédiluvien d'anticipation***, théâtre, Paris, Denoël, 1965.
- 1968 ***La Montée des âmes vivantes. Commentaire de la Genèse***, Paris, Denoël, 1968, 285 pp. (*Œuvres complètes*, t. II : *Les Commentaires*, 1977).
- 1969 ***L'Homme libre et les ânes sauvages*** suivi de *Les sept hommes et les trois morales* et de *L'amour et le monde*, Paris, Denoël, 1969 (2^e éd. : 1987).
- 1970 ***Enfances d'une pensée. Viatique : Livres I et II***, Paris, Denoël, 1970 (réédition. dans *Le Viatique I*, 1991).
- 1971 ***La Trinité spirituelle***, Paris, Denoël, 1971 (2^e éd. : Monaco, Le Rocher, 1994).
- 1971 ***L'Orée des trois vertus***, avec Arnaud DE MAREUIL, 1^{ère} partie : « Foi, Espérance, Charité », Paris, Le Courrier du Livre, 1971.
- 1971 ***Technique de la Non-violence***, Paris, Denoël, coll. « Médiations » n° 87, 1971 (rééd. Gallimard, coll. « Folio », 1988).
- 1973 ***Œuvres complètes***, tome I : ***Les Pèlerinages*** (*Le Pèlerinage aux sources et Vinôba ou le nouveau*

- pèlerinage*), Paris, Denoël, 1973.
- 1973 **Éclats de vie et pointes de vérité** (*Viatique*, Livres III et IV), Paris, Denoël, 1973 (rééd. dans *Le Viatique I*, 1991)
- 1973 **Pour éviter la fin du monde**, Montréal, Les Éditions de la Presse. (2^e éd. préfacée par Pierre SOUYRIS, Monaco, Le Rocher, 1991).
- 1974 **La Conversion par contrainte logique** (*Viatique*, Livres V à VIII), Paris, Denoël, 1974 (rééd. dans *Le Viatique I*, 1991, pp. 163-269).
- 1975 **Rien qui ne soit tout** (*Viatique*, Livres VIII et IX), Paris, Denoël, 1975 (rééd. dans *Le Viatique I*, 1991).
- 1977 **Œuvres complètes**, tome II : **Les Commentaires** (*Commentaire de l'Évangile* et *La Montée de âmes vivantes*), Paris, Denoël, 1977.
- 1978 **L'Arche avait pour voilure une vigne**, Paris, Denoël, coll. « Médiations » n° 230, 1982.
- 1979 **Il Canzoniere del Peregrin d'amore**, poésies italiennes, Milan, Jaca-Books, 1979.
- 1981 **Les Facettes du cristal**, entretiens avec Claude-Henri ROCQUET, Paris, Le Centurion, 1981.
- 1984 **La Locura de Noè**, conférences données en espagnol, avec des textes inédits, Barcelone, éd. Integral, 1984.
- 1985 **Les Étymologies imaginaires**. *Vérité, vie et vertu des mots*, édition préparée par Arnaud DE MAREUIL et préfacée par Pierre SOUYRIS, Paris, Denoël, 1985.
- 1988 **David berger**, théâtre inédit, préface par Arnaud DE MAREUIL, Nouan-le Fuzelier, Éditions du Lion de Juda, 1988.
- 1991 **Le Viatique I** : De *Enfances d'une pensée* à *Rien qui ne soit tout* (*Viatique*, Livres I à IX), préface d'Arnaud DE MAREUIL, Monaco, Le Rocher, 1991.

- 1991 ***Le Viatique II : Amitié d'intelligence et peines d'amour*** (*Viatique*, Livres X à XXI), préface d'Arnaud DE MAREUIL, Monaco, Le Rocher, 1991.
- 1992 ***Les Quatre Piliers de la paix***, éd. préparée par Jean-Daniel JOLLY-MONGE, Monaco, Le Rocher, 1992.
- 1993 ***Le Grand Retour***, éd. préparée par Jean-Daniel JOLLY-MONGE, Monaco, Le Rocher, 1993.
- 1993 ***Pages d'enseignement***, éd. préparée par Jean-Daniel JOLLY-MONGE. Monaco, Le Rocher, 1993.
- 2000 ***Andrea del Castagno*** suivi de ***Idylle***, deux contes inédits, Paris, Éolienne, 2000.
- 2001 ***Gilles de Rais***, roman inédit, Paris, Éolienne, 2001, (rédaction 1936-1937).
- 2001 ***Le Chiffre des choses***, manuscrits choisis par Yaël VIGNE-COMET, Paris, Fata Morgana, 2001.
- 2006 ***Lettere giovanili (1923-1936)***, Lettres de jeunesse présentées et annotées par Manfredi LANZA et Gabriël MAES, Pise, Edizioni Plus, 2006.
- depuis
1952 ***Nouvelles de l'Arche***, revue paraissant 10 fois l'an et comportant d'innombrables articles et textes de l'auteur.

II - ÉCRITS SUR LANZA DEL VASTO

A - Choix de livres

Jacques MADAULE, René DAUMAL, Louis PARIAS, etc., *Qui est Lanza del Vasto ?*, Paris, Denoël, 1954.

Arnaud DE MAREUIL, *Lanza del Vasto*, Paris, Pierre Seghers, coll. « Poètes d'Aujourd'hui », 1966.

René DOUMERC, *Dialogues avec Lanza del Vasto*, Paris, Éditions du Cerf, 1980.

Roberto PAGNI, *Ultimi dialoghi con Lanza del Vasto*, Roma, Edizioni Paoline, 1981.

Arnaud DE MAREUIL, *Lanza del Vasto. Sa vie, son œuvre, son message*, Saint-Jean-de-Braye, éd. Dangles, coll. « Grand angle / Biographies », 1998.

Claude-Henri ROCQUET et Anne FOUGÈRE, *Lanza del Vasto, pèlerin, patriarche, poète*, Paris, Desclée de Brouwer, 2003.

B - Choix d'articles

Claude-Henri ROCQUET, « Portrait de Lanza del Vasto » dans *Florilège*, 78 (1995), pp. 21-28.

Frédéric ROGNON, « Lanza del Vasto et la modernité », dans *Revue d'Histoire et de Philosophie Religieuses*, 83 (2003), pp. 325-350..

Frédéric ROGNON, « Lanza del Vasto, penseur chrétien », supplément aux *Nouvelles de l'Arche*, 50 (2001-2002), pp. 119-133.

Pierre SOUYRIS, « Hommage à Lanza del Vasto, ou Vérité, vie et vertu du verbe », dans *Florilège*, 78 (1995), pp. 44-48.

Frédéric VERMOREL, « Lanza del Vasto précurseur du dialogue inter-religieux », dans *Vie consacrée*, 71 (1999), pp. 94-107 et 147-162.

Daniel VIGNE, « Lanza del Vasto, philosophe de la Relation », supplément aux *Nouvelles de l'Arche*, 50 (2001-2002), pp. 1-14.

Daniel VIGNE, « Lanza del Vasto, penseur de la Lumière », dans *Nouvelles de l'Arche*, 53 (2004-2005), n° 1, pp. 3-7 ; n° 2, pp. 28-30 ; n° 3, pp. 67-70.

Daniel VIGNE, « À l'écoute des êtres et des choses, la Sensibilité dans la philosophie de Lanza del Vasto », dans *Nouvelles de l'Arche*, 55 (2006-2007), n° 2 (7 p.).

C - Quelques travaux universitaires

Gabriel MAES, *Représentation de la Dialectique de l'Être et de l'Apparence dans Le Chiffre des choses de Lanza del Vasto*, Mémoire de Lettres, Université d'État de Gand, 1971, 200 pp.

Bernard DUPONT, *L'œuvre politique de Lanza del Vasto*, Thèse de Doctorat en Sciences Politiques, Faculté de Droit et de Sciences Économiques, Nancy, 1977, 460 pp.

Claude VORON, *Le Péché originel d'après Lanza del Vasto. Une anthropologie de l'espérance*, Mémoire de Maîtrise en Théologie, Institut Catholique de Toulouse, 1992.

Benoît HUYGUES, *Approches de la philosophie politique de Lanza del Vasto*, Mémoire de Sciences Politiques, Institut d'Études politiques de Lille, 2002, 70 pp.

Daniel VIGNE, *La Relation infinie. La Philosophie de Lanza del Vasto*, Thèse de Doctorat en Philosophie, Université Paris IV-Sorbonne, 2005, 2 vol., 1123 p., à paraître aux Éditions du Cerf.

Yaël COMET, *Lanza del Vasto : une poétique du temps*, Thèse de Doctorat en Lettres modernes, Université de Pau et des Pays de l'Adour, 2006, 586 p.



TABLE DES MATIÈRES

Avant-propos.....	3
-------------------	---

Frédéric ROGNON	
La non-violence selon Lanza del Vasto, relecture féconde du message de Gandhi	7
Benoît HUYGHE	
Lanza del Vasto, penseur politique : réactionnaire ou révolutionnaire ?	19
Arnaud de MAREUIL	
Lanza del Vasto et les écrivains de son temps.....	37
Yaël COMET	
La Bible en vitrail. Lanza del Vasto, poète de la transparence	49
Bernard UGEUX	
<i>Les sept hommes et les trois morales,</i> voie de sagesse pour aujourd'hui	69
Claude VORON	
<i>Le Grand Retour, un chemin d'espérance</i>	87
Gérard REYNAL	
Lanza del Vasto précurseur du dialogue interreligieux.....	99
Daniel VIGNE	
La métaphysique de Lanza del Vasto, une surprise posthume	113
Repères biographiques.....	137
Bibliographie	139